

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC JUIN, 1931

N° 10

Un remède

LES pays les uns après les autres se trouvent en face de déficits, partout les revenus baissent à cause du marasme industriel et commercial. Pour faire face à la situation, on a généralement recours à l'imposition de nouveaux impôts directs et indirects, on taxe les produits nationaux et on impose des droits plus élevés sur les produits étrangers. Certains pays, comme l'Allemagne récemment, y vont en plus de diminutions de salaires.

Le chômage ne diminue presque pas, même pendant la période de travail dans laquelle nous devrions être, et s'annonce plus considérable pour l'hiver prochain qu'il le fut l'hiver dernier.

Les impôts et les tarifs font monter nécessairement le coût de la vie, et les revenus des gens diminuent.

Devant ces faits mondiaux il faut être rudement optimiste pour croire que les choses vont bientôt s'arranger, que la crise a touché son point le plus bas et commencera bientôt à se liquider.

Que faire ?

*

* *

Oh, il y a bien des choses à faire, mais il n'y en a pas encore une de trouvée qui nous promette un prompt rétablissement.

La *Voix Nationale*, journal des Missionnaires colonisateurs, croit pour sa part qu'un bon remède qui peut avoir de l'efficacité s'il est accepté, c'est celui qui consisterait à diriger le plus de monde possible vers la culture du sol. Cette fin, les Missionnaires colonisateurs an-

noncent que, malgré leurs moyens très restreints, ils votent une somme de \$5,000.

On nous a chanté pendant bien des années qu'en industrialisant notre pays, qu'en industrialisant partout on semait la prospérité. Et il est arrivé que ce sont les pays les plus industrialisés qui sont les plus atteints. Ils le seront encore longtemps à cause de la surproduction.

Chez nous, par exemple, peut-on espérer que l'industrie du papier va devenir bientôt plus active ? Certainement pas. Il peut arriver qu'une usine reprenne de la vie, mais si on prend l'industrie dans son ensemble, c'est le contraire qui va se produire. Plusieurs usines sont déjà fermées et il devra s'en fermer d'autres. Pour espérer une production complète il faudrait créer des marchés de toute pièce. Cela ne se fait pas. L'industrie du bois de construction n'est pas, elle non plus, dans une situation très rose. Il faut d'abord tenir compte que le bois disparaît de plus en plus de la construction et que, de plus en plus aussi, le peu qui reste à lui demander on le fait venir de la Colombie anglaise. C'est ici une situation qui nous est particulière, mais le problème général n'en est pas moins compliqué.

Enfin, nous pourrions repasser les unes après les autres les industries encombrées pour arriver aux mêmes conclusions.

Le gros de la crise, il ne faut pas le perdre de vue, c'est le chômage provenant de cet encombrement général, de cette surproduction générale. Et si l'activité industrielle ne peut reprendre rapidement, il faut voir ailleurs ou placer nos bras.

Les Missionnaires colonisateurs proposent de se donner à la terre.

Ah bien! diront certains, dans la situation où

se trouve actuellement l'agriculture, le remède n'est pas ce qu'il y a de plus brillant. Les cultivateurs ont assez de difficultés déjà à vendre ce qu'ils produisent qu'il ne faudrait pas en multiplier trop le nombre.

C'est tout de même étonnant de constater que si les cultivateurs éprouvent des difficultés à vendre leurs produits, d'autre part, il faut avouer que les consommateurs sont bien souvent obligés de consommer les produits étrangers. Ce n'est donc pas à cause de la quantité de produits que nous faisons sortir de terre que nous avons de la difficulté, mais à cause de notre manque d'organisation.

En ces temps de crise, il fait bon tout de même d'avoir la vie assurée. Le chômeur ne peut gagner pour manger, problème qui ne se pose pas chez le cultivateur.

Quand la vie est assurée, on peut dire qu'il y a gros de fait. Voilà pourquoi il faut bien se garder de dire que la terre ne paie pas, puisqu'elle paie la vie. Le travailleur industriel trouve généralement que son emploi le paie lorsqu'il lui donne cela.

Souhaitons donc que le geste des Missionnaires colonisateurs ait des résultats, qu'il aide à un mouvement vers la terre, seul refuge où, actuellement, un grand nombre pourront trouver l'essentiel.

Si l'an dernier on avait voté tous ces millions de secours en travail de préparation à la vie agricole, on serait certainement plus avancé aujourd'hui. En effet, l'argent est presque tout dépensé, mais le chômage demeure. La crise a été temporairement atténuée.

Pour un remède à la crise de chez nous, les Missionnaires en ont un qui compte réellement.

Thomas POULIN.

Carmencita



ES deux roulottes sont rangées le long du fossé, les chevaux dételés sont attachés à l'entrée du sentier, là où l'herbe croît épaisse, et sous le ciel étoilé, choses, bêtes et gens semblent dormir.

Hier, Lorenzo, le patron a prévenu :

— Dormez vite, et dormez bien, car demain, au petit jour, nous repartons pour Amiens. L'après-midi nous travaillerons.

Carmencita, qui regardait son papa avec ses grands yeux pleins d'amour, a suivi les yeux du dompteur qui s'attachaient sur son second, Antoni... Celui-ci ne semblait pas satisfait... Il faisait une grimace, et il a eu un haussement d'épaules bien significatif.

— Toi, lui a dit le dompteur, fais ton travail, et fais-le bien, et que je ne t'y reprenne plus...

Antoni n'a rien répondu... mais Carmencita a bien vu comme il ricanait en dessous, et elle s'est souvenue de ce jour tout proche où Antoni, qui s'était enivré, avait été frappé par son père... Depuis, Carmencita est inquiète... Antoni, si gentil autrefois, est devenu rude et maussade... Et les lions, qu'auparavant elle regardait sans frayeur, semblent chaque jour plus féroces... La veille encore, lorsque Antoni est passé près d'eux, Lucio, le grand lion d'Afrique, et les deux autres bêtes féroces qui habitent la même cage se sont dressés d'un même élan avec un sourd grondement.

Carmencita ne peut arriver à dormir... Dans la petite chambrette qu'elle partage avec Anita, sa sœur, elle entend la respiration de celle-ci doucement endormie ; derrière la cloison, c'est la chambre du père ; puis, dans l'autre voiture, les lions, leur gagne-pain ; enfin, dans une petite case aménagée pour lui, Antoni, leur gardien.

Voici trois ans que la maman de Carmencita est morte, juste au moment de la naissance de la petite Anita, dont les yeux bleus rappellent les grands yeux bleus de maman, ces yeux qui se posaient sur Carmen avec tant d'affectueuse tendresse. Maintenant, c'est Carmen qui est la mère des grands yeux bleus, c'est elle qui a élevé sa sœur, et celle-ci, tout naturellement, l'appelle sa petite maman.

Depuis, le père a continué son métier ; l'hiver, quelquefois, lorsque la saison d'été a rapporté suffisamment, on se repose... On est resté trois mois tout près d'une grande ville. Papa avait trouvé du travail, assez pour nourrir son monde : petites bouches et gueules avides, et Carmencita a fréquenté une école, où elle a appris à lire et à mieux connaître le bon Dieu, dont maman parlait si souvent ; mais dès que le printemps approche, on part, on se rend d'une ville à l'autre.

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à
L'ACTION SOCIALE LTÉE
QUÉBEC

Aujourd'hui, Carmen est inquiète, elle ne dort pas et tend l'oreille aux bruits ténus du dehors... Quoi ! dans la voiture voisine, Antoni non plus ne dort pas ! Carmencita connaît bien le grincement particulier de la porte de sa roulotte... Antoni sort à pareille heure ! Carmen se lève, et le nez collé derrière la vitre, cherche à percer l'obscurité. Carmen ne peut rien distinguer, le ciel constellé d'étoiles fait la nuit plus profonde encore ; mais, habituée aux mille bruits de ses deux maisons roulantes, elle a compris à présent ce qu'Antoni est venu faire... Vite, elle s'habille... elle passe simplement sa robe, et, pieds nus, dégringole sans bruit les trois marches de bois à l'arrière de la voiture, et lorsque Antoni, qui lentement rampe, passe son bras sous la roulotte pour atteindre la grande caisse où le père met les provisions, une petite ombre blanche l'immobilise, apeuré.

— Antoni, tu vas boire encore ?...

— Sotte gamine ! bougonne l'homme.

— Antoni, rentre chez toi... Je t'en supplie Antoni !

Le gardien hésite un instant... Cette mioche ! il l'a connue toute petite... et croyait avoir pour elle, mêmes entrailles qu'un père... Quand elle disait : " Je t'en supplie !..." il obéissait comme un chien.

Tout ça c'était autrefois ; aujourd'hui... l'homme est farouche... il est farouche parce qu'il veut boire... !

— Sauve-toi de là, sotte gamine, ou sinon !

Devant le geste menaçant, Carmencita a pris la fuite. Que faire ?... le dénoncer au père ?... Mais le père le frappera encore, et Carmencita a peur... peur de l'éclair de rancune, qui depuis ce jour fatal luit dans les yeux du malheureux... Carmencita a peur des lions, devenus si féroces, et que, sans souci pour sa peur, le père demain doit affronter...

Amiens... la route droite bordée de maisons. Au loin, Carmen et Anita ont vu la masse de pierres dominée par les hautes flèches, mais à présent plus rien que les mornes faubourgs qui encadrent toutes les villes... La foire se tient sur la place de l'Hôtel-de-Ville et s'allonge jusqu'à Notre-Dame...

Vers 9 heures, une fois les démarches faites, on désigne à Lorenzo l'emplacement qu'il doit occuper... Il est content... la situation paraît bonne, à l'angle de la place de l'Hôtel-de-Ville et de la voie principale qui conduit à Notre-Dame... Allégrement, le forain se met au travail, et Antoni, qui va trouver à la ville le moyen de facilement satisfaire sa tyrannique passion, semble aussi de bonne humeur.

Déjà, sur les montants de fer, les toiles se tendent pimpante, la lourde cage glisse lentement sur le plan incliné, construit tout exprès pour elle ; à l'opposé, des piquets reliés par des chaînes sépareront le public des trois fauves

inquiétant ; en façade, les tréteaux s'élèvent, les tréteaux sur lesquels Carmencita, derrière le guichet recevra l'argent pendant que son père, d'une voix puissante, s'efforcera d'attirer l'attention des passants, boniment qu'Antoni ponctuera de la grosse caisse et des cymbales ; et tout à l'heure, sur ces tréteaux, Anita, légère comme le papillon d'été, voltigera, vêtue de gaze blanche...

Pendant que Lorenzo et Antoni transportent les lourdes planches, Carmencita et Anita rangent et essuient les bancs, les recouvrent d'andrinople, afin de leur donner bon air ; puis, en attendant de préparer la façade, les deux petites, la main dans la main, regardent les lions... Habitues à cette inspection, ceux-ci généralement ne bronchent pas... Ils demeurent impassibles, allongés paresseusement... ouvrant à demi des paupières que le sommeil tourmente encore... Il faut croire qu'aujourd'hui ils ont d'autres idées en tête, car ils vont et viennent agités.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc ? demande Anita à sa sœur... On dirait qu'ils sont en colère !

A ce moment Lorenzo entre :

— Tu vas acheter la viande, commande-t-il à Antoni, et pour les lions n'y regarde pas... ils ont depuis quelque temps un extraordinaire appétit... S'ils devaient continuer ainsi, mieux vaudrait quitter le métier ! Vois donc s'ils grondent la faim ! Prends-leur une forte ration... autrement, regarde leurs crocs !... Je ne serais pas en sûreté.

Le père aussi est donc inquiet ? Il a beau parler plaisamment... C'est sûr que les lions l'étonnent enfin... Carmencita est contente. On va bien les nourrir, ces grosses bêtes avides ! Alors, quand son papa chéri entrera les faire travailler, ils ne seront pas méchants, et elle ne sentira pas son pauvre cœur affolé battre si fort dans sa poitrine.

— Tu vois, Anita... c'est cela... ils ont un terrible appétit... on va leur donner à manger après ils redeviendront sages...

Antoni est allé aux provisions, il a rapporté de la viande pour les fauves et aussi pour leur repas... Carmen a cherché à voir la part des bêtes... mais Antoni l'avait déposé sous la tente, et comme c'est elle qui doit cuire le dîner, elle s'affaire près du fourneau de fonte dressé derrière la baraque. Lorenzo et Anita sont allés voir si la foire s'annonce belle et reconnaître les ménageries rivales...

Voilà... le ragoût cuit tout doucement... Carmen a grande envie de voir manger les grosses bêtes... Bah ! son feu, bien pris à présent, ne s'éteindra pas pour si peu... La fillette se glisse sous les toiles... Comment donc a-t-elle fait pour se trouver si près de la cage ? Une patte effarante, dont les plis se hérissent, a failli l'atteindre à la gorge... Carmen a reculé à temps et a heurté en arrière

la fourche de fer qu'Antoni doit toujours tenir à la main pendant le travail, prêt à intervenir au cas où quelque conflit semblerait devoir s'aggraver.

La fourche, appuyée sur la tente, est tombée avec un fracas qui semble être pour les carnassiers le signal de quelque infernal sabbat. Les prunelles injectées de sang, les mâchoires béantes et rugissantes, ils tournent autour de la cage et bondissent vers les grilles.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! soupire l'enfant, effaré de cette bruyante démonstration... Comment papa pourrait-il les faire travailler ce soir ?

Attiré par les rugissements... Antoni, en entrant, redouble la fureur des fauves.

— Antoni ! Antoni supplie Carmen, tu leur as donné à manger ?

— Bien sûr... ils ont tout dévoré.

— Donne-leur encore, Antoni !

— Ça te regarde, répond l'homme... Ton ragoût brûle, sotte gamine... Veux-tu courir à ton travail et me laisser à mes bêtes !

Carmen n'ose pas résister... Que dirait papa tout à l'heure ?... Avant de partir, elle a vu qu'Antoni prenait un gros morceau de bœuf et le jetait aux carnassiers... Ils n'avaient donc pas tout mangé ?... Et Carmen, un peu assurée, s'éloigne, sans savoir, la pauvre enfant, à quel point ses alarmes sont légitimes...

Antoni, que la correction de Lorenzo a laissé vindicatif, loin de chercher à combattre son vice, profite de toutes les occasions qui se présentent pour le satisfaire... Depuis quelque temps, il a pris l'habitude de rogner sur la part des lions la part de sa vile passion... C'est ainsi que tout à l'heure, au lieu d'acheter pour les lions la quantité nécessaire, il a renouvelé sa provision d'eau-de-vie, qu'il a cachée sous sa paillasse, et le malheureux, abêti par la boisson, se rend de moins en moins compte des conséquences de son odieuse conduite...

2 heures : c'est le moment où la foule devient plus dense, les promeneurs vont et viennent, font le choix des spectacles auxquels ils vont s'arrêter, et un nombreux public assiège déjà la ménagerie du célèbre "Lorenzo", public attiré par les déclamations du dompteur... par l'assourdissante grosse caisse, par la grâce légère d'Anita, mais aussi, il faut le dire par des grondements si féroces qui, derrière les tentes de toile, semblent promettre cette barbare émotion dont le public des fêtes foraines se montre habituellement avide.

Carmen, avant de s'installer à la caisse, a jeté un coup d'œil aux bêtes... Elles semblaient un peu assagies... un peu... bien peu... car la visite de l'enfant a été accueillie encore par un significatif grondement.

— Papa, papa, je t'en supplie, les lions sont aujourd'hui terribles !... Je t'en prie, ne donne pas de représentations... Laisse-les voir simplement... n'entre pas dans la cage !!!

Lorenzo a accueilli la requête de sa fille par un haussement d'épaules. Toutefois, quand il a vu l'angoisse de ses grands yeux, il a voulu la rassurer...

— Ne crains rien, ma Carmencita, fille de dompteur ne doit rien craindre ; mais, puisque tu es si inquiète, écoute, pour te rassurer, je vais dite à Antoni de charger les deux revolvers.

C'est tout ce que Carmen a pu obtenir, et maintenant le cœur serré par une inquiétude qu'elle ne s'analyse même pas, elle attend, distribuant machinalement billets et monnaie.

Boniment, cymbales, danses et rugissements ont sans doute fait merveille, Anita vient dire à sa sœur que la salle est pleine, pleine... et qu'il faut arrêter la distribution des billets.

Tant mieux, Carmen sera là... tout est préférable à cette anxiété sourde, qui vous tenaille si douloureusement le cœur... Vivement, la fillette ferme son guichet, et à la suite d'Anita, se glisse dans la salle.

Lorenzo, devant les grilles, présente ses bêtes au public : Lucio... le roi du désert africain, qui laisse voir, dans un dédaigneux bâillement, sa gueule splendidement meublée.

Leo et Leone, venus d'Asie, moins charpentés que Lucio, mais dont les féroces et mobiles prunelles semblent déjà faire choix d'une victime, pendant que leurs griffes acérées labourent nerveusement le sol.

Ils sont tous trois couchés à terre, plus paisibles en apparence, distraits par le public, qui les regarde et s'exclame.

Carmen ne quitte pas des yeux son père. Elle voit qu'il se dispose à entrer dans la cage, et son cœur se serre affreusement. Antoni est-il là ?... Oui... le voici, il a sa pique et tient un revolver à la main ; l'autre est à terre, près de lui... Quelle face hébétée !... Quelle figure enluminée !... Quel regard morne et stupide présente Antoni aujourd'hui !... Quel secours le père obtiendrait-il de cette masse titubante, qui, par instants, s'accroche aux chaînes ?

Lorenzo, tout au spectacle, semble ne s'être aperçu de rien... Carmen se glisse près d'Antoni, prête à le stimuler.

Lorenzo est avec ses lions... cravache et bâton en main, il s'approche des fauves, qui, aussitôt qu'ils l'ont vu, ont poussé d'affreux rugissements. La cravache se lève, claquant l'air, cinglant les museaux... La foule attend, angoissée... Sous l'attaque, Lucio recule... Brave, Lorenzo le poursuit, l'accule jusqu'au siège qu'il attend lui faire gravir... tout en surveillant en arrière la lionne, qui sournoisement s'approche. Vaincue par la volonté de l'homme, la bête a obéi, elle a pris sa place, mais, ramassée sur l'étroite plate-forme, elle le domine maintenant, et comme la vue de cette chair vivante était une obsession trop forte pour ses entrailles affamées, avec un hur-

lement terrible, elle se lance sur le dompteur... Lorenzo, heureusement a fait un bond de côté... et a pu éviter le choc ; mais le geste de l'animal a déchaîné la fureur des deux autres bêtes. Le public, affolé, s'enfuit, pendant que les trois carnassiers se jettent sur le malheureux, trop éloigné de l'entrée pour espérer leur échapper...

Mais alors la grille glisse... Un coup de feu ébranle l'air... Les bêtes, surprises s'arrêtent ; le dompteur gagne quelques pas.

Voyant sa proie lui échapper, Léo se jette au-devant d'elle... deux pointes acérées, aigues, brutalement lui heurtent la face ; un second coup de feu retentit, le dompteur a pu faire un saut, reprendre aux mains de Carmen la fourche de fer, trop lourde, et protéger, d'un moulinet rapide, leur retraite vers l'entrée qui maintenant est derrière eux...

Malgré son affolement, le public, devant la partie qui se joue, est en majorité demeuré dans la salle...

Quand Lorenzo a pu, faisant à nouveau glisser la grille, pousser l'enfant vers la sortie, la suivre, toujours à reculons ; quand, à l'affreuse angoisse, succède la certitude de voir le père et la fille à l'abri de tout péril, une immense clameur retentit...

Carmen, épuisée, s'est évanouie. On la porte à l'air libre, on la ranime, mais la foule sans cesse applaudit l'héroïque courage avec lequel la petite fille a tenu tête aux bêtes furieuses...

et Lorenzo, qui porte dans ses bras l'enfant chérie qui s'abandonne, Lorenzo couvre de baisers sa petite Carmencita, qui le regarde les yeux pleins d'un immense amour...

On m'a conté que M. le maire, qui visitait la fête foraine, est venu féliciter Carmencita de son dévouement filial, et ce qui vaut mieux encore, on m'a affirmé qu'Antoni, épouvanté des dramatiques conséquences de sa passion, a juré de boire désormais de l'eau.

C.

UN IMBECILE

Plusieurs fois de suite, un pauvre diable s'est présenté au guichet de la Banque Broc et Cie et a déclaré qu'il tenait à voir M. Broc lui-même. Celui-ci a fini par le recevoir.

— Voyons, que voulez-vous ? demande-t-il. Je suis pressé... Parlez et soyez bref.

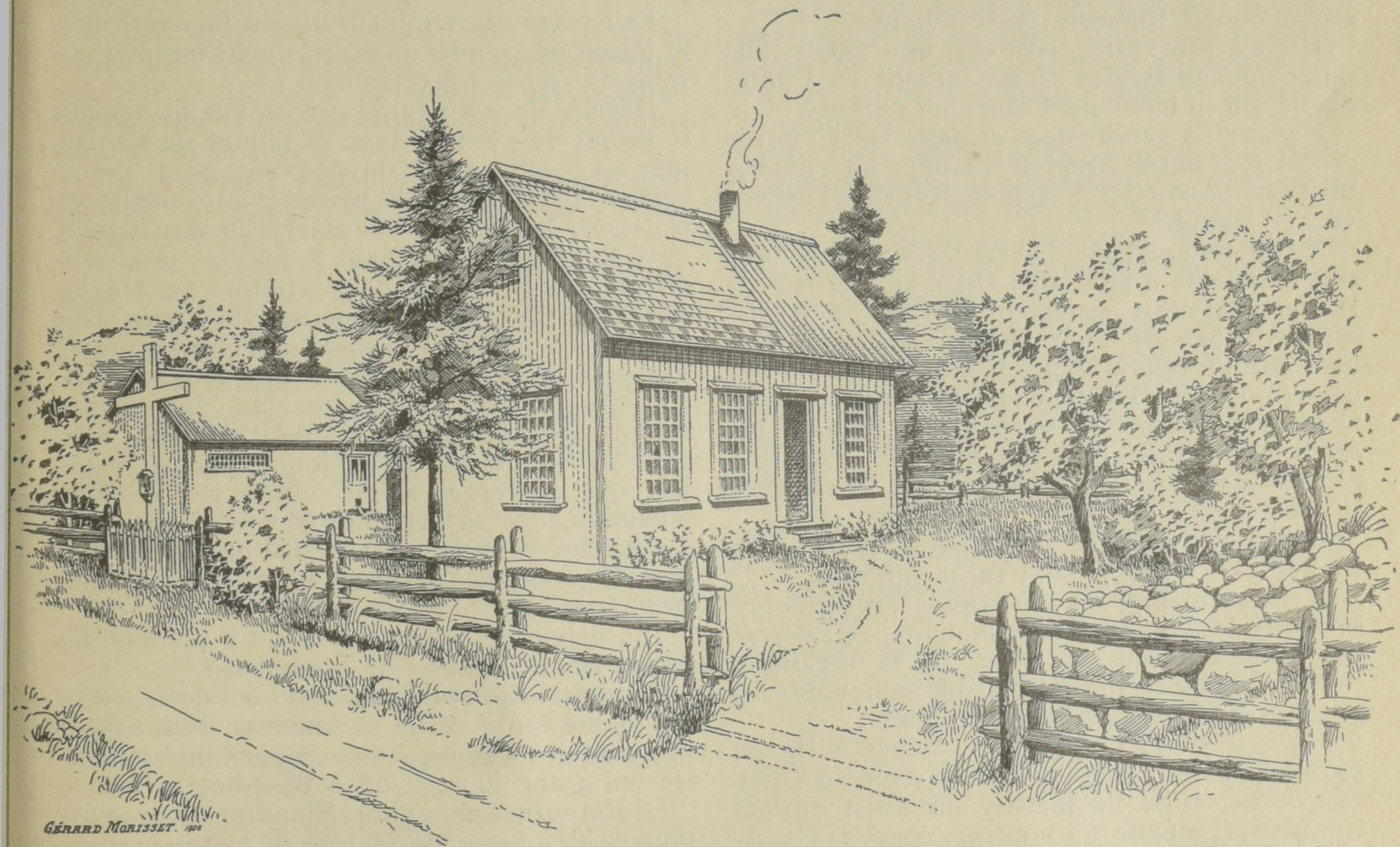
— Voilà, Monsieur, je suis un de vos clients. J'ai acheté, les yeux fermés, toutes les actions que vous avez recommandées depuis dix ans ; aujourd'hui, je suis ruiné.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Que vous me donniez un petit emploi dans votre banque.

Un sourire railleur erra sur les lèvres du banquier :

— Voyons, mon ami, vous n'y pensez pas, dit-il. Ici, je n'emploie que des gens intelligents.



UNE MAISON CANADIENNE (Dessin de M. le notaire G. Morisset).

La Dame blanche



SOUS le règne de Philippe-Auguste, après la grande Croisade où les Français, les Flamands et leurs alliés avaient subi de communes fatigues, tandis que les princes cherchaient, sous l'influence du Saint-Siège, à refaire par quelques années de paix leurs peuples fatigués, on rencontra malheureusement en France beaucoup de chevaliers sans fortune qui, ruinés par leurs excès plus encore que par la guerre, assuraient leur existence en saccageant leur pays, détroussant les voyageurs, pillant les bourgades, faisant le siège des châteaux et semant partout l'épouvante. Ces bandits, réunis par troupes, faisaient ainsi la guerre de grands chemins.

Un des plus redoutables parmi ces chefs de bandes se nommait Gontran le Croisé. Il avait suivi Philippe-Auguste en Palestine ; rentré en France avec le roi, ne voulant pas vivre d'un loyal service, il compta sur sa bonne épée, rassembla des compagnons aussi déterminés que lui à mourir plutôt que de travailler, et qui le suivirent, résolus à tout.

Il commença ses exploits en Provence et s'avança ensuite dans les provinces du centre, continuant ce coupable genre de vie qui lui amassa beaucoup d'or. Il se maria richement à Valence avec une jeune fille de bonne maison nommée Blandine, qui ignorait ses moyens d'existence, car, si elle les eût connus, elle eût certainement repoussé cette alliance.

Un an plus tard, elle eut une petite fille qu'on appela Régine et qui naquit en Champagne, où se trouvaient alors ses parents.

Il y avait à vendre dans ce pays, sur les bords de l'Aube, entre Arcis et Plancy, un château bien fortifié nommé *Viaspres*. Gontran l'acheta et s'y installa.

Ne se souciant pas d'avoir des ennemis dans son voisinage, il alla faire visite au château de Plancy, qui était également très fort. Son possesseur venait de mourir, mais il était très bien tenu par sa veuve, dame Hodéaldis, et par ses deux jeunes fils, Philippe et Guy. Philippe, à sa majorité, devait être seigneur de Plancy. En attendant, Hodéaldis administrait avec une grande sagesse les vastes domaines, et ses gens la bénissaient.

Gontran jura foi et hommage à la dame de Plancy et à Philippe son futur suzerain.

Il fut accueilli avec une grande bienveillance à Plancy et dans les autres manoirs, et, charmé des mœurs douces et polies de la région, il résolut de mener une vie paisible et honnête, et pendant deux ans son épée se reposa.

Mais, il y avait à quelques lieues de là un pays appelé les Truands, dont le seigneur Odon faisait, lui aussi, le métier qui avait enrichi Gontran. Il médita un mauvais coup. Il s'agis-

sait d'enlever la dame Hodéaldis le jour où elle irait recevoir ses redevances, de l'emmener au repaire des Truands et d'exiger pour sa délivrance une rançon que ses fils ne manqueraient pas de payer. Après quoi on viendrait bloquer le château de Viaspres.

Gontran fut averti de l'affaire. Il rassembla ses hommes, et, au moment où les Truands s'emparaient d'Hodéaldis, la troupe fondit sur eux, les dispersa, enleva la dame de Plancy et la ramena à son manoir.

Elle se montra reconnaissante envers ses libérateurs, les traita magnifiquement et fit alliance avec Gontran.

Peu après, celui-ci reçut la visite d'Odon le Truand qui, émerveillé des forces que Gontran avait mises sur pied en un instant, le pria de faire alliance avec lui aussi pour entreprendre ensemble de nouveaux exploits.

Cette proposition enthousiasma les compagnons de l'ancien croisé. Lui-même, repris par le goût de la lutte et d'ailleurs à court d'argent, accepta la proposition. Le pacte fut conclu. Gontran recommença sa vie de rapines, et quelques années plus tard il était le plus riche seigneur de la contrée.

Blandine aimait son mari, mais elle avait fini par deviner les moyens qui l'enrichissaient, et les avait en horreur.

Pieuse, soumise et douce, elle ne négligeait rien pour ramener Gontran à une vie honnête.

Cet homme à côté de ses violences en campagne, se montrait chez lui paisible et bon, chérissant sa femme et sa fille.

La pauvre dame sollicitait pour lui des prières et faisait de grandes aumônes dans l'espoir d'obtenir du ciel sa conversion.

Désolée de son peu de succès, elle fit un jour le projet de s'enfuir avec sa fille et de s'enfermer avec elle dans un couvent pour consacrer sa vie entière à la prière et à la pénitence et gagner le salut de son mari. Elle partit seule avec Régine un peu avant le jour, se jeta, sans être vue de personne, dans le bateau qui traversait l'Aube, et gagna le marais de Régès. Elle cherchait à rejoindre la route de Plancy à Troye. Mais elle s'égara, et, s'enfonçant dans les bois, elle fut heureuse d'apercevoir une grotte devant laquelle coulait un petit ruisseau. Surprise de ne trouver là personne, car elle espérait que ce refuge serait habité par quelque bûcheron, elle se demanda si elle n'avait pas devant les yeux la mystérieuse grotte, célèbre dans le pays, où l'on disait qu'une fée se montrait souvent.

Inquiète et troublée, elle se mit à pleurer. La petite Régine essaya de la consoler.

Soudain, elles aperçurent au fond de la grotte une dame toute vêtue de blanc et d'un aspect singulier qui s'avança, sans cependant se montrer au grand jour, et dit à Blandine :

— Retournez chez vous, Blandine, vous seule pouvez détourner de la tête de votre mari la

colère de Dieu. C'est à cause de vous qu'il s'abstient du meurtre et autres crimes noirs. Il expiera ses rapines.

En achevant ces mots, la dame blanche, glissant comme une ombre, disparut entre les parois de la grotte. La femme du croisé obéit à cet ordre qu'elle crut surnaturel et retourna à son manoir.

Quelques années après, le comte de Champagne, las des plaintes qu'on lui adressait de toutes parts contre le manoir de Viaspres, vint l'assiéger avec de grandes forces. Ses troupes lancèrent dans le château, au moyen de puissantes balistes, des torches de résine ardente et des fagots de sapin enflammé. L'incendie se déclara si rapidement que les cent vingt hommes du croisé, se voyant perdus, s'échappèrent par un souterrain aboutissant aux rives de l'Aube.

Gontran, qui pendant ce temps s'occupait à cacher son trésor, chercha sa femme et sa fille au moment où les ennemis paraissaient sur les créneaux. Ne les trouvant pas non plus que ses hommes, il pensa que ceux-ci les avaient sauvées et prit la fuite à son tour.

Blandine s'était précipitée dans la chapelle, et, se prosternant au pied de l'autel, s'était offerte en holocauste pour son mari et sa fille. Le toit de la chapelle brûla, mais la voûte et l'intérieur restèrent intacts, et quand les soldats du comte entrèrent, ils trouvèrent Blandine encore à genoux devant l'autel. Son sacrifice avait été agréé, car elle était morte.

Régine avait alors quinze ans. Éperdue au milieu de l'incendie, elle appelait et cherchait son père et sa mère. Le dernier des hommes d'armes qui s'enfuyait comme les autres la prit par le bras et lui dit :

— Vos parents, Damoiselle, ont pris certainement le seul moyen de salut qui nous reste. Venez avec moi.

Il l'entraîna par le souterrain. Le bateau du manoir se trouvait à quelques pas. Il l'y fit monter, coupa la corde et comme le courant l'entraînait, il lui cria :

— Allez, Damoiselle, à la garde de Dieu !

Les vainqueurs rasèrent le manoir et se retirèrent après avoir fait enterrer la pieuse Blandine dans le cimetière paroissial.

Le bateau qui emportait Régine s'arrêta non loin de la grotte où la dame blanche leur était apparue, à sa mère et à elle. Régine voulut la consulter à son tour et s'approcha tout près de cette grotte :

— Ange ou fée qui avez pris intérêt à ma mère, dit-elle ayez aussi compassion d'une enfant sans appui.

La dame blanche se montra au fond de la grotte et répondit :

— De longtemps, Régine, ne vous laissez connaître. Allez humblement, sans dire qui vous êtes, offrir vos services à dame Hodéaldis.

Régine tomba à genoux et remercia Dieu d'un conseil qui lui semblait venir du ciel. Elle ôta son voile, son manteau, ne gardant que ses jupes de dessous et son corsage, mit dans un mouchoir quelques bijoux qu'elle portait sur elle et se barbouilla le visage et les mains avec du jus de mûres. Elle jeta dans l'Aube ses riches vêtements, ce qui fit croire qu'elle s'était noyée, et s'en alla sonner à la porte de la dame de Plancy.

Une femme nommée Savine, qui avait l'intendance des vivres et du service, lui demanda ce qu'elle voulait.

— Je viens, dit-elle, offrir mes services à dame Hodéaldis.

— Que savez-vous faire ?

— Préparer des remèdes pour les malades, du baume pour les blessures et tenir le ménage en grande propreté.

— Eh, bien, soupez et reposez-vous, mon enfant, dit Savine, et demain matin je vous conduirai chez notre bonne dame.

Le lendemain, en effet, Savine, après l'avoir menée à la Messe, la présenta à dame Hodéaldis qui la reçut fort bien.

— Ayez soin de cette jeune fille, dit-elle à Savine, ne la fatiguez pas, elle a besoin de repos ; et vous, mon enfant, ajouta-t-elle en prenant les mains de Régine, je vous appellerai *Prudence*, justifiez ce nom. Mettez en Dieu votre confiance, et si quelque peine vous vient au cœur, la consolation est là, et elle lui montra l'église.

Régine fut frappée des paroles de dame Hodéaldis et de ce nom de Prudence qu'elle lui donnait et qui lui fit penser que cette dame connaissait son origine, mais comment aurait-elle pu l'apprendre ?

Peu après, elle apprit, en entendant parler les domestiques qui s'entretenaient de la catastrophe de Viaspres, que le seigneur avait disparu et que Blandine était morte. Régine eut le cœur brisé et courut à la chapelle où elle pleura et pria longtemps.

Elle revint ensuite à sa besogne, nettoyant les marmites, épluchant les légumes et faisant sans bruit ce que lui ordonnait Savine.

Elle vécut ainsi un an ; mais elle aurait bien voulu savoir où se trouvait son père, et pour cela elle désirait consulter la dame de la grotte. Cette grotte se trouvait dans le domaine de sa maîtresse. Elle demanda donc à celle-ci la permission d'y aller en lui faisant part du motif de son désir. Hodéaldis lui répondit :

— Allez-y, ma fille, le jour de la pleine lune, une heure après le coucher du soleil.

Régine se conforma aux ordres d'Hodéaldis et, s'étant prosternée devant la grotte :

— Ange ou fée qui avez soutenu le courage de ma pauvre mère, ayez pitié de moi et dites-moi si mon père est vivant et si je le reverrai un jour ?

La dame blanche apparut au fond de la grotte :

— Ayez patience, mon enfant, dit-elle, votre père vit, vous le reverrez, mais dans quelque temps seulement.

Régine revint bien consolée au manoir.

Quelques jours après, on fit une grande fête pour célébrer la majorité du jeune sire Philippe de Plancy. Les amis, les parents et les seigneurs du voisinage furent invités.

Dame Hodéaldis voulut que Régine parût à cette fête et lui dit :

— Ma chère enfant, des chants et des danses vont avoir lieu dans la salle d'honneur ; vous figurerez comme une inconnue. Si on vous interroge sur votre nom ou votre famille, vous me renverrez ces questions, je me charge d'y répondre. Surtout, ayez soin de disparaître quand je vous ferai signe. Alors vous reprendrez vos habits ordinaires et vous redeviendrez l'humble Prudence pour en peu de temps encore.

Régine fit tout ce que sa maîtresse désirait. La teinte sombre de sa peau disparut. Elle s'habilla avec splendeur, aidée par Hodéaldis elle-même qui la conduisit à la salle d'honneur où toute la brillante assemblée se trouvait réunie. Ce fut à son aspect, un mouvement général d'admiration, car elle était parfaitement belle.

Le jeune Seigneur Étienne de Charny en fut si frappé qu'il courut demander à Philippe et à son frère qui était cette gracieuse étrangère ; mais ils lui répondirent qu'ils n'en savaient rien. Il aborda alors respectueusement dame Hodéaldis et lui posa la même question.

— Je ne puis vous nommer cette jeune fille, répondit-elle, il y a autour d'elle un mystère.

— Si son âme est aussi pure que ses yeux, s'écria Étienne, je n'aurai jamais d'autre femme.

— Son âme est plus belle et plus pure encore, c'est une chrétienne douce et forte, c'est un ange. Mais ne vous enflammez pas, il se pourrait que son origine ne convînt pas à votre maison.

— Elle porte sur elle la dignité et la noblesse, répondit Étienne.

Et, sans s'arrêter à la pensée que sa mère, la châtelaine d'Origny, ne souffrirait jamais une mésalliance, il s'approcha de Régine, lui prit la main, lui remit au doigt son anneau et sortit de la salle. Lorsqu'il y entra, un quart d'heure plus tard, Régine avait disparu. Sur un signe d'Hodéaldis, elle s'était éclipsée.

Étienne interrogea tout le monde à son sujet, mais personne ne put lui répondre. Nul ne savait rien de l'étrangère.

Quelques jours plus tard, il vint trouver la dame de Plancy et lui déclara qu'il mourrait s'il ne retrouvait pas son inconnue.

— Eh bien ! répondit Hodéaldis, je veux bien vous dire, mais à vous seul, le secret de cette jeune fille. C'est la fille de Gontran le Croisé.

Étienne recula de surprise.

— Et son père ?

— Il expie. Le soir même de sa fuite, il s'est retiré chez le prieur de Régès, qui a reçu sa confession et l'a envoyé au Pape. Le Souverain Pontife lui a remis ses péchés, à condition qu'il réparerait autant qu'il le pourrait. Gontran possédait un trésor qu'il avait caché. Il est allé le chercher et a pu restituer les trois quarts de ses rapines. Il vit à présent dans un ermitage connu de moi seule.

— Dame Hodéaldis, si vous m'assurez encore que cette jeune fille est pieuse et pure, je n'aurai pas d'autre épouse qu'elle, si elle m'accepte.

— Mais que dira votre mère ?

— Hélas ! ma mère est plongée dans l'affreuse hérésie des Albigeois ; elle voulait m'y entraîner, mais Dieu m'a préservé. Elle voulait même m'unir à une famille de sa secte. Je sais que mon mariage lui déplaira et qu'elle n'y assistera pas ! mais je suis maître et seigneur de mon manoir.

— Puisqu'il en est ainsi, dit la dame, je parlerai à Régine, qui m'a remis votre anneau.

La jeune fille instruite par Hodéaldis, déclara qu'elle ferait ce que celle-ci lui dirait.

Le lendemain, elle fut fiancée à Étienne. Celui-ci courut faire part de l'événement à sa mère, qui se trouvait à Origny, et qui fut en grande colère.

— Mésalliez-vous, lui dit-elle, mais ne comptez plus sur moi et ne m'amenez jamais votre femme papiste.

Le mariage eut lieu en grande pompe au château de Charny.

Étienne se trouvait le plus heureux des hommes. Régine désirait toujours ardemment revoir son père. Hodéaldis lui accorda ce bonheur. Un jour qu'elle était venue voir son ancienne maîtresse, celle-ci fit appeler l'ermite, qui depuis quelque temps habitait la grotte de la dame blanche, et Régine eut la joie de passer quelques heures avec Gontran, devenu un vrai pénitent.

Cependant, la mère d'Étienne avait découvert l'origine de sa femme. Furieuse de voir son fils uni à la fille d'un ancien chef de bande elle médita sa vengeance avec une habile dissimulation. Régine devint mère d'un bel enfant.

La dame d'Origny écrivit alors à son fils qu'elle avait appris avec joie qu'il était devenu père, que cette nouvelle avait réveillé toute sa tendresse maternelle et qu'elle lui en donnait une preuve en lui envoyant une excellente servante pour soigner le bébé.

La lettre était si affectueuse, qu'Étienne et Régine furent ravis et accueillirent fort bien la servante qui l'apportait elle-même et qui montra par la suite beaucoup de douceur et de capacité.

Régine, qui nourrissait son fils, la fit coucher dans sa chambre. Tant qu'elle ne dormait pas, elle gardait le bébé auprès d'elle, mais lorsque le sommeil la prenait, elle le remettait à cette

servante. Or, un matin, en s'éveillant, Régine lui demanda son fils.

— Il est resté dans vos bras, noble dame, répondit-elle ; moi, je me suis endormie. Qui peut l'avoir pris ?

Régine jeta de grands cris. Son mari accourut, on chercha partout et on ne trouva pas l'enfant.

— Il m'a semblé, dit la servante, et je prenais cela pour un cauchemar, qu'un monstre noir est entré dans cette chambre et a emporté l'enfant.

Régine pria alors son mari d'aller consulter la dame de la grotte. Étienne courut au manoir d'Hodéaldis et lui conta l'affaire et le désir de sa femme.

— La dame blanche ne hante plus la grotte, répondit la châtelaine de Plancy ; mais j'ai un moyen de communiquer avec elle et je vous ferai savoir la réponse.

Le lendemain, elle leur fit tenir le message suivant :

“ Le fils de Régine se retrouvera ; c'est ici une expiation ; elle paye pour son père, elle subira encore deux grandes épreuves. ”

Un an après cet événement, Régine eut une fille. Cette fois, pour plus de sûreté, la mère, avant de s'endormir, passait autour du corps du bébé la chaîne d'or qu'elle avait au cou et s'en attachait le bout au bras. De plus, elle exigea que la servante dormit le jour pour veiller la nuit auprès de l'enfant. Huit jours se passèrent sans malheur ; mais le neuvième, lorsque la jeune mère s'éveilla, elle poussa un cri. Son mari et la servante qui, restés dans la chambre n'avaient pu résister au sommeil, s'éveillèrent aussi : la chaîne d'or avait été coupée et l'enfant avait disparu.

Étienne, frappé de l'air singulier de la servante, l'emmena dans une autre pièce et la supplia de lui dire si elle n'avait rien vu.

— Tuez-moi, Seigneur, répondit-elle, plutôt que d'exiger la révélation de ce que je sais.

Le sire de Charny, effrayé, lui fit tant de promesses et de menaces, qu'elle se décida à parler.

— Eh bien ! Seigneur, dit-elle, votre épouse est une magicienne. C'est elle qui a remis vos deux enfants à la dame blanche de la grotte pour en composer des philtres au moyen desquels Régine sera toujours jeune et belle et vous sous le charme. Peut-être aussi que la dame blanche veut élever vos enfants dans ses marécages pour en faire des fées comme elle. En tout cas, moi, je ne veux plus rester ici.

Hors de lui et ne doutant pas de ce qui venait de lui être affirmé, le seigneur de Charny courut auprès de ses valets et leur ordonna de chauffer un bain jusqu'à ce que l'eau fût bouillante, d'enfermer sa femme dans la vapeur chaude et de pousser le feu jusqu'à ce qu'elle fut étouffée.

Puis il monta à cheval et prit la route d'Origny.

Les serviteurs allumèrent le feu tout en gémissant, car tous aimaient Régine.

Quand la vapeur fut assez ardente, la servante annonça qu'il était temps d'apporter la dame. Mais, à ce moment, on vit accourir une cavalcade précédée d'un courrier qui agitait un mouchoir blanc ; à peu de distance derrière lui suivait le bailli de Plancy, puis une dame recouverte d'une mante et qui portait quelque chose en-dessous de cette mante, ensuite un ermite, d'ailleurs parfait cavalier, cachant aussi un fardeau sous son humble robe ; enfin, les deux jeunes seigneurs de Plancy. D'un autre côté on apercevait, revenant en se hâtant sur son cheval le sire de Charny faisant des signaux avec son épées. Il avait conçu des soupçons et s'était empressé de rebrousser chemin.

Le courrier entra le premier, et mettant la main sur la servante, qui devint pâle comme un spectre :

— Je tiens ici, dit-il, le démon de ce manoir.

Tout le monde entra derrière lui et aussi le sire de Charny.

— Ne vous avais-je pas annoncé, dit la dame à la mante, que Régine aurait encore deux grandes épreuves. Maintenant ses peines sont finies.

— Et mes enfants ? demanda Étienne.

— Vous allez les revoir, mais préparez Régine à les embrasser et à nous recevoir.

Étienne entra. Régine dormait.

Ignorant que personne ne l'avait instruite de son ordre abominable, il s'agenouilla devant elle et lui prit la main. Ce mouvement l'éveilla.

— C'est vous, mon ami, dit-elle ; je faisais un bien beau rêve. Le bon Dieu avait eu pitié de nous. Je voyais la dame blanche qui me présentait nos deux enfants.

— Eh bien ! Régine, votre rêve va s'accomplir. Etes-vous de force à recevoir dame Hodéaldis et sa suite ?

— Oui, par la grâce de Dieu, dit-elle.

Hodéaldis et l'ermite entrèrent. La dame de Plancy laissa tomber son manteau et parut vêtue de blanc avec une ceinture d'herbes aquatiques et une couronne d'iris. Elle tenait dans ses bras la petite fille. Par un mouvement pareil l'ermite découvrit le petit garçon, qu'il tenait sous son manteau.

La jeune mère, éperdue, ne vit d'abord que ses deux enfants, qu'elle couvrit de baisers et de larmes. Puis, elle reconnut dans l'ermite son père, et après l'avoir embrassé tendrement, elle se tourna vers dame Hodéaldis et s'écria :

— O noble Dame, vous êtes la dame blanche de la grotte !

— Oui, ma fille, j'ai employé ce mystère pour faire un peu de bien. Mais la superstition s'y attachait, et je dois éclairer les bonnes gens qui croient aux fées. C'est épisode de ma vie les renseignera et les rassurera.

Tout s'expliqua alors. La servante était une émissaire hypocrite de la dame d'Origny.

Chargée par cette femme cruelle d'enlever les enfants de Régine, elle devait les remettre à un

bandit qui les ferait disparaître. Or, il se trouva que ce bandit était un des hommes d'armes de Gontran aposté par Hodéaldis elle-même à Origny. Il avait remis le premier enfant à la dame de Plancy et caché le second dans un bouquet d'arbres devant le manoir de Charny. Il allait encore porter son fardeau à Hodéaldis, lorsque la vue du sire de Charny partant à cheval, la figure décomposée, lui avait fait prévoir une catastrophe, et il avait prévenu Gontran.

Étienne, honteux de la conduite de sa mère, sentait qu'il n'avait rien à reprocher à sa femme. Il prit la main de son beau-père et le pria de rester avec lui. L'ancien croisé refusa.

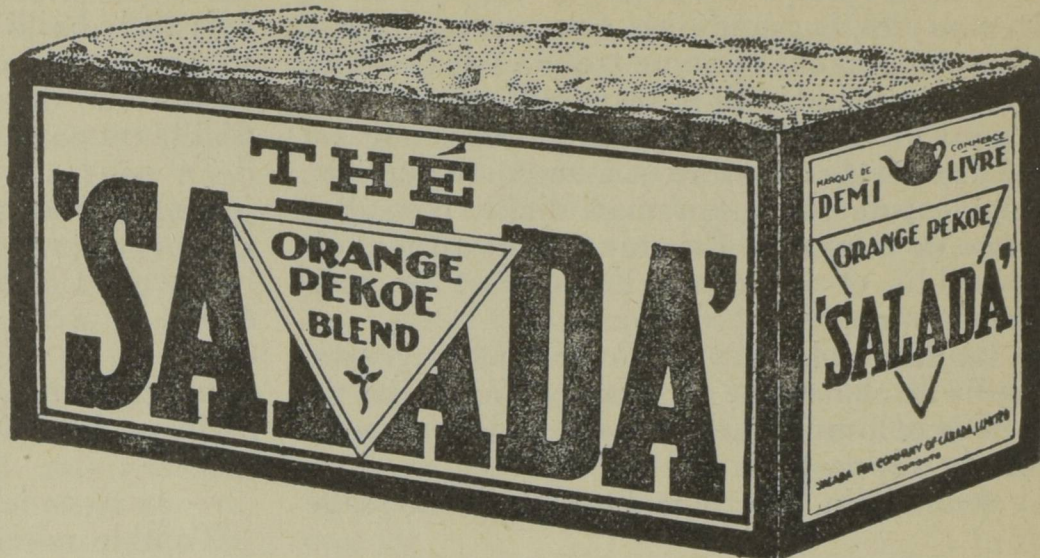
— Quand Dieu le permettra, dit-il, je vous reverrai avec bonheur, mes chers enfants ; mais je dois sans relâche poursuivre ma pénitence.

Il fallait châtier la perfide servante.

Le bain bouillait avec fureur. De l'avis du bailli, on amena à cette femme un confesseur, qu'elle refusa, car elle était albigeoise, et on la jeta dans la cuve, que sa scélératesse avait fait préparer pour Régine.

Quand la dame d'Origny, qui l'avait en-

Arome Superbe !



— riche parfum de la fleur

'Frais des Plantations'

F. 122

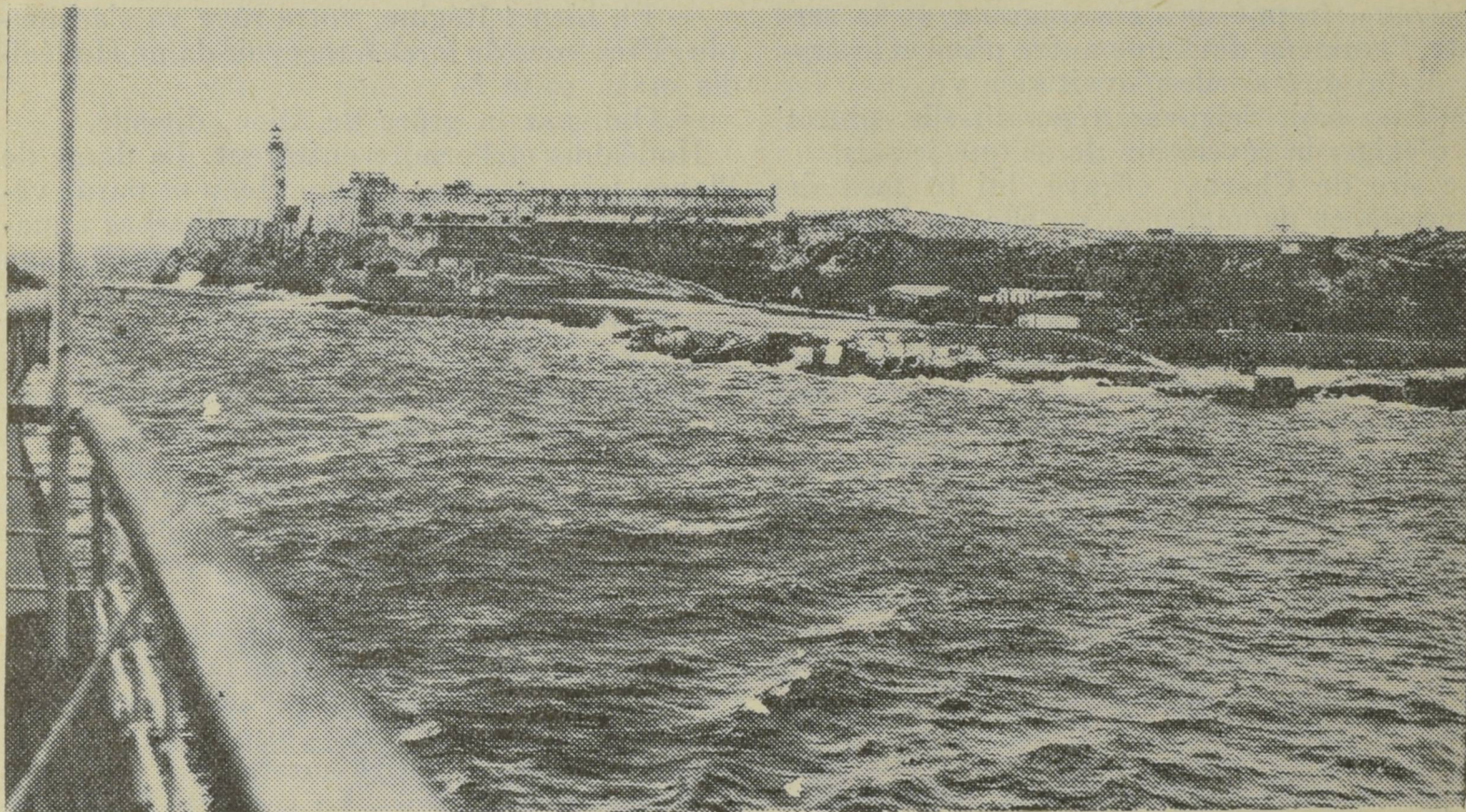
voyée, apprit sa mort, et que tout le complot était découvert, elle perdit la raison.

—Soyez béni, Seigneur, dit alors Gontran, car à moi, si grand coupable, vous avez donné le temps d'expier.

De ce jour, la croyance aux fées cessa dans le pays.

VALDOR.

(L'Etoile Noëliste).



VUE DU CHATEAU MORRO, A L'ENTRÉE DU PORT DE LA HAVANE



Les prix de Vincenette



COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

VINCENETTE HARLIN, 13 ans, *petite Parisienne prétentieuse.*

SUZANNE LESTREL, 12 ans, *cousine de Vincenette.*

GASTON DE COSTRAY, 14 ans, *collégien, cousin de Suzanne.*

LOUIS DE COSTRAY, 7 ans, *frère de Gaston.*

FRANÇOISE, 11 ans, *amie de Suzanne.*

Mme LESTREL, *mère de Suzanne, tante de Vincenette et des jeunes de Costray.*

BAPTISTE, *domestique.*

Cette petite pièce, d'une représentation facile, pourra être jouée pendant les vacances, dans les familles où cinq ou six enfants sont réunis. — Les rôles de Mme Lestrel et de Baptiste peuvent être tenus par des grandes personnes.

La scène se passe au château de la Boissière, où Vincenette arrive, aussitôt après la distribution des prix, pour passer ses vacances auprès de sa cousine.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme LESTREL — SUZANNE

(Mme Lestrel, châtelaine de la Boissière, travaille dans le salon, ayant auprès d'elle sa fille Suzanne qui dispose des fleurs dans une jardinière.)

SUZANNE montrant à sa mère la corbeille fleurie qu'elle vient de terminer. — Trouvez-vous cette corbeille jolie, maman ?... Je vais la porter dans la chambre de Vincenette. Ça lui fera plaisir, en arrivant, de trouver sur sa table des fleurs fraîches et parfumées ! A Paris, je suis sûr qu'avec cette chaleur, toutes les fleurs sont déjà fiétries, et ma cousine doit en être privée !

Mme LESTREL, regardant les fleurs, puis souriant à sa fille. — Oui, ma petite Suzanne, tu as une bonne idée. Ta corbeille est très jolie, et je suis convaincue qu'elle plaira à Vincenette. *(Mme Lestrel continue, en se penchant pour regarder par la fenêtre.)* Mais je m'étonne de ne pas voir arriver notre petite voyageuse... Je pensais qu'elle serait ici à 2 heures !

SUZANNE. — Est-il 2 heures, maman ? Vous savez que le train n'arrive à la gare de Darlery qu'à 1 heure, et papa comptait mettre cinquante minutes au moins pour revenir, avec la voiture, sans trop fatiguer le poney, sous ce grand soleil !

Mme LESTREL. — C'est vrai !... Tandis que je travaille ici, bien tranquillement à l'ombre,

j'oublie la chaleur qui doit accabler ceux qui courent sur la route... *(Prêtant l'oreille.)*

Écoute, Suzanne, j'entends crier le sable de l'allée, ce doit être la voiture !...

SUZANNE regardant à la fenêtre. — Oui ! Oui !... C'est elle... Voilà papa, voilà Vincenette !...

(Elle sort en courant, et se précipite au-devant des voyageurs.)

SCÈNE II

Mme LESTREL, seule. — Bonne petite Suzanne ! Quelle fête elle se fait de recevoir sa cousine !... Pourvu que Vincenette ne lui procure pas trop de désenchantement !... Je n'ai pas vu cette enfant depuis deux grandes années. Elle était alors assez vaniteuse, un peu jalouse et très égoïste... Peut-être a-t-elle changé depuis. On la dit instruite et très travailleuse...

SCÈNE III

Mme LESTREL — VINCENETTE — SUZANNE — UN DOMESTIQUE

(La porte s'ouvre, et Suzanne entre précipitamment, très rouge et très essoufflée, criant) :

SUZANNE. — Maman !... Voilà Vincenette ! VINCENETTE qui porte une robe à falbalas et un chapeau excentrique, entre gravement, promenant autour d'elle des regards hautains et dédaigneux. Elle se dirige vers Mme Lestrel et lui fait une révérence profonde. — Bonjour, chère tante ! Votre santé est bonne ?

Mme LESTREL embrassant sa nièce. — Merci, chère petite, je me porte assez bien... Et toi, comment vas-tu, n'est-tu pas fatiguée du voyage ?... Tu as beaucoup grandi depuis que je ne t'ai vue... Mais je te trouve un peu pâle... L'air de la campagne te fera du bien, je l'espère, et nous te rendrons à ta famille ayant d'aussi belles couleurs que Suzanne !

VINCENETTE, un peu pincée, regardant sa cousine avec ironie. — Oh ! Suzanne possède un véritable teint de paysanne !... Je suis sûre qu'elle passe tout son temps à regarder paître les vaches et à donner à manger aux poules !...

Mme LESTREL, sérieuse. — "Tout son temps"... Ce serait beaucoup dire. Suzanne a, comme toi, des devoirs à faire, des leçons à apprendre ; seulement, elle passe toutes ses récréations au grand air, et elle ne dédaigne pas les travaux de la campagne.

UN DOMESTIQUE entrant avec une caisse qu'il paraît avoir grand'peine à porter. — Où dois-je mettre la caisse de Mademoiselle ?

Mme LESTREL. — Dans la chambre de Mlle Vincenette, Baptiste. Je m'étonne que vous ayez eu l'idée de nous apporter ce bagage ici.

VINCENETTE, à Mme Lestrel. — Pardon ! chère tante. Ceci n'est point une malle contenant mes effets... c'est ma caisse de livres de prix... et j'avais demandé qu'on la portât au salon...

Mme LESTREL étonnée. — Ah !... ah !... c'est différent ! (Au domestique.) Mettez cette caisse sur le guéridon, Baptiste.

LE DOMESTIQUE tenant toujours la caisse dans ses bras. — Je demande bien pardon à Madame... mais la caisse est tellement lourde, que je craindrais d'abîmer le guéridon !...

Mme LESTREL. — Eh bien ! posez-la simplement par terre, dans ce coin...

(Le domestique exécute les ordres de sa maîtresse, et sort en s'essuyant le front.)

Mme LESTREL, à sa nièce. — Cette caisse a dû beaucoup te gêner en route, ma chère petite ; il y a si peu de place dans la charrette...

VINCENETTE, d'un air dégagé. — Oh ! du tout, ma tante, elle ne m'a pas embarrassée, c'était mon oncle qui la tenait sur ses genoux.

SUZANNE, avec tristesse. — Ce pauvre papa ! Il doit être bien fatigué, la caisse est si lourde !

VINCENETTE, riant. — Oh ! pas si lourd que cela ! Votre domestique souffle et s'éponge en la portant, parce qu'il n'est qu'un paysan et n'a pas l'habitude de ces fardeaux-là !... A Paris, les employés de la gare l'enlevaient comme une plume !

SUZANNE, très affectueuse, montrant à sa cousine la corbeille de fleurs. — Tiens, Vincenette, un peu avant ton arrivée, je travaillais pour toi. Voici une jardinière toute fleurie... ; nous allons, si tu veux, la monter dans ta chambre ?

VINCENETTE, faisant une moue dédaigneuse. — Oh ! oh !... des balsamines, des giroflées, des reines-marguerites, des zinnias, ce sont des bien communes !... Et de la verdure d'asperges, par dessus le marché !... (Riant.) bouquet de cuisinière !

SUZANNE, tristement. — Je suis bien fâchée qu'il ne te plaise pas ! Nous n'avons évidemment pas de fleurs aussi fines, aussi délicates que celles que l'on vend chez les marchands de Paris...

VINCENETTE, avec condescendance. — Naturellement ! vous ne le pouvez point !... Cette année, à l'Exposition d'horticulture, il y avait des orchidées absolument délicieuses !...

Mme LESTREL à sa fille. — Ma petite Suzanne, tu feras bien de conduire ta cousine à sa chambre, afin qu'elle soit prête à redescendre quand tes amies arriveront.

VINCENETTE à Suzanne. — Tu attends donc des amies ?

SUZANNE. — Oui, maman a invité quelques-unes de mes amies et mes cousins de Costray à venir passer l'après-midi avec nous, parce que

c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance.

VINCENETTE. — Ah ! très bien ! Je serai ravie de faire la connaissance de tous ces petits provinciaux. (Les deux fillettes sortent.)

SCENE IV

Mme LESTREL, seule, continuant à travailler, assise dans son fauteuil. — Hélas ! je crains bien que Vincenette ne se soit pas débarrassée de ses défauts d'autrefois... Il me semble, au contraire, que ces défauts ont grandi avec elle... Ma pauvre Suzanne aura bien à souffrir du caractère de sa cousine...

SCENE V

Mme LESTREL — BAPTISTE — GASTON
ET LOUIS DE COSTRAY — FRAN-
ÇOISE, PUIS SUZANNE ET VIN-
CENETTE

BAPTISTE annonçant. — M. Gaston et Louis de Costray.

GASTON venant saluer Mme Lestrel. — Bonjour, ma tante, comment allez-vous ?

PETIT LOUIS se jetant dans les bras de Mme Lestrel.

— Ma bonne petite tante !... Comment va Suzanne ?...

Mme LESTREL. — Merci, mes enfants, tout le monde va bien et se réjouit de vous voir... Suzanne aura tout à l'heure le plaisir de vous faire faire la connaissance de sa cousine de Paris, Vincenette Harlin, qui vient ici passer les vacances.

GASTON, gaiement. — Les cousines de nos cousines sont nos cousines !... Nous serons les très humbles cousins et féaux serviteurs de Mlle Vincenette !

PETIT LOUIS regardant la caisse des livres de prix.

— Tiens, tiens... qu'est-ce que c'est que cette grosse boîte qu'on a posée là, dans un coin du salon ?

Mme LESTREL. — Cette caisse est à Vincenette, et contient, paraît-il, ses livres de prix. (Les deux petits garçons tournent autour de la caisse et l'examinent curieusement.)

BAPTISTE annonçant de nouveau. — Mlle Françoise.

(Françoise vient gentiment dire bonjour à Mme Lestrel, qui l'embrasse.)

FRANÇOISE à Mme Lestrel. — Que vous êtes bonne, Madame, de m'avoir invitée à venir passer l'après-midi avec Suzanne ! Elle est si gentille, et je l'aime tant !

(Suzanne entre, tenant Vincenette par la main.)

SUZANNE, souriante et aimable. — Mes chers amis, voici ma cousine, Vincenette Harlin, une nouvelle compagne que je vous amène !

VINCENETTE répondant légèrement au salut des enfants, puis venant s'asseoir sur une chaise

basse, à côté de sa tante. — Quelle horrible chaleur ! n'est-ce pas, chère tante ?...

(Elle sort un éventail de sa ceinture, et commence à s'éventer.)

Mme LESTREL, tout en tirant l'aiguille. — Mais non, ma petite, ce n'est pas si horrible que cela !... Tiens, pour occuper toute cette jeunesse, en attendant le moment du goûter, veux-tu lui montrer tes livres ?... Je vais sonner Baptiste, qui ouvrira la caisse...

GASTON s'approchant, empressé. — Oh ! ma tante, ce n'est pas la peine d'appeler Baptiste pour cela !... Si Mlle Vincenette veut bien me le permettre, je vais tout de suite faire sauter le couvercle de cette boîte...

VINCENETTE, comme si elle accordait une grâce. — Si vous êtes capable de le déclouer sans abîmer mes livres, je le veux bien.

(Gaston armé d'un ciseau et d'un couteau, ouvre la caisse. Les enfants font cercle autour de lui. Bientôt apparaissent les livres à couvertures bleue, verte, rouge, à tranches dorées, à ornements très variés. Les enfants se précipitent, les déballetent en poussant des cris d'admiration, et la table se couvre en un clin d'œil de volumes.)

FRANÇOISE. — Comment ! c'est vous seule, Mademoiselle Vincenette, qui avez reçu tous ces prix, et pour cette année seulement ?...

VINCENETTE. — Certainement, Mademoiselle, et l'année dernière j'en avais presque autant.

GASTON. — Eh bien ! cela prouve que dans les pensions de demoiselles, on est plus généreux que dans les collèges, voilà tout !

SUZANNE, conciliante, et très doucement. — C'est peut-être aussi parce que Vincenette travaille admirablement bien...

GASTON. — Oh ! cela ne fait rien, Suzanne ! Je te réponds qu'au collège, tu aurais beau travailler toute l'année comme une négresse, tu n'obtiendrais pas le quart des prix que tu vois là !... D'abord, cela en ferait au moins quatre par matière ! Or, pour toute une classe, on n'en donne pas davantage et le même élève ne saurait avoir quatre prix pour une seule composition...

BAPTISTE paraissant à la porte du fond. — On demande Madame au parloir.

Mme LESTREL se levant. — J'y vais... (Aux enfants.) Quels beaux livres !... et comme ils sont nombreux !... Ma petite Vincenette, toutes mes félicitations pour tant de succès ! (Elle sort).

SCENE VI

LES MEMES, moins Mme LESTREL.

FRANÇOISE. — Dans quelle pension allez-vous donc à Paris, Mademoiselle Vincenette ?

VINCENETTE, avec un sourire dédaigneux. —

Oh ! je ne vais dans aucune pension ! Je suis des cours...

FRANÇOISE. — Vous en suivez beaucoup ?

VINCENETTE, avec importance. — Tellement, que c'est à peine si je puis me les rappeler tous ! C'est d'abord le cours des demoiselles Lindoln, et puis celui de Mme Petrowska, qui est plus littéraire... celui de M. d'Almoni, professeur de déclamation... Pour la musique, j'ai le cours de piano de Betterer, celui d'harmonie de Kintz, le cours de chant de Mme Emiolo, le cours de harpe de la Stiella, le cours de guitare et de mandoline d'Herenetti... Pour la peinture et le modelage, la sculpture, j'ai encore trois autres cours, sans compter les conférences que je suis à la Nouvelle Société d'études des monuments mégalithiques, et à la Société d'encouragement de recherches sur les périodes préceltiques... (Tous les enfants, à l'exception de Gaston, qui paraît songeur, regardent Vincenette avec un étonnement mêlé d'admiration. — La petite fille continue.)... J'ai un cours de physique, un cours de chimie, des cours de mécanique et d'astronomie... quatre cours de langues vivantes : anglais allemand, italien et russe... Oh ! ne vous exclamez point !... (D'un air bon enfant.) le russe n'est pas aussi difficile qu'on le croit généralement !... J'ai encore mon cours de danse — passe-pied, menuet, gavotte, berline et pas-de-quatre, — mais cela ne vaut pas la peine d'en parler, c'est un délassement !...

SUZANNE joignant les mains. — Pauvre cousine ! comme tu dois être fatiguée, après une année aussi occupée !... Ici, du moins, tu vas bien te reposer ; tu dois en avoir grand besoin.

VINCENETTE, visiblement heureuse de l'effet qu'elle a produit. — Mais non, je ne suis pas fatiguée !... C'est une affaire d'habitude... et puis, j'ai le travail très facile !

FRANÇOISE insistant. — C'est égal ! c'est à peine si vous devez avoir le temps de prendre des notes sur tous ces cours...

VINCENETTE. — Oh ! je ne prends jamais de notes ! J'écoute, cela me suffit. Quant aux notes c'est Mademoiselle qui s'en charge.

FRANÇOISE. — Qui ça, "Mademoiselle" ?

VINCENETTE. — Mlle Kléhéneq, mon institutrice, une bretonne qui est allée passer les vacances dans sa famille, à Lorient. Elle m'accompagne à tous mes cours, et je lui laisse le soin de prendre les notes ! Moi, ça me porte sur les nerfs !... En rentrant, Mademoiselle relève ses notes, elle les coordonne, les recopie, et m'en remet un petit résumé qui me suffit toujours largement à faire mon devoir...

GASTON clignant de l'œil et se frottant les mains. — Ah !... Ah !... Nous y voilà !... Je commence à comprendre... Tout s'expliquera !...

VINCENETTE, piquée. — Qu'est-ce que vous dites, Monsieur...

GASTON s'inclinant. — Rien, Mademoiselle...

C'est une réflexion que je me fais à moi-même...

FRANÇOISE, à Vincenette. — Dans chacun de vos cours, il y a une distribution de prix ?

VINCENETTE. — Oh ! non, il y a beaucoup de cours où l'on ne donne pas de prix. Mais alors, maman rétablit les choses selon toute équité, et me donne elle-même les prix que j'ai mérités.

GASTON, avec un sourire moqueur. — Hum !... hum ! Je comprends tout à fait, maintenant !

VINCENETTE. — Qu'est-ce que vous comprenez, Monsieur ?

GASTON, les mains dans ses poches et très posément. — Que vous êtes une petite fille ordinaire, au lieu d'être un prodige, comme on aurait pu le croire d'abord.

SUZANNE, bas à Gaston en le tirant par le pan de sa veste. — Gaston, ce n'est pas poli, ce que tu dis là !

VINCENETTE, qui a entendu. — Laisse donc ton cousin, Suzanne !... ses réflexions ne me touchent nullement. Au reste, je ne puis pas m'attendre à trouver chez un collégien de province la courtoisie qui distingue les jeunes gens de Paris.

SUZANNE voulant défendre son cousin. — Mais je t'assure, Vincenette que Gaston est ordinairement très aimable et bien élevé...

GASTON, brusquement. — Je suis aimable et bien élevé avec les personnes qui sont simples et bonnes. Mais quand je vois une petite fille faire la pédante et la mijaurée, afin qu'on la croie supérieure aux autres, je cherche la vérité et je la rétablis.

SUZANNE voulant imposer silence à son cousin. — Gaston !... Gaston !... je t'en conjure !...

GASTON se montrant de plus en plus. — Non, Suzanne, je ne puis pas souffrir que vous soyez toutes là en admiration devant une pimbêche qui se vante jusqu'au ridicule !... et qui a l'air de te rabaisser, toi ! Je suis sûr que dans ton petit doigt tu as plus d'intelligence et plus de savoir qu'elle dans toute sa personne ! Veux-tu le parier, dis ? Veux-tu le parier ?... Ici, nous ne sommes pas tous des savants universels, comme Mlle Vincenette, mais chacun de nous à sa partie forte, et en nous réunissant, en appelant à la rescousse mon oncle et ma tante, nous pourrions composer un sérieux jury d'examen... Nous arriverions bien vite à nous rendre compte de la solidité des connaissances de ta cousine en anglais, en allemand, en littérature, en musique, en histoire et en géographie ! Si elle veut se soumettre à cette épreuve, et si elle en sort victorieuse, je consens à m'incliner devant elle et à lui demander très humblement pardon de tout ce que j'ai dit...

VINCENETTE. — Je vous épargnerai cette humiliation, Monsieur Gaston, car je n'ai pas la moindre envie de consentir à l'examen dont vous parlez !... J'ai bien des fois reçu, de personnes très distinguées, des témoignages d'ad-

miration... avec ma propre estime, cela me suffit, et je ne fais aucun cas de votre appréciation !... Mais peut-être, après vous avoir parlé de mes études, me serait-il permis de vous demander quels ont été vos succès scolaires ?

GASTON s'inclinant obséquieusement. — Vous m'excuserez, Mademoiselle, si je ne me rends pas à votre légitime désir de savoir. Les études que j'ai faites, "dans mon collège de province", ne m'ont point mis à même de célébrer mon propre panégyrique. En cet art, à côté de votre virtuosité, mon infériorité est réelle.

VINCENETTE, avec un sourire moqueur. — Voilà de bien belles phrases ! Monsieur... J'en conclus que vous seriez fort en peine de m'énumérer des succès qui, sans doute, n'ont pas été nombreux !

SUZANNE, très doucement, cherchant à les concilier. — Vincenette ! Vincenette, tu te trompes !... Gaston est un très bon élève ; il a eu beaucoup de prix !

PETIT LOUIS comptant sur ses doigts. — Il a eu le premier prix de composition française, le second prix de version latine, le premier prix d'instruction religieuse, un prix d'histoire et de géographie, un prix de sciences physiques, un accessit de mathématiques, un autre d'allemand et un de gymnastique, sans compter le prix d'excellence et le prix d'honneur qui est le plus beau, puisqu'il les comprend tous !

FRANÇOISE regardant malicieusement Vincenette, qui paraît embarrassée. — Et Mlle Kléhéne n'était pas là pour l'aider tout le temps ni pour prendre des notes pendant les cours !

VINCENETTE, avec aigreur et pensant se rattraper du côté des petites filles. — Chacune de ces demoiselles a, sans doute aussi, remporté d'éclatants succès ?...

FRANÇOISE. — D'abord Suzanne ne peut pas avoir de prix, puisqu'elle ne va pas en pension et qu'elle ne suit pas de cours ! Mais elle travaille beaucoup avec sa maman, et je sais qu'elle est très forte, car elle m'a bien souvent aidée à faire mes devoirs...

VINCENETTE. — Oui, je sais !... Mais vous, Mademoiselle, où faites-vous vos études ?

FRANÇOISE. — A la maison, avec une institutrice, car mes parents restent à la campagne presque toute l'année. Mais j'ai obtenu mon certificat d'études à l'âge prescrit, et, quand je serai grande, maman veut que je passe mes examens, pour être bien sûre que je serai aussi forte que les élèves des pensions et des cours, Mademoiselle !

VINCENETTE se radoucissant un peu. — Oh ! ne m'appellez donc pas "mademoiselle" ! Dites "Vincenette", tout court.

SUZANNE. — C'est un si joli nom, Vincenette !

FRANÇOISE. — Oui, mais c'est un nom très rare ; je ne l'avais jamais entendu... Ce doit être saint Vincent votre patron ?

SUZANNE, *avec une bonne intention*. — Il doit être bien fier d'avoir une protégée si savante.

VINCENETTE, *un peu embarrassée*. — Oh ! ne parlons plus de cela !... (*Regardant Gaston qui feuillette les livres.*) — M. Gaston ne serait pas de ton avis !...

GASTON *fermant le livre qu'il tient à la main*. — Je ne crois pas que saint Vincent, non plus que les autres bienheureux, aime les pédantes et les vaniteuses ! Mais si vous vouliez être simple, bienveillante et douce...

VINCENETTE *à Gaston*. — Vous ne me détesteriez plus ?...

GASTON, *mettant les livres en piles*. — Moi ? je ne vous ai jamais détestée !... Tout à l'heure je vous ai fait remarquer que vous disiez des bêtises, voilà tout !...

PETIT LOUIS *tirant Vincenette par sa robe*. — Et l'argent !... tu sais ce qu'on en a fait ?...

VINCENETTE, *étonnée, à Petit Louis*. — Quel argent ?

PETIT LOUIS. — L'argent des prix !... Tu sais ?

SUZANNE, *bas à Petit Louis, qu'elle attire à elle*. — Tais-toi, mon chéri, tais-toi... ne parle pas de cela.

PETIT LOUIS, *très haut*. — Pourquoi tu ne veux pas que je le dise ?

VINCENETTE, *très intriguée*. — Qu'est-ce que c'est donc, Suzanne ?

SUZANNE, *embarassée*. — Oh ! c'est que, vois-tu... je ne peux pas te le dire ! Nous avons entre nous un petit arrangement.

VINCENETTE, *vexée*. — Qui ne me regarde pas, sans doute ?

SUZANNE, *désolée*. — Oh ! je ne voudrais pas te faire de peine, Vincenette ! Le vais te le dire... (*Regardant Gaston et Françoise*) si mes amis le veulent bien...

PETIT LOUIS, *très vivement*. — Non ! c'est moi qui te dirai... On leur avait donné, à Gaston, et à Suzanne, et à Françoise, beaucoup d'argent pour les récompenser de leur travail... On disait que c'était pour leurs prix et que ça leur servirait à acheter tout ce qu'ils voudraient... Ils avaient envie de belles choses !... Seulement, il y avait près du château une pauvre famille misérable. Le père était malade, et il y avait beaucoup de petits enfants qui pleuraient. Eh bien ! Gaston, Suzanne, Françoise, ont donné leur argent à la pauvre mère des petits enfants, et, depuis, les petits sont tous bien heureux !... Et (*Plus bas, d'un air grave.*), tu sais ?... moi aussi, j'ai donné tous mes sous.

VINCENETTE, *confuse et attendrie*. — Oh ! comme je dois vous paraître mauvaise ! (*Elle se cache la figure dans les mains et pleure.*)

Suzanne essaye de la consoler.

SCENE VI

LES MEMES, plus Mme LESTREL.

Mme LESTREL. — Mes amis, voici un panier de noisettes que vos petits protégés ont cueillies à votre intention. Leur mère était venue avec eux m'apporter tout à l'heure ce petit présent ; la brave femme avait appris que c'était aujourd'hui l'anniversaire de Suzanne, et elle arrivait pour lui offrir ses souhaits ; mais quand elle a su que vous étiez tous réunis, par discrétion, elle s'est sauvée avec ses petits, me laissant le panier que je vous apporte !

SUZANNE. — Pauvre femme ! si discrète, si reconnaissante !... J'irai la remercier demain.

VINCENETTE, *avec humilité, s'approchant doucement de Mme Lestrel*. — Ma tante ! je voudrais bien aussi faire quelque chose pour cette famille pauvre ? Seulement je ne possède plus d'argent, j'ai dépensé en objets de toilette la grosse somme que maman m'avait donnée... Je n'ai plus que mes livres. Ils sont là... Si les petits enfants pauvres voulaient s'amuser à les lire, je les leur donnerais...

Mme LESTREL, *vivement touchée, attire à elle Vincenette et la baise au front*. — Toi aussi, ma chère Vincenette, tu as un excellent cœur... et ton désir est tout à fait charmant. Les petits enfants de la famille qui nous occupe sont trop jeunes, tes livres ne les amuseraient nullement ; mais si tu veux, au moyen de tes prix, concourir à une bonne œuvre, laisse-les-nous ici, ils serviront à former le commencement d'une bibliothèque enfantine et populaire, à l'usage de tous les enfants du pays.

VINCENETTE, *avec reconnaissance*. — Oh ! merci, ma chère tante ! Quelle bonne idée vous avez là !

(Mme Lestrel s'assoit et reprend son ouvrage.)

SUZANNE, *en souriant à Vincenette*. — Et l'on écrira sur la bibliothèque : " Fondée par Mlle Vincenette Harlin !

GASTON *à Vincenette*. — Cette fois, Mademoiselle je crois que votre saint patron est content de vous !

VINCENETTE, *essuyant furtivement une larme*. — Vous m'avez dit des choses bien dures, Monsieur Gaston, mais vous avez eu raison ! Elles m'ont fait comprendre, combien j'étais ridicule...

GASTON, *ému à son tour*. — Eh ! bien ! maintenant que vous êtes si douce, si bonne, il ne faut pas pleurer !... (*Plus bas un peu embarrassé.*) Il ne faudrait pas croire non plus que je sois un tigre !... (*Puis avec un élan comme quelqu'un qui vient de trouver une bonne idée.*) Tenez, je suis un peu sculpteur et menuisier à mes heures de récréation... Si vous le voulez, je vous fabriquerai moi-même une belle bibliothèque en chêne ?

(Vincenette tend en souriant la main à Gaston.)

SUZANNE, *prenant l'autre main de Gaston.* — Que tu es bon, Gaston !... (*A Vincenette.*) Vois-tu, Vincenette, il a un cœur d'or !...

GASTON *à Suzanne.* — Non, c'est toi, ma petite Suzanne, qui es une vraie perfection !... Par ta douceur et ta bonté, tu nous as tous maintenus et empêchés de nous fâcher irrémédiablement. (*Se tournant vers les autres enfants.*) Si vous le voulez, mes amis, dans quelques instants, nous boirons à la santé de Suzanne, la plus affectueuse des cousines et la meilleure des amies !

TOUS *ensemble.* — Vive Suzanne !... Vive Suzanne !... Il n'y a pas de meilleure amie !

SUZANNE, *riant et pleurant tout à la fois.* — Mes très chers, si nous allions goûter, maintenant ?

BAPTISTE, *ouvrant à deux battants la porte du fond.* — Mademoiselle est servie.

(*Gaston offre son bras à sa cousine, et tous deux entrent dans la salle à manger, suivis de tous les enfants qui répètent, en battant des mains.*)

TOUS. — Vive Suzanne !... Vive Suzanne ! Buvons à la santé de notre amie !... Vive Suzanne !

(*Petit Louis sort le dernier, portant le panier de noisettes et se dépêchant d'en croquer, chemin faisant, le plus grand nombre possible. Enfin, il disparaît à son tour, en criant une dernière fois : Vive Suzanne ! et le rideau tombe, tandis que Mme Lestrel regarde les enfants sortir et murmure en souriant.*)

Mme LESTREL. — Voilà Vincenette corrigée plus vite et plus radicalement que je n'aurais osé l'espérer... Les discours et les réprimandes n'eussent point obtenu un pareil succès ! Le bon exemple seul produit de tels effets : heureux sont les enfants qui savent le donner !

Jean DE LOUSSOT.

(*Bernadette*)

HONNÊTETE

Afin d'éprouver son serviteur sénégalais, un nouvel administrateur de district africain laisse un jour volontairement traîner sur son bureau une pièce de cinquante centimes.

Le lendemain, le Sénégalais la lui remet. Le fonctionnaire la lui donne pour le récompenser de son honnêteté.

Quelques jours après, l'administrateur oublie dans sa chambre, mais cette fois involontairement, un billet de cent francs. Puis, s'étant aperçu de son oubli, il chercha vainement.

Finalement, il demanda au noir s'il n'avait rien trouvé.

Le serviteur répondit affirmativement.

— Et qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai gardé pour me récompenser de mon honnêteté.

Les fiançailles d'Annaïck



Saint-Guirec, petit village breton bâti sur la côte de la Manche, dans la baie de Saint-Brieuc, presque tous les hommes sont marins.

Bien rares ceux qui résistent à l'appel impérieux de la mer. Dans la plupart des familles elle les prend tous, les garde, refusent à leurs veuves éplorées, à leurs mères, à leurs enfants, la suprême consolation de les voir reposer en terre sainte, dans le modeste cimetière qui, dans un grand nombre de bourgs, entoure l'église paroissiale.

Yves Gaël est donc marin, comme le furent son père et son grand-père, comme Guirec, son frère aîné, dont les noms sont gravés sur la pierre de l'une des chapelles funéraires qui se dressent sur la falaise.

Mousse à bord d'un bateau de pêche, piloté par l'un de ses voisins, il a commencé bien jeune son périlleux apprentissage.

Que de fois, les soirs de tempête, il est revenu au village grelottant sous sa vareuse de laine transpercée par les embruns, les cheveux ruisselants d'eau de mer, la bouche saturée de sel et les mains ensanglantées.

En le serrant dans ses bras, sur le seuil de la chaumine d'où elle guettait son retour, sa mère lui a dit souvent : " Ne t'en va plus, reste à terre ; cultive notre maigre champ ou apprend un métier à Perros mais renonce à être pêcheur. La mer est cruelle pour nous. Ton père, ton frère, tes cousins, sans parler de tes grands-pères, tous elle les a engloutis "

Blotti sous le vaste manteau de la cheminée rustique où pétillait un feu clair, Yves promettait de rester, puis, la tempête apaisé, la Manche redevenue calme, il s'embarquait de nouveau, invinciblement attiré par cette mer que les femmes maudissent car elle arrache à leur étreinte des êtres tendrement chéris, mais que les hommes de la côte aiment d'un amour passionné en dépit de ses dangers.

Depuis deux ans Yves est seul dans sa chaumière aux murailles de granit.

Par un triste jour de novembre, il a accompagné sa mère au champ de l'éternel repos.

Un refroidissement négligé, des frissons, une forte fièvre, il n'en fallut pas davantage pour conduire Fantik au tombeau.

— Marie-toi, répètent à Yves les amies de la défunte, une maison sans ménagère, c'est comme une barque sans pilote qui s'en va à la dérive.

Jusqu'à présent le jeune homme est resté sourd à leurs voix, nulle femme n'a encore franchi le seuil de sa maisonnette.

L'étable de la Noiraude est vide depuis que Fantik n'est plus pour là mener la vache paître le long des reflets verdâtres, les lit-clos,

le vieux dressoir, la table de chêne massif ne brillent plus comme des miroirs.

Le bouquet de papier déposé aux pieds de la Vierge, dont la statuette en faïence de Quimper trône au milieu de l'étagère qui surmonte la cheminée, n'a pas été remplacé à la dernière assemblée ; des araignées tissent leurs toiles entre les poutres enfumées, l'armoire est tout en désordre.

Fantik, si elle revenait, ne reconnaîtrait plus son logis.

Quand Yves rentre de la pêche il n'a ni le goût ni le temps de ranger son intérieur. Le remmaillage de ses filets occupe toutes ses heures de loisir.

Une vieille femme lui lave ses hardes et lui trempe une soupe le soir.

A midi lorsqu'il n'est pas en mer, il se fait cuire du poisson, parfois un morceau de lard qui lui dure plus de huit jours. Souvent aussi, il se contente d'une bolée de cidre.

Aujourd'hui, par extraordinaire, Yves a l'air de se disposer à arranger son intérieur.

Armé d'un vieux bas de laine, il astique son mobilier.

Frottées par une main vigoureuse, les ferrures de son armoire sont brillantes comme si elles étaient neuves, les clous de cuivre, à large tête, qui dessinent des arabesques sur le boîtier de son horloge, scintillent comme des ca-bochons d'or.

Puis c'est le tour des araignées. Troublées dans leur sécurité, elles s'enfuient éperdument sous la rude caresse du balai qui déchirent et emporte leurs toiles.

Vers le soir, Marie-Vincente, la repasseuse de la Clarté, bourg voisin de Saint-Guirec, apporte à Gaël les rideaux que celui-ci a commandé la veille pour orner ses deux-lits-clos.

Complaisamment elle les pose et, à la demande du marin, elle remet l'armoire en ordre.

Jusqu'aux dernières lueurs du jour, Yves travaille en chantonnant et son ardeur est si grande qu'il en oublie de manger..

Un lavage, deux fois répété, a raison de la poussière de la couche de fumée qui obscurcissaient les vitres, le devant de la chaumine est balayé avec soin.

En quel honneur, me direz-vous, Gaël se donne-t-il tant de peine ?

C'est que demain "sa promesse" doit venir le voir chez lui, à l'issue de la grand'messe.

Marie-Ange a dix-neuf ans.

Orpheline de père et de mère, elle est bonne à la Clarté, chez la veuve d'un capitaine.

Ses "accordailles" avec Gaël ne datent que de vingt-quatre heures.

Étant tous les deux sans famille, ils "se sont promis" l'un à l'autre tout simplement et sans autre témoin que la Vierge de la Clarté devant laquelle Yves a tenu à passer au doigt de Marie-Ange l'anneau d'argent des fiançailles.

.....
Marie-Ange est venue chez Gaël. La modeste maisonnette lui a paru très confortable comparée à la chaumière en ruines que lui a laissée son père et qui, louée à une pauvre, lui rapporte trente francs par an.

L'amour rend Yves ambitieux. Son rêve est d'acheter une barque et de devenir patron.

Assise à l'ombre de la "roche tremblante", énorme bloc de granit que la plus légère poussée fait osciller sur sa base, Marie-Ange écoute Gaël lui exposer ses projets d'avenir.

Pour une fille ne possédant rien, en dehors d'une mesure délabrée, la perspective d'être la femme d'un pêcheur, possesseur d'un bateau et ayant sous ses ordres un mousse et peut-être un ou deux matelots, a quelque chose de prestigieux.

Et puis Yves est beau garçon.

Lorsqu'ils faisait son service, à bord d'un contre-torpilleur, nul ne portait mieux que lui l'uniforme des "cols bleus" (1) et, quand il sortait dans les rues, à Toulon aussi bien qu'à Brest, plus d'une personne se retournait pour admirer son allure dégagée.

Lui n'y faisait pas attention.

S'en apercevait-il seulement ? Il est permis d'en douter. D'ailleurs, il ne lui plaisait guère de circuler dans les villes.

Ce garçon qui avait grandi dans la solitude de la lande entourant son humble chaumine, se sentait dépaysé au milieu des citadins et, souvent, il restait à bord au lieu de descendre à terre, songeant au village natal dont il avait la nostalgie.

Si parfois des camarades l'ont entraîné avec eux, ça n'a été qu'accidentel. S'attabler dans les auberges ne lui plaisait pas davantage que de flâner dans les rues et c'est sans l'ombre d'un regret qu'il voyait ses compagnons prendre place dans les chaloupes qui devaient les conduire au port tandis que lui était de garde.

Les rues animées et bruyantes, les dancings, les cinémas ne l'attiraient aucunement.

Marie-Ange est la première jeune fille à laquelle il ait fait attention.

Pourquoi son choix s'est-il porté sur elle ?

Mystère des destinées humaines !

Insensible au charme ingénu d'Annaïk, sa jeune voisine, dont les yeux bleus semblent emprunter leur nuance à un beau ciel lumineux, il a très vite été conquis par le regard des prunelles sombres de Marie-Ange La Flohic.

Pour être juste il faut dire que c'est elle, qui, discrètement d'ailleurs, a fait les premières avances.

Plutôt timide, Yves Gaël a été flatté et ému de voir la jolie Marie-Ange lui témoigner de l'intérêt et il ne s'est pas rendu compte que la réserve d'Annaïk n'empêchait pas la jeune

(1) "Cols bleus" marins de l'Etat.

filles de l'aimer de toute son âme, bien qu'elle n'osât point le montrer.

L'après-midi est radieuse.

Çà et là quelques nuages blancs apparaissent à l'horizon, la mer scintille sous les feux du soleil, les rochers roses de l'anse de Saint-Guirec, si curieusement déchiquetés, dressent leurs masses aux formes bizarres : la Tortue, la Tête de mort, le Chapeau de Napoléon.

— Je n'ai pas assez d'économies pour me payer un bateau, dit Gaël à sa fiancée, voici donc ce que je vais faire, partir sur un Terre-neuva à la prochaine campagne de pêche. Au retour, si la morue donne, je n'aurai plus qu'à commander ma barque chez Trégorrec, du Légué. De ton côté, tu as promis de rester chez ta patronne jusqu'à l'arrivée de sa fille, c'est-à-dire en juillet prochain moi je reviendrai en septembre ou au plus tard en octobre, alors nous nous marierons.

Marie-Ange n'objecte rien. Yves en est un peu déçu. Il aurait été content qu'elle le priât de ne point la quitter et qu'elle tremblât en songeant aux périls auxquels il va s'exposer.

Marie-Ange n'aurait-elle pas de cœur ?

Bien vite Gaël chasse cette idée.

Marie-Ange est aussi bonne que belle, elle l'aime, à n'en pas douter. Pourquoi lui ferait-il un crime de se montrer raisonnable en acceptant sans murmurer une séparation que lui-même juge utile de lui imposer.

Réconforté par ces pensées, Yves s'abandonne à la douceur d'aimer.

Terre-Neuve, les brouillards perfides, les mille dangers qui attendent les hardis pêcheurs de morue sont oubliés.

Et de même que sur la Manche un coup de vent suffit souvent pour emporter la brume la plus épaisse, de même un sourire enchanteur de la jolie Marie-Ange met en fuite les pénibles visions et inonde Gaël de joie.

Le flot tout proche, qui se brise sur la grève, accompagne les mots d'amour et les heures s'écoulent trop brèves, heures exquisés qui, pour un instant, enlèvent Gaël et Marie-Ange aux réalités de la vie et ne leur laissent entrevoir qu'une félicité sans mélange.

Mars.

Les Terre-neuvas s'en vont.

Demain on ne les verra plus dans le port de Saint-Malo.

L'Archevêque de Rennes en personne les a bénits dans la journée, devant une foule recueillie. Ils sont prêts pour le grand départ.

Les femmes, les mères, les fiancées ont des larmes dans les yeux.

Reviendront-ils, ceux qui partent ?

Pas tous, hélas ! et le jour du retour il en manquera à l'appel.

De nouvelles plaques, portant un nom, deux dates, celles de la naissance et de la disparition et plus bas la tragique inscription : " Péri en

mer, au large de Terre-Neuve " tapisseront les murailles des innombrables chapelles échelonnées sur les côtes de Bretagne.

Des vieux parents, des veuves, des orphelins iront le soir de la Toussaint jeter des fleurs dans la mer en récitant leur chapelet.

Sur le pont du " Cormoran ", Gaël regarde fuir la terre.

La nuit commence à tomber, les lointains s'estompent dans la grisaille.

Saint-Malo, la ville des corsaires, esserrée par de sombres remparts qui lui donnent l'air d'une forteresse, diminue rapidement à ses yeux. Bientôt il ne la verra plus. Seules, quelques lumières tremblotantes lui indiqueront l'emplacement de la cité de Duguay-Trouin.

Sur l'étroit chemin de ronde qui fait le tour des remparts, des femmes se sont attardées.

En dépit du vent qui fraîchit, elles restent là, immobiles, appuyées contre le parapet au pied duquel vient se briser le flot. Le regard tourné vers le large, elles suivent des yeux les bateaux qui emportent leurs bien-aimés. Ils ne sont plus que des points minuscules, ballotés au gré des vagues, on les devine plutôt qu'on les distingue, puis ils disparaissent complètement et tout l'horizon se fond en une teinte grise uniforme.

Gaël pense à Marie-Ange.

La jeune fille l'a accompagné et tant que le " Cormoran " n'a pas été trop loin du quai, il l'a vue agitant son mouchoir en signe de suprême adieu.

L'image de sa jolie promesse restera gravée dans son cœur, son souvenir le soutiendra au cours des heures douloureuses que lui réserve son exil.

Il ne se fait pas d'illusion sur l'existence qui l'attend, il sait qu'il aura à souffrir mais pour conquérir l'aisance dont il rêve pour Marie-Ange nul sacrifice ne lui paraît trop dure.

.....

L'été s'achève, les casinos se ferment, les baigneurs désertent les plages.

Encore deux ou trois semaines et les Terre-neuvas reviendront.

Gaël à la mort dans l'âme.

Depuis le début du mois d'août, Marie-Ange ne lui a pas écrit.

Est-elle malade ? Serait-elle morte ?

Un long frisson secoue Yves à l'idée que la terrible " ankou " a pu lui ravir sa promesse.

Marie-Ange était jeune et robuste, mais que font l'âge et la force quand la sombre visiteuse a jeté son dévolu sur une malheureuse victime.

Marie-Ange, témérairement marchait au bord de la falaise dans ses promenades sur la côte ; elle se riait du danger et ne tenait aucun compte des conseils de son fiancé qui l'engageait à être plus prudente.

“ J'ai le pied sûr, la tête solide ”, assurait-elle en se penchant au-dessus des profondes crevasses dans lesquelles la mer s'engouffrait avec un fracas de tonnerre.

Un faux pas aurait suffi pour précipiter la jeune fille sur les rochers meurtriers où son corps serait broyé.

Yves frémit à ce souvenir.

— Allons, Gaël, reprend courage, les lettres s'égarèrent souvent, lui dit Créach, un marin du Conquet, embarqué sur le “ Cormoran ” avec lequel il s'est lié d'amitié. Moi aussi j'ai été sans nouvelles de ma femme et de mes enfants, ce qui n'a pas empêché qu'au retour je les ai tous revus. A te faire du mauvais sang, c'est toi qui va tomber malade et lorsque ta Marie-Ange viendra t'attendre à St-Malo, elle apprendra que son promis est mort ”.

Les paroles de Patern Créach remontent le moral de Gaël et l'aident à supporter l'attente.

La pêche a été fructueuse, l'aisance régnera au foyer des intrépides matelots qui depuis tant de semaines vivent à bord du “ Cormoran ”.

Gaël aura son bateau, des filets neufs, une vache dans son étable ; Marie-Ange, le jour de ses noces, portera une robe de satin à triple rangée de velours, un élégant tablier, une chaîne d'or autour de son cou.

Les côtes bretonnes sont en vue, ligne grisaille à peine perceptible.

Peu à peu les contours se précisent, le clocher de Saint-Malo dresse au-dessus des remparts la fine pointe de sa flèche de granit.

Sur le pont du Cormoran, la joie est grande parmi les hommes. Les mois d'exil sont passés, on oublie les fatigues endurées pour ne songer qu'au bonheur de retrouver les êtres chers.

Chacun déjà, par la pensée, se réinstalle dans sa chaumine et prend ses quartiers d'hiver.

Les Terre-neuvas sont signalés.

Abandonnant leur travail, les femmes courent sur la jetée, impatiente d'apercevoir les esquifs qui leur ramènent enfin un mari, un fils, un frère, un fiancé si longtemps attendus.

Des rires, et aussi des pleurs, saluent ces retours de Terre-Neuve car tous, hélas ! ne reviennent pas et les parents des malheureux qui dorment au fond de l'Océan ressentent plus vivement leur peine en voyant débarquer les marins que la chance a favorisés.

Dès qu'il est descendu à terre, Gaël n'a plus qu'un désir : retourner à Saint-Guirec. Là seulement il connaîtra les motifs du long silence de sa bien-aimée Marie-Ange.

Quelle que soit la réalité, il préfère être fixé. L'incertitude le torture, il veut savoir, il saura si la main cruelle du destin s'est abattue en son absence sur la douce et jolie fiancée.

Le train départemental qui dessert Perros-Guirec, station la plus proche de Saint-Guirec,

le dépose en gare de Perros après la tombée de la nuit.

Un vent aigre lui cingle le visage ; il pleut depuis le matin, la mer est grise et houleuse, le ciel bas, chargé de nuages.

Chassés du large par la tempête, les goëlands se rapprochent des ports et jettent dans l'air leur cri rauque.

La route qui conduit au bourg est absolument déserte.

Il fait trop bon au coin du feu, sous la clarté de la lampe, pour s'aventurer dehors où tout est sombre, humide et froid.

Par un chemin détourné, Gaël arrive à la Clarté sans avoir eu à traverser Perros. Ici aussi toutes les maisons sont closes, bien des gens même sont couchés car plusieurs habitations sont plongées dans l'obscurité.

La demeure de Mme Carnoël, la patronne de Marie-Ange, se dresse un peu à l'écart.

Flanquée de deux petites tourelles, elle a des airs de manoir. La construction remonte à plus d'un siècle et les personnes du pays l'appellent toujours le château.

Des lumières brillent derrière les vitres des deux pièces du rez-de-chaussée.

L'heure n'est certes pas aux visites, mais Gaël est incapable d'attendre jusqu'au lendemain pour revoir sa fiancée.

D'une main tremblante d'émotion, il tire la chaîne de la sonnette.

Deux ou trois minutes s'écoulent — des siècles pour le malheureux.

Des pas résonnent dans le couloir. De l'intérieur quelqu'un demande :

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

— C'est moi, Gaël.

— Je veux parler à Mme Carnoël.

— Madame est montée dans sa chambre, revenez demain matin.

Gaël va battre en retraite lorsqu'une voix, qu'il reconnaît pour être celle de Mme Carnoël, crie à la bonne :

— Ouvrez sans crainte ; Yves Gaël, de Saint-Guirec, je le connais de longue date, faites-le entrer dans la salle à manger ; dans un instant je suis à lui.

Une clé grince dans la serrure, un lourd verrou est tiré, la porte s'ouvre devant Yves. Une femme d'une cinquantaine d'années, portant la coiffe du Trégor, s'efface pour le laisser passer.

— Marie-Ange, où est Marie-Ange ?

Telles sont les premières paroles qui montent aux lèvres du marin lorsque Mme Carnoël le rejoint dans la salle à manger où l'a introduit la servante.

— Mon pauvre enfant !

— Elle est morte !

Livide, chancelant sur ses jambes, Yves s'appuie à la muraille.

— Elle est vivante, rassurez-vous.

- Est-elle malade, partie à l'hôpital ?
 — Partie, oui, mais pas à l'hôpital.
 — Appelée près de quelque parent ?
 — Elle n'a plus aucune famille.
 — Alors, que s'est-il passé ?
 — Marie-Ange vous a oublié.
 — Quel homme ici a été assez lâche pour me voler ma promesse et se fiancer avec elle ?
 — Ce n'est pas un gâs du pays qui a épousé Marie-Ange.
 — Elle est mariée !
 — Avec un cuisinier de l'hôtel de Trestaou dont elle a fait connaissance dans le courant de l'été.
 — Malheur a lui si je le trouve !
 — Vous ne le rencontrerez point. Cela vaut d'ailleurs beaucoup mieux. Il est retourné à Paris.
 — Avec elle ?
 — Naturellement. Soyez sage, oubliez-la ; vous vous trompiez sur son compte, moi aussi, je la croyais meilleure.

Par un effort de volonté, Gaël domine son trouble et sa colère et prend congé de Mme Carnoël, refusant, malgré ses instances, d'accepter soit un verre de vin, soit un bol de bouillon chaud.

— Pauvre garçon, murmure la veuve, quand la porte du manoir s'est refermée derrière Yves, je prierai pour lui ce soir car il en a grand besoin.

A travers la lande sauvage, semée de blocs de granit aux amoncellements fantastiques, Gaël marche vers Saint-Guirec.

Il souffre et il n'a personne à qui confier son chagrin.

Si Fantik était encore là, elle saurait le consoler. La paysanne frustrée et simple trouverait dans son cœur maternel les mots capables d'apaiser la douleur et la révolte de l'enfant qu'elle a bercé.

Le voici devant sa chaumière.

Va-t-il entrer ?

Il hésite.

La clé de la maisonnette est chez Noyale, sa vieille voisine, celle qui avant son départ lui trempait sa soupe le soir.

La mesure de la pauvre s'élève à une vingtaine de mètres.

Noyale dort, ce n'est pas douteux. Elle se couche dès que vient la nuit pour ménager son bois et sa chandelle.

La réveiller, est-ce utile ?

Que fera Yves dans sa maison, seul au coin de l'âtre sans feu ?

L'idée de se retrouver avec des gens du village qui lui parleront de sa fiancée infidèle lui paraît insupportable.

A sa colère, à sa peine, se mêle une sorte de honte d'avoir été ainsi trompé par celle qu'il avait choisie pour devenir la campagne de sa vie.

Si Marie-Ange était morte, il serait doux à Gaël d'évoquer son souvenir avec ceux qui l'ont connue et les larmes qu'ils verseraient sur la tombe de la bien-aimée seraient beaucoup moins amères que celles que lui arrache ce soir la trahison de sa promesse.

Les beaux projets d'avenir formés avec Marie-Ange, avant le départ pour Terre-Neuve, resteront dans le domaine du rêve.

Yves est si désespéré qu'il n'a plus de goût à rien.

S'il n'avait pas de religion, il demanderait à la mort de l'arracher à sa souffrance.

La mer est là, à deux pas, il entend son mugissement ; volontiers il irait à elle et partagerait le linceul de son père et de son frère Guirec, noyés au large des Sept-Iles, par une sombre nuit de décembre.

Gaël ne se tuera point.

En vrai chrétien il portera sa croix car, si grande que soit sa détresse, la semence évangélique, jetée dans son âme d'enfant, a de si profondes racines qu'elle résiste aux plus rudes assauts.

Assis sur un quartier de roc, insensible au froid et à la pluie, Yves essaie d'envisager ce que sera son existence.

D'ambitions, il n'en a plus.

A quoi bon être patron ? Le bateau qu'il devait commander à Trégorec du Légué, il ne s'en soucie aucunement.

Saint-Guirec lui rappelle trop de bonheur à jamais perdu, mieux vaut pour lui fuir ces lieux.

Où aller.

Un nom jaillit dans le cerveau enfiévré du marin, Jean-Marie Créach du Conquet, l'ami des pénibles heures vécues sur le banc de Terre-Neuve lui a dit en lui serrant la main, sur le quai de Saint-Malo " Si des fois l'envie te prenait de venir faire un tour chez moi tu serais reçu comme un frère, car je n'oublierai jamais que sans toi je me serais noyé le jour où la chute d'une amarre m'a précipité dans la mer après m'avoir à moitié assommé.

Gaël ira donc au Conquet.

En deux mots il mettra Créach au courant de son histoire puis il n'en reparlera plus.

Là-bas personne ne le connaît ; il ne lira point dans les yeux la pitié ou la curiosité, tout sera nouveau pour lui ; le souvenir de Marie-Ange n'y sera pas associé comme ici à chaque rocher du rivage, à chaque détour des chemins.

.....
 Les cloches sonnent à toute volée. Le 15 août est jour de grande fête pour les habitants de la Clarté.

Revêtus de leurs plus beaux atours, vieux et jeunes sortent des chaumières et se dirigent vers l'église.

La procession va se former. Les bannières richement brodées frissonnent au souffle de la brise, l'or des franges scintille au soleil.

Nombreux sont les étrangers déversés par les auto-cars : baigneurs des plages du voisinage, excursionnistes de passage en Bretagne, heureux d'avoir l'occasion d'assister à un pardon dans l'un des plus jolis sites que l'on puisse imaginer.

Il fait un temps idéal. Mer bleue, ciel bleu, rochers roses attirent et éblouissent les yeux.

Les " anciens " de la Clarté annoncent de l'orage pour le soir, mais à présent rien à craindre, la procession pourra se dérouler sans que les coiffes aux ailes légères et les élégants tabliers soient abimés par la pluie.

Gaël n'a pas résisté au désir de se mêler à la foule recueillie des pèlerins que la seule piété attire dans le sanctuaire de la Clarté.

Depuis sa plus tendre enfance, il a suivi le cortège triomphal de la Vierge vénérée, sauf quand son service militaire l'a retenu loin du pays ou quand la pêche à la morue l'a entraîné vers Terre-Neuve.

Résolument il a chassé le souvenir de Marie-Ange mais il lui reste au fond du cœur une amertume qui assombrit sa vie.

Il fuit les femmes et s'en méfie.

La trahison de l'une d'elles rejaillit sur toutes les autres. Yves ne se mariera point, redoutant de mal choisir et d'être trompé de nouveau.

Arrivé la veille au soir, il a rouvert sa maison.

Grâce à Noyale, il ne l'a pas trouvée dans un trop mauvais état. Un coup de chiffon sur les meubles leur a rendu leur brillant, l'horloge a été remontée, le lit refait avec des draps bien blancs qui semblent avoir conservé dans leurs plis le parfum des fleurs de la lande sur laquelle ils ont séché.

— Resteras-tu au pays ? a demandé la vieille Noyale en remettant sa clé à Yves. De te voir ça me réjouit car tu es mon plus proche voisin et puis j'aimais ta défunte mère.

— Je compte repartir bientôt.

— Tu te plais donc mieux là-bas que dans ton village natal ? Fantik n'aurait jamais pensé que tu t'en irais ainsi, abandonnant sa maison.

— Je reviendrai peut-être un jour, plus tard, je ne sais pas quand.

Le visage assombri du marin a indiqué à Noyale qu'elle ne devait pas insister.

Branlant la tête, elle s'est tue et Gaël l'a bientôt quittée.

" Ma Doué ! comme c'est malheureux qu'un si bon gâs reste garçon, a murmuré la pauvre en le regardant s'éloigner. Avoir choisi Marie-Ange, une sans cœur et une coquette, alors que tout près de lui il avait la meilleure des filles, douce, pieuse, vaillante à la besogne, qui l'aimait sans oser le montrer, c'est à croire que l'esprit malin lui avait tourné la tête !

Les cérémonies du pardon ont pris fin depuis plus d'une heure, les auto-cars sont repartis chacun regagne son logis.

Le petit bourg de la Clarté, si animé depuis l'aube, redevient calme et silencieux.

Gaël s'est un peu attardé chez Flohic, un ancien douanier qui fut un ami de son père et dont la blanche maisonnette s'élève au bord de la route qui conduit à Trégastel.

Pressé de rentrer chez lui, Yves accélère son allure.

Devant lui marchent deux femmes. L'une est vêtue à la mode de la ville, l'autre porte le costume de Paimpol.

Le ciel s'est chargé de nuages, des tourbillons de poussière sont soulevés par le vent, l'orage prévu semble imminent.

Tout à coup Gaël s'arrête.

Le son d'une voix bien connue vient de frapper son oreille.

Marie-Ange est à dix pas de lui.

Cette femme à la jupe trop courte, aux bas clairs, aux cheveux coupés, qui chemine près de la Paimpolaise, c'est son ancienne fiancée.

— Je repars demain pour Paris, par le premier train du matin, dit-elle à voix assez haute pour être entendu de Gaël dont elle ignore la présence. Je ne suis revenue ici que pour vendre ma chaumière ; c'est chose faite, dorénavant je resterai à Paris où mon mari a une bonne place et où je me plais davantage que dans cette Bretagne.

— Alors adieu et bon voyage, je prends ce chemin de traverse qui m'avance de plus d'un kilomètre. Vous aussi dépêchez-vous si vous voulez arriver à Perros avant que l'orage éclate, lui répond sa compagne d'occasion.

A présent Marie-Ange est seule.

A la stupeur que sa vue a d'abord provoquée chez Gaël succède une violente colère.

Il la suivra à distance, et dans le chemin désert qu'elle prendra, après la Clarté, pour se rendre au bourg de Perros, elle sera à sa merci.

L'heure du châtiment a sonné pour la promise infidèle ; l'homme dont elle a brisé le cœur la hait autant qu'il l'a aimée et, affolé par son ressentiment, il n'est plus maître de ses actes. La notion du bien et du mal s'efface devant le désir de vengeance qui en lui submerge tout.

La pluie commence à tomber, un éclair déchire la nue, le tonnerre gronde sourdement.

Marie-Ange court vers la Clarté.

Elle a sans doute l'intention de s'abriter dans une maison.

Qu'importe, Gaël l'attendra ; rien ne saurait la soustraire à la fureur du marin.

En passant devant une auberge, d'où s'élèvent des rires et des chants, elle fait un pas en avant puis recule et reprend sa marche.

L'averse redouble de violence, mais le porche de la chapelle lui servira de refuge.

Elle n'entre pas dans le sanctuaire. En rejetant son costume de Bretonne pour adopter celui des Parisiennes, elle a aussi changé d'âme.

Marie-Ange ne sait plus prier.

Collée contre la muraille, elle regarde du côté de Perros si le ciel ne s'éclaire pas et ne songe point à invoquer la Vierge qui pourtant va la sauver.

Inconsciemment elle s'est placée sous la vieille statue en granit de Notre Dame de la Clarté qui surmonte le portail de l'église.

Ce geste apparaît à Gaël comme une manifestation de la volonté divine, comme un ordre venu du ciel de renoncer à sa vengeance.

Et, de même qu'au Moyen-âge, les monastères étaient pour les coupables des asiles sûrs et inviolables, de même, ce soir, pour Marie-Ange, le porche d'une chapelle de campagne est devenu un refuge assuré.

Yves s'enfuit vers Saint-Guirec.

Marie-Ange peut s'en aller, il ne la poursuivra pas.

Arrivé dans sa chaumière, Yves se laisse tomber sur un banc.

Les coudes posés sur ses genoux, la tête enfouie dans ses mains, il réfléchit longuement.

La Vierge de la Clarté, en sauvant l'infidèle Marie-Ange, l'a protégé lui aussi.

A présent il se rend compte, qu'aveuglé par la colère, il aurait pu commettre un crime, lui, Gaël, un brave garçon dont la vie jusqu'à ce jour a été irréprochable, un chrétien, le fils de Fantik, la plus douce de toutes les femmes et de Yan, le meilleur des hommes.

Il frissonne à cette pensée et de son cœur apaisé monte une fervente action de grâce.

Marie-Ange n'était pas digne de lui. En l'épousant elle eût fait son malheur car elle ne l'a jamais aimé.

Si elle avait eu pour lui la moindre parcelle d'amour, elle aurait été émue le soir où il lui a dit qu'il partirait pour Terre-Neuve et elle aurait essayé de le retenir près d'elle, préférant la pauvreté aux dangers qui attendent là-bas les hardis pêcheurs de morue.

Terre-Neuve, le pays d'épouvante, dont les femmes des côtes bretonnes ne prononcent le nom qu'en tremblant, car elles savent que les Terre-neuvas mènent l'existence la plus rude que l'on puisse imaginer et que beaucoup ne reviennent pas des meurtrières campagnes de pêche, Terre-Neuve, aux yeux de Marie-Ange, n'a pas évoqué autre chose que la possibilité d'un salaire rémunérateur qui permettrait à son promis de lui donner plus d'aisance.

Égoïste, intéressée, telle est cette créature sans cœur à laquelle l'amour de Gaël prêtait toutes les qualités.

Certaines paroles, certains gestes, échappés à la jeune fille et trahissant ses sentiments intimes, reviennent à l'esprit du marin.

Trop épris, à cette époque, de sa jolie fiancée il excusait tout chez elle, mais aujourd'hui qu'il la juge avec impartialité il bénit la Providence de ne pas avoir permis qu'il s'unisse à Marie-Ange.

Gaël se lève pour sortir.

La solitude de sa chaumière l'impressionne péniblement.

“ Il me faudrait une compagne, mais à qui me fier désormais ”, murmure-t-il découragé.

Longtemps il erre sur la falaise.

La pluie a cessé de tomber, un coup de vent a emporté l'orage du côté de Trégastel.

La mer baisse, découvrant le rivage ; de gros nuages assombrissant le ciel.

Une femme drapée dans une mante, se dirige vers la petite plage où se dresse, en face des flots, l'oratoire de Saint-Guirec, sorte de niche en granit abritant la statue du saint.

Tenant ses sabots à la main, elle marche pieds nus sur la grève.

L'obscurité de la nuit empêche Gaël de distinguer ses traits, mais il devine ce qu'elle va faire : une prière à Saint-Guirec, le patron des filles à marier.

Suivant une vieille tradition, les jeunes filles de la Clarté, de Perros, de Trégastel et autres lieux plus éloignés viennent demander à Saint-Guirec de leur trouver un mari.

L'usage veut qu'elles piquent une épingle dans le nez du pauvre saint.

Si l'épingle y reste dès la première tentative, la suppliante ne doute plus que sa requête a été agréée, mais, si au contraire, elle tombe, ce qui arrive très souvent, surtout depuis que les statues de bois, au nez trop peu résistant, ont fait place à une statue de pierre, tout est à recommencer.

Gravissant les quelques marches qui permettent d'atteindre le saint, l'inconnue accomplit le geste répété si fréquemment.

Puis, agenouillée sur le sable, elle prie pendant un bon moment.

Ne voulant point l'effrayer, Yves est resté immobile, appuyé à un bloc de rocher, et ce n'est qu'après l'avoir vue disparaître au loin sur la lande qu'il se décide, lui aussi, à regagner son logis.

Le lendemain, vers la même heure, il se promène de nouveau dans les parages de l'oratoire.

Bientôt il voit apparaître la solliciteuse de la veille, et, pour ne pas la troubler, il se glisse entre deux rocs.

Se croyant seule, elle avance, récitant à demi-voix des invocations en breton.

Le ciel est clair, la lune brille, Yves reconnaît Annaïk, son ancienne petite voisine.

“ Elle n'a pas encore vingt ans et déjà il lui tarde tant de quitter le toit paternel ”, se dit Gaël étonné.

Il faut qu'en effet qu'Annaïk éprouve un bien vif désir de se marier à bref délai pour affronter dans la nuit la lande aux ombres mystérieuses, que son imagination peuple d'être fantastiques, Korrigans et farfadets, dont les légendes de Bretagne racontent les exploits terrifiants.

Incidemment le jour suivant, Gaël demande à Noyale des nouvelles de la famille Guerveur.

— Corentine, l'aînée des filles, est mariée à Trébeurden, son frère Vincent est au service, Annaïk reste chez son père et elle n'y est pas heureuse.

— Je ne croyais pas Jean méchant...

— Lui méchant ! Ah ! non, bien sûr ! mais il se laisse dominer par Perrine, sa seconde femme, qu'il a épousée l'an dernier.

— Je l'ignorais.

— Tu étais à Terre-Neuve au moment de leur mariage.

— Il n'est pas rare que belle-mère et belle-fille ne se supportent qu'avec peine.

— C'est Perrine qui a tous les torts. Interroge qui tu voudras, la réponse sera la même.

Annaïk est la meilleure fille qu'il y ait à deux lieues à la ronde. Pas plus tard que dimanche dernier, Monsieur le Recteur le disait à Marie Cosquer et à moi, en voyant la pauvre petite prier sur la tombe de sa mère, à la sortie de la grand'messe.

— Pourquoi ne s'en va-t-elle pas, si chez son père on la maltraite.

— Sa cousine Marie-Vincente voulait l'emmener à Paris, elle lui avait trouvé une place chez de bonnes gens, paraît-il. Annaïk a refusé de s'éloigner du pays. Elle est Bretonne au fond de l'âme et ne s'habituerait pas à la vie qu'on mène en ville.

— Qu'en savez-vous ?

— A la Noël dernière, sa tante Anna, qui habite Nantes, l'a fait venir huit jours chez elle, histoire de la distraire un peu et elle n'a rien épargné pour lui procurer du plaisir. Eh bien ! Annaïk s'ennuyait, elle avait hâte de revenir ici.

Dans la soirée Yves Gaël s'arrange de façon à passer devant la chaumière d'Annaïk.

La jeune fille met du linge à sécher sur les ajoncs de la lande qui s'étend derrière sa maison.

Elle aperçoit son ancien camarade, son joli visage s'empourpre.

Intimidée, elle baisse les yeux et suspend un instant son travail.

— Fainéante, veux-tu te dépêcher, lui crie aigrement sa belle-mère qui, elle, n'a pas vu Gaël ; à ton âge on doit gagner son pain. Si ce soir tu n'as pas fini de laver ce paquet de hardes, tu auras à t'en repentir."

Vite, sans répondre un seul mot, Annaïk reprend sa tâche, essuyant du revers de sa main les larmes qui coulent sur ses joues.

.....
Neuf jours se sont écoulés.

L'image de la blonde Annaïk poursuit constamment Gaël.

Dans la veille ou le sommeil, c'est vers elle que sa pensée le ramène invariablement.

Comme sa maison serait plus agréable si une femme jeune et gentille l'égayait de sa présence !

Annaïk ne ressemble en rien, ni au moral, ni au physique, à l'inconstante Marie-Ange. En elle fleurissent les vertus qui assurent le bonheur d'un foyer.

Femme et mère, elle le sera dans tout ce que ces termes impliquent de noblesse et d'abnégation.

Le recteur de la paroisse, que Gaël a été trouver pour avoir de nouveaux renseignements au sujet de la jeune fille, en a fait le plus grand éloge.

— Si ton cœur te porte vers elle, a-t-il déclaré au marin, n'hésite pas à l'épouser. En mon âme et conscience de prêtre je ne crains pas d'affirmer que tu ne saurais trouver mieux".

Pourquoi Yves résisterait-il à l'amour qui grandit en lui ?

Marie-Ange n'existe plus pour lui. La haine qu'il éprouvait pour elle s'est changée en indifférence, son souvenir ne le fait plus souffrir ce qui est la meilleure des preuves que son amour est bien mort.

Tous les soirs depuis le 15 août, Annaïk vient à la nuit implorer le bon saint Guirec.

Dès que sa belle-mère est couchée et endormie dans son lit-clos, elle se glisse hors de la maison.

Son père, à qui elle a confié qu'elle entreprenait une neuvaine, l'approuve car lui aussi désire qu'Annaïk trouve un bon mari et échappe à la tyrannie de l'irascible Perrine.

De sa cachette habituelle, Yves la contemple sans qu'elle s'en doute.

Au moment où elle se relève, Gaël surgit derrière elle.

Effrayée, elle se jette en arrière ; mais son émoi est de courte durée, elle reconnaît son camarade d'enfance dont l'honnête et loyal visage lui inspire une confiance absolue.

Ému, Yves se penche vers elle et tendrement il lui dit :

— Saint-Guirec t'a exaucée ; c'est lui qui m'envoie vers toi. Annaïk, veux-tu de moi ?

Avant même que la jeune fille ait proféré un seul mot, Gaël lit dans son clair regard une réponse affirmative.

Une immense félicité se reflète sur leurs physionomies.

Ne trouvant aucune parole pour exprimer leur bonheur, tous deux se taisent, recueillis.

Rompant le premier le silence, Yves ajoute, au bout d'un instant :

— Remercions bien saint Guirec et, devant lui promettons-nous de rester toujours unis et de marcher côte à côte dans la vie, en vrais chrétiens, en vrais Bretons."

(Foyer-Revue)

YVONNE MARYV.

Un repas à l'annamite

Nha-Trang, avril 19..



Le matin, j'ai déjeuné à l'annamite chez un Européen. Je ne suis pas ravi du tout de cette nouveauté.

Une table garnie d'une vingtaine de plats dans de petites assiettes et de petites soucoupes. On dirait une exposition de victuailles pour une devanture de traiteur. Et quels plats ! Je me souviens de quelques-uns :

1. Haricots annamites.
2. Mélange de plantes aromatiques : rue-menthe, etc.
3. Sang de porc coagulé.
4. Mélange de morceaux de porc, de tranches d'aubergine et de concombre.
5. Mélange de morceaux de porc, de vermicelle, de champignons, d'œufs et d'oignons.
6. Mélange de morceaux de porc, de tige de bambou et de petits oignons.
7. Cœur de bambou avec de fines herbes.
8. Tranches de concombre et de bambou dans un liquide blanchâtre dont j'ai oublié la composition.
9. Vermicelle annamite.
10. Crabe cuit dans de l'huile.
11. Poisson au bambou.
12. Poisson cuit dans du nuc-mam (prononcer nioc-mam), jus de poisson fermenté avec du sel.
13. Omelette aux herbes aromatiques.
14. Salade de graines germées.

Et j'en oublie. Il y avait largement de quoi contenter sa faim. Telle est la longueur ordinaire des menus annamites qui se respectent. Quelquefois même ils sont plus longs et comportent des mets plus recherchés, tels que viande de chien, œufs pourris, sangsues à l'huile, vers palmistes, vers à soie sautés à la poêle. Je ne crois pas que j'aurais estimé pareilles friandises !...

Pour agir selon les règles, nous aurions dû nous accroupir et faire établir l'étalage sur le plancher. Mais de crainte d'attraper des crampes dans les mollets en restant un certain temps dans cette position de tailleur à laquelle nous n'étions pas habitués, nous avons préféré nous faire servir à l'europpéenne. Une table et des chaises ont très bien fait notre affaire.

Devant nous étaient deux bols, deux "kebats", un vide et un second plein de nuc-mam rougeâtre dans lequel nageaient de petites graines de piment. Dans la tasse vide nous avons mis du riz cuit à l'eau, et nous avons commencé le repas.

Notre servent était un "gnon", un petit Annamite de treize ans, au teint mulâtre, au nez enfoncé dans la figure, aux grands yeux noirs pleins de malice. Il fallait le voir surveiller table et attablés pour prévenir tous les ordres qu'on pouvait lui donner, remplissant ses fonctions avec la plus profonde conviction. Ce bonhomme-là manque certainement sa vocation, s'il ne se fait pas garçon d'hôtel.

Il est interdit de se servir de couteau ; tout est coupé en petits morceaux, qu'il n'y a qu'à prendre. Il est interdit de se servir de cuiller ; il n'y a ni potage ni soupe. Il est interdit également de se servir de fourchette. Le seul instrument dont on doit user est une paire de baguettes en bois d'ébène de vingt-cinq à trente centimètres de long, qu'il faut tenir de la main droite, et à laquelle il faut faire jouer le rôle de pince pour piquer ou plutôt pincer les bouchées.

Le riz remplace le pain. On trempe les bouchées dans la kebat qui contient le nuc-mam, et on les dépose ensuite dans la seconde kebat pleine de riz. On prend cette seconde kebat de la main gauche, on la porte à la hauteur des lèvres, et on pousse sur la langue les bouchées et le riz avec des baguettes. Je trouve que cette poussée manque tout à fait d'esthétique.

Les plats ne sont pas ordonnés ; on ne commence pas par le premier pour finir par le dernier ; on pince dans tous indistinctement, dans celui de droite, dans celui de gauche, dans celui du milieu. De temps en temps, on fait des mélanges. On suit seulement la volonté de sa fantaisie et de son palais. Quand l'estomac est rempli, on s'arrête, et c'est fini.

Pour agir encore selon les règles, il aurait fallu ne boire que du "choum-choum", eau-de-vie indigène, dans de petites tasses, par petites gorgées. J'ai peu apprécié pareille façon de se désaltérer et de s'alcooliser, et j'ai préféré de l'eau légèrement rougie de vin. Cela a eu pour résultat de faire gonfler le riz dans mon estomac et de m'enlever l'appétit en peu de temps. Les Annamites, par crainte de cet accident, ne boivent qu'après les repas.

Mais ce n'est pas seulement l'eau qui m'a enlevé l'appétit, c'est la cuisine elle-même. Tout est personnel en matière de goût, mais pour le mien elle est peu appétissante. Ce porc présenté dans de nombreux plats, ces poissons cuits dans des liquides inconnus, ces sauces blanches, noires et rouges, assaisonnées de je ne sais quels condiments, ces fibres de bois, ces brins d'herbes, ces feuilles, ces légumes bizarres, mon palais n'en conserve pas un souvenir de fête.

Ce dont mon palais se souvient bien, c'est du nuc-mam, cette sauce qui s'ajoute à toute les autres pour les corser et pour les pimenter ; elle brûle comme l'eau de feu. Il faut avoir les

muqueuses tannées pour le supporter impunément.

Et les baguettes ! Très sincèrement, je suis plus adroit avec une fourchette. Il faut tout un entraînement, toute une éducation de muscles des doigts pour arriver à s'en servir. Quels efforts j'ai tentés pour les manœuvrer, pour saisir les bouchées dans les plats et pour les maintenir au cours du voyage jusqu'à la kebat ! Il m'est arrivé de laisser tomber de l'aubergine, du bambou, du porc, du poisson et de me trouver dans l'obligation d'utiliser alors un autre instrument des plus primitifs, un instrument de sauvage, — dont se servait aussi Louis XIV, le grand roi, — cette pince que la nature m'a mise au bout du bras et qui s'appelle ma main et ses cinq doigts. C'était peut-être moins distingué, mais c'était toujours plus commode.

L.-J. MÉTEYER.

Encouragez nos annonceurs

MOYEN EFFICACE

Un professeur de géographie avait retrouvé à Rio de Janeiro un docteur italien qu'il avait connu autrefois en Europe.

Le docteur était très bon et le professeur très avare. C'est pourquoi le dernier se présentait régulièrement chez le premier aux heures des repas. Le praticien ne savait comment se débarrasser de cet hôte encombrant. C'est le pique-assiette lui-même qui lui en fournit le moyen.

Un jour notre géographe arrive au moment du déjeuner. On l'invite. Tout en mangeant, il s'extasie sur les travaux récents d'un astronome de New-York, lequel a précisé d'une façon exacte qu'un animal jeté de la lune arriverait sur la terre douze ans après.

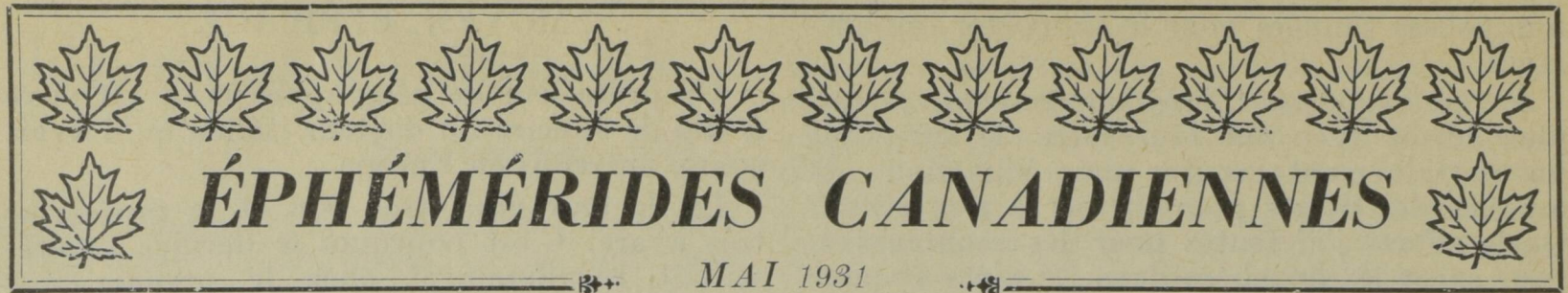
Alors le docteur de répliquer :

— Cette théorie est fausse. Si l'on vous jetait, vous, de la lune, à 11 heures et demi du matin, je suis certain que vous seriez chez moi à midi pour déjeuner.

Le professeur n'est plus revenu !



LE LAC ST-SACREMENT,
Ce lac fut découvert par le Père Jogues, en 1646.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MAI 1931

1 — Maître Noël Belleau est élu bâtonnier du Barreau de Québec. Il succède à Mtre Armand Lavergne.

— Le Comité de jeux de Québec, à sa réunion tenue hier soir, décide de faire construire cet été, deux piscines ouvertes, une sur le terrain de jeux du Parc Victoria, et l'autre sur celui de Limoilou. Ces piscines qui auront cent pieds de longueur sur cinquante de largeur, coûteront une vingtaine de mille piastres.

2 — Le printemps hâtif que nous avons cette année, a permis à bon nombre de cultivateurs de la région de Montréal et même de celle de Québec de faire leurs semences avant la fin du mois d'avril.

— Le Lieutenant Colonel Hanford McNiider, ministre américain au Canada, est actuellement en visite officielle à Québec.

— Les statistiques que vient de compiler le bureau des évaluateurs de Montréal démontrent que l'évaluation totale des immeubles de la Métropole est de \$1.245,746,459, dont \$961,961,641 sont des biens imposables et \$283,784,818, des biens exempts de taxes. La valeur des églises catholiques est de \$20,426,570, et celle des écoles catholiques, \$39,653,610

— Un incendie éclate en la paroisse de Jacques-Cartier, à Québec, et trois manufactures, une boulangerie et deux résidences privées sont la proie des flammes. Les pertes sont de plus de \$250.000.

4. — On annonce la fondation en notre province d'une société mutuelle et catholique d'hospitalisation qui s'appellera : " La Société Nationale d'Hospitalisation. "

— A Ottawa décède M. Calvin Lawrence, membre de la Commission des chemins de Fer, à l'âge de 75 ans.

— L'Association des Voyageurs de Commerce du Canada décide de tenir à Montréal, du 31 mai au 7 juin, " une semaine contre le blasphème. "

7. — Une entente est conclue entre les provinces de Québec et de l'Ontario à propos de taxe de compagnies incorporées. D'après ce règlement une compagnie faisant affaire dans les deux provinces paiera à chaque province, une taxe réduite au pro rata de son chiffre d'affaires, de manière à ne pas être taxée deux fois.

8. — A l'Hôpital du Saint-Sacrement de Québec, décède M. Roméo Caron, avocat, à l'âge de 40 ans.

9. — D'après des statistiques compilées par le ministère des Terres et Forêts, les ressources forestières de la Province de Québec auraient une valeur de près d'un milliard de piastres.

10. — Dans une lettre pastorale qu'il vient de publier, S. Ex. Mgr McGuigan annonce qu'un congrès eucharistique diocésain sera tenu à Régina, le 21 mai prochain.

— L'église paroissiale de Saint-Esprit, comté de Montcalm, est complètement rasée par un incendie. Les pertes sont évaluées à \$200,000. et les assurances sont de \$65.000. seulement.

11. — Le gouvernement fédéral annonce aujourd'hui même un emprunt de \$250.000.000., dit " emprunt de conversion de 1931 " à 4½ %.

— A Notre-Dame de Grâce, Québec, décède subitement le R. Frère Benoît, né Philémon Roy, directeur de l'école de cette paroisse, à l'âge de 58 ans.

12. — Une brochure que vient de publier le gouvernement de Québec, nous apprend que les pouvoirs hydrauliques de notre province peuvent actuellement fournir 13.000.000 de chevaux-vapeur par vingt-quatre heures. Ces usines ont coûté à peu près \$600.000.000. Deux autres usines que l'on est à construire augmenteront encore de 3.000.000 de chevaux-vapeur l'énergie hydro-électrique produite en notre province.

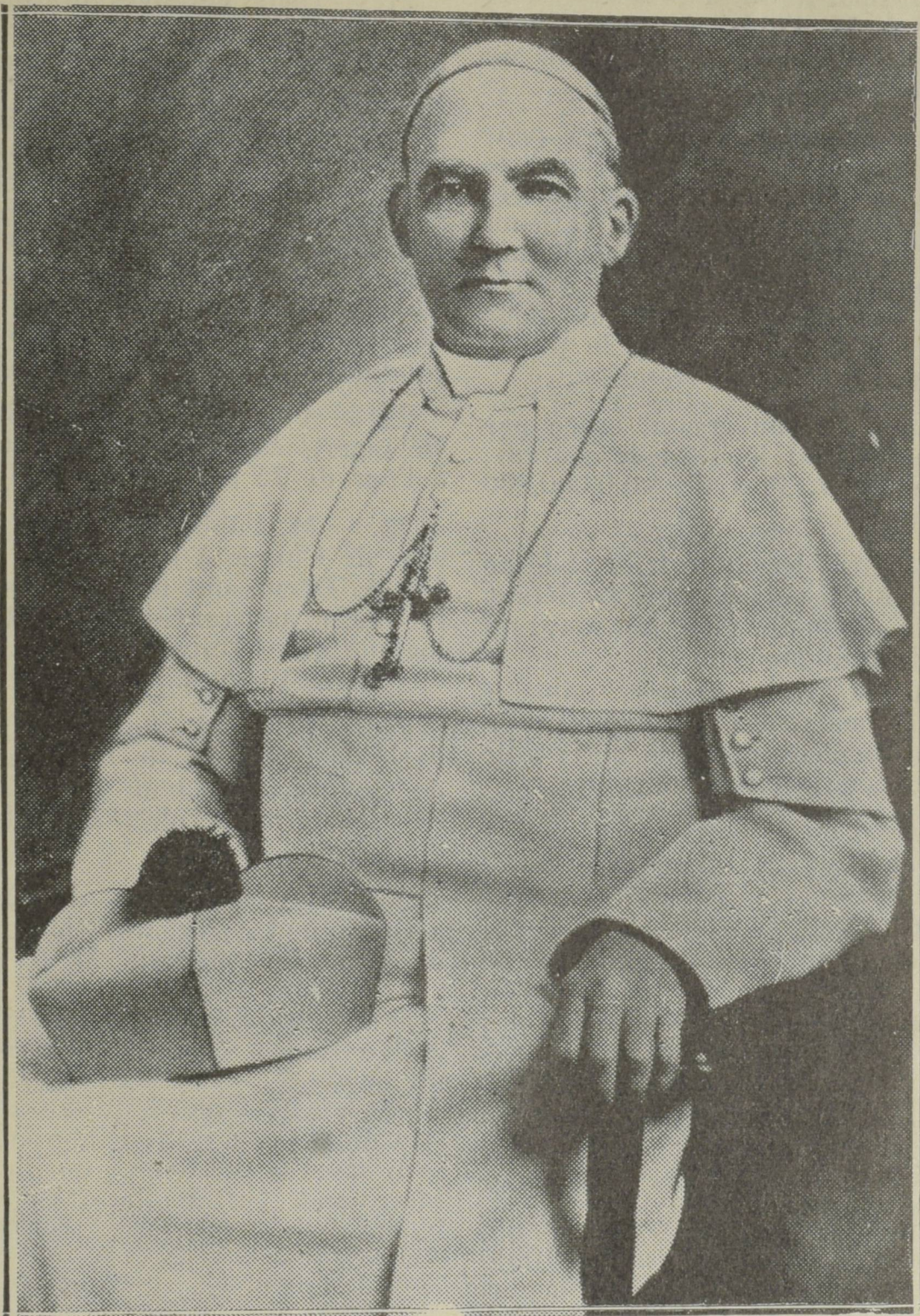
— Un incendie qui se déclare au collège militaire de Kingston cause des dégâts pour près de \$100.000.

— La ville de Québec accorde un octroi de \$8.000 pour les terrains de jeux qui ont été établis en plusieurs de ses quartiers.

— A Québec décède presque subitement le R. P. René Kerdelhué, eudiste, à l'âge de 67 ans. Le défunt, qui était attaché à la paroisse de la Pointe-au-Père, Rimouski, était Breton d'origine.

— L'hon. J.-B.-M. Baxter, premier ministre du Nouveau Brunswick, annonce qu'il se retire de la vie politique.

14. — A Rome décède subitement le R. P. Albert-Marie Mignault, O.P., doyen du Collège



S. E. LE CARDINAL ROULEAU, O. P., ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC,
né à l'Isle-Verte le 6 avril 1866, nommé archevêque de Québec
le 9 juillet 1926, décédé le 31 mai 1931.

Angélique, à l'âge de 41 ans. Le défunt était né à St-Ephrem d'Upton, Bagot.

— La paroisse de Beaumont, au diocèse de Québec, est témoin d'une cérémonie d'ordination, la première depuis sa fondation en 1692. S. E. le Cardinal Rouleau y donne l'onction sacerdotale à M. l'abbé Antonio Guay, le premier prêtre que cette paroisse, vieille de 239 ans, a donné à l'église.

15. — Tous les radiophiles de Québec peuvent entendre, et avec quelle émotion ! le Saint-Père parler ce midi aux 10.000 ouvriers réunis dans la cour St-Damase, au Vatican, et recevoir par la voie des airs la bénédiction apostolique. Ces pèlerins venus des quatre coins du globe, se sont rendus à Rome pour commémorer le 40^e anniversaire de la publication de l'encyclique *Rerum Novarum*.

16. — L'emprunt de conversion, lancé par le gouvernement fédéral le 18 mai courant, est un succès complet. Plus de \$400.000.000 sont déjà souscrits.

18. — A Ville-Marie décède le R. P. Isidore Evain, O. M. I., à l'âge de 63 ans. Le défunt fut longtemps missionnaire chez les sauvages du Nord Témiscamingue.

18. — M. Charles-Arsène Henry, ministre de France au Canada, est actuellement à Québec. C'est sa première visite en notre ville depuis sa récente nomination.

19. — A Montréal on se prépare à expédier en France 257 chevaux de l'Alberta destinés à la boucherie.

— L'hon. J.-B. Baxter, ancien ministre des douanes dans le gouvernement conservateur de 1921, et ancien premier ministre du Nouveau Brunswick, est nommé juge de la division des appels de la Cour Suprême du Nouveau-Brunswick.

— L'hon. C.-D. Richards, ministre des Terres et Mines, à Frédéricton, est choisi pour succéder à l'hon. M. Baxter comme premier ministre du Nouveau Brunswick.

20. — Ce matin aux chantiers maritimes de Lauzon, est lancé le "Charlottetown" le plus gros transbordeur jamais construit au Canada. Destiné aux Chemins de fer nationaux, ce navire mesure 324 pieds de longueur et il a une capacité de 1,380 tonnes. Il a coûté \$2.225,000. Il pourra prendre 750 passagers, 50 automobiles et 16 wagons de chemin de fer.

— Le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique de Québec accorde à huit scolasticats de notre province, le privilège des écoles normales.

— Une drague du département de la Marine d'Ottawa coule dans quarante pieds d'eau en face des Trois-Rivières.

— L'hon. Juge Adjuditor Rivard, de Québec, reçoit la médaille *Lorne Pierce*, pour ses travaux de critique littéraire, à l'assemblée annuelle de la Société Royale du Canada qui siège actuellement à Toronto.

21. — Deux épreuves oratoires ont lieu ce soir respectivement à Montréal et à Québec, pour le choix du candidat canadien au concours international d'éloquence de septembre prochain à Washington. Les candidats vainqueurs du district de Montréal, sont MM. Gérard Cournoyer, du Séminaire de St-Hyacinthe, et Alban Flamand, du collège Sainte-Marie. Les candidats heureux du district de Québec, sont MM. Roland Bergeron, du Séminaire de Chicoutimi, et Maurice Gagnon, du Séminaire de Rimouski. L'épreuve finale entre ces quatre candidats aura lieu à Québec le 2 juin prochain.

22. — A Montréal décède Mgr Joseph-Avila Bélanger, curé de Saint-Louis de France, à l'âge de 75 ans.

23. — M. l'abbé Alexandre Vachon, professeur de Chimie à l'Université Laval, et M. le Dr. A. Déry, sont nommés respectivement directeur et assistant-directeur de la station biologique que l'Université Laval vient d'établir aux Trois-Pistoles.

24. — Le R. P. Joseph Massé, O. M. I., natif de Ste-Anne de la Pocatière au diocèse de Québec, part pour les missions lointaines de Chesterfield Inlet, à l'entrée de la Baie d'Hudson.

26. — Le Séminaire de Québec travaille actuellement à l'organisation d'une association de ses anciens élèves.

— L'hon. H. Laferté, ministre de la Colonisation et des Pêcheries dans le gouvernement de Québec, de passage à Montréal, annonce qu'un congrès scientifique aura lieu à Makamic, Abitibi, à la fin de juillet prochain. Ce congrès sera sous la présidence de Sir G. Perley, ministre sans portefeuille dans le gouvernement fédéral.

— L'Université de Toronto donne le parchemin de docteur en droit à Lord Bessborough, gouverneur-général du Canada, au T. Hon. R. B. Bennett, premier ministre du Canada, et à l'hon. S. Henry, premier ministre de l'Ontario.

27. — L'"Empress of Britain", le nouveau vapeur du Pacifique Canadien, part ce matin de Southampton pour Québec. Ce navire a une longueur de 758 pieds, une largeur de 97 pieds et jauge 42,500 tonnes.

— On apprend que le R. P. F. LeTexier, de la Compagnie de Marie, vient d'être nommé supérieur provincial du Canada. Le nouveau

supérieur provincial est français de naissance mais il habite le Canada depuis 1903.

— Les Frères des Écoles Chrétiennes deviennent propriétaires du Refuge Do Bosco, près de Québec. Cette institution sera sous peu considérablement agrandie.

— Ce soir et demain, les cercles Laval et St-François de Sales de l'A. C. J. C., tous deux du Petit Séminaire de Québec, célèbrent le vingt-cinquième anniversaire de leur fondation.

28. — Lord Bessborough, gouverneur général du Canada, est en visite officielle à Montréal.

29. — L'hon. Ministre des Postes du Canada décide de suspendre les différents services de poste aérienne.

— Les catholiques du Canada sont douloureusement affectés de la conduite indigne des fascistes de Rome à l'égard des organisations d'Action catholique fondées par N. S. Père le Pape Pie XI.

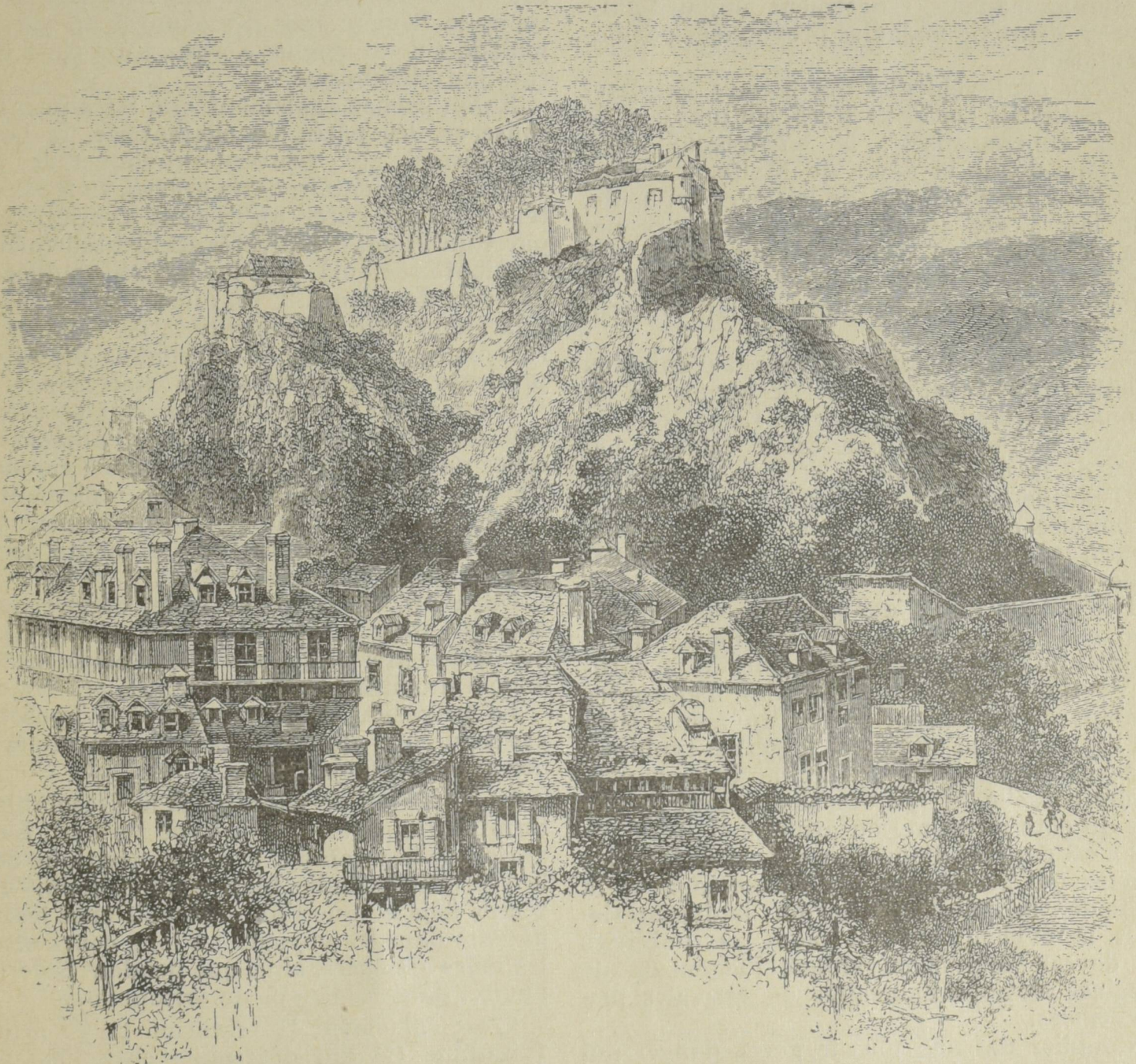
30. — L'Église canadienne est en deuil. Après quelques heures de maladie, est décédé, cet avant-midi, en son palais cardinalice, S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, à l'âge de 65 ans, dans la neuvième de son épiscopat et la quatrième de son cardinalat.

Mgr Eug.-C. Laflamme, curé de la cathédrale, est nommé vicaire capitulaire pendant la vacance du siège.

— L'A. C. J. C. de la région d'Ottawa tient aujourd'hui, en la capitale fédérale, son congrès du printemps.

— La Commission des écoles catholiques de Montréal annonce qu'il y a cette année, 104,696 enfants dans les écoles qu'elle contrôle. De ce nombre 88.476 sont canadiens-français.

— On fête à Québec, par une messe célébrée en l'église de St-Malo, la fête patriotique de Dollard.



VUE DU VIEUX CHÂTEAU DE LOURDES, FRANCE



Les maladies d'origine alimentaire

Il y a des personnes qui s'étonnent toujours d'être malades et ne manquent pas de se demander "où elles ont bien pu prendre ça". Elles ne se doutent pas que si nous n'allons pas au-devant des microbes et des maladies, ceux-ci et celles-là se chargent de venir à notre rencontre de mille manières différentes.

Dans l'air que nous respirons, dans les poussières de nos vêtements, dans la boue collée à nos semelles et que nous rapportons à la maison vivent des germes dangereux qui nous guettent.

Dans l'eau que nous buvons et dans les aliments peuvent se trouver des microbes très virulents.

Cantonnons-nous strictement aujourd'hui dans ce genre de maladies provoquées par l'alimentation.

Le lait peut véhiculer des germes extrêmement nocifs : le *bacille de Koch*, s'il provient de vaches tuberculeuses ; le *micrococcus melitensis*, qui donne la fièvre de Malte, et même le *bacille d'Eberth*, agent de la fièvre typhoïde, si le lait a été arrosé d'une eau malpropre (eau de rivière ou de puits contaminé). De la connaissance de ces faits découle la nécessité de donner aux nourrissons du lait soigneusement bouilli.

Des viandes mal cuites provenant d'animaux tuberculeux peuvent apporter le germe de la tuberculose, d'autres donner le tænia, etc.

L'eau, ne l'oublions pas, est le véhicule habituel de la fièvre typhoïde et de la dysenterie, soit l'eau de boisson, soit l'eau des coquillages consommés crus, par exemple les huîtres, les moules, les palourdes, etc., surtout au voisinage des ports.

Il en est de même des produits consommés crus, tels que radis, salades ou même fruits (fraises) qu'on a la fâcheuse habitude de saturer de fumier ou autres liquides malpropres (champs d'épandages), et qui au même titre que l'eau peuvent véhiculer le germe typhique ou le coli-bacille dont on parle beaucoup à l'heure actuelle, et qui occasionne tant de dégâts du côté intestinal ou urinaire.

Il n'est pas rare d'observer des cas de familles entières qui reviennent des vacances avec la typhoïde, la paratyphoïde ou la dysenterie. C'est là évidemment un mode de publicité qui devrait retenir davantage l'attention de certaines stations balnéaires ou estivales peu privilégiées.

N'oubliez pas non plus le grave danger qui peut résulter de l'absorption des *champignons*

récoltés dans les bois par des personnes qui prétendent les connaître. Si vous êtes empoisonnées par des champignons qui contiennent de la muscarine, vous avez encore quelques chances de vous en tirer, car l'intoxication est rapide et brutale avec des vomissements et de la diarrhée qui évacuent une notable partie du poison, mais si par malheur vous avez consommé des champignons à phalline, le mal lent et sournois ne se révèle que beaucoup plus tardivement par des syncopes et douleurs atroces quand le poison est déjà absorbé. Les piquûres d'huile camphrée à hautes doses, les toniques cardiaques resteront, hélas ! impuissants. Seul, un nouveau traitement récemment découvert à l'Institut Pasteur par le Dr Dujaric de la Rivière aura des chances de sauver le malade s'il est employé assez tôt : c'est le sérum antiphallinique.

Enfin, sachez également que les aliments de conserve, les pâtés, la charcuterie, le boudin (botulisme), etc., peuvent provoquer des intoxications alimentaires très graves, souvent mortelles, tantôt parce qu'ils sont avariés, tantôt parce qu'ils ont été infectés accidentellement (et involontairement) par les mains souillées de porteurs de germes. C'est ainsi que les gâteaux à la crème dite "Chantilly", les canards à la rouennaise, etc., ont été reconnus nocifs dans plusieurs cas d'intoxications mortelles.

Il nous faut encore signaler dans la catégorie des maladies provoquées par l'alimentation celles qui relèvent d'un régime dit "carencé", Ce sont des maladies curieuses, nullement microbiennes et reconnaissant uniquement pour cause l'absence dans certains aliments de produits appelés "vitamines".

On a pu, à l'heure actuelle, décrire quatre maladies dues à la privation de quatre vitamines différentes désignées provisoirement sous le nom de vitamine A, B, C et D.

La privation de la vitamine A liposoluble provoque une sorte de dessèchement de la cornée appelée xérophtalmie.

La privation de vitamine B hydrosoluble détermine des paralysies du type bérubéri. La privation de la vitamine C antiscorbutique donne le scorbut, maladie bien connue depuis longtemps déjà et que l'on observait chez les navigateurs dans les voyages au long cours et dans les villes assiégées, ainsi que pendant la dernière guerre, dans les camps de prisonniers.

C'est également la privation de ce principe (vitamine C) qui détermine chez l'enfant le scorbut infantile ou maladie de Barlow, mais

uniquement chez ceux nourris exclusivement de lats stérilisés ou de farines. On sait que l'introduction d'aliments frais (jus de citron, orange, raisin) permet de l'éviter, d'où la nécessité absolue d'en faire prendre aux jeunes enfants privés du sein et nourris de cette façon exclusive. C'est pourquoi, aussi, cette maladie ne s'observe que chez les enfants de moins d'un an.

L'arrêt du poids, les cris incessants de l'enfant, le gonflement hémorragique des os et des muqueuses, les pseudo-paralysies qui en résultent, quelquefois un peu de température, sont parmi les premiers symptômes qui doivent donner l'éveil.

Dans les conditions ordinaires de l'existence, et à plus forte raison chez l'adulte qui mange de tout, ce genre de maladies est peu à redouter. La présence d'aliments frais en nombre plus que suffisant (salades, fruits, hors-d'œuvre, légumes verts) explique que l'on n'ait jamais à redouter le scorbut ; sauf, nous le répétons, en temps de guerre et dans les conditions spéciales que nous avons précisées. Cette nécessité vitale pour l'organisme de l'aliment frais est tellement impérieuse, que celui-ci le réclame, non parce qu'il redoute la maladie, mais parce qu'il en éprouve un réel plaisir.

Pendant la guerre, dans les périodes de repos, lorsque les hommes avaient mangé à satiété de la viande frigorifiée (d'ailleurs excellente), de la conserve de viande qu'ils appelaient "le singe", du riz et des légumes secs, on savait par avance pouvoir les régaler en leur distribuant de la salade.

Il y a enfin une quatrième vitamine, la vitamine D, qui fait beaucoup parler d'elle aussi et dont l'absence provoque chez l'enfant le rachitisme. C'est celle qui existe en abondance dans l'huile de foie de morue et dans les préparations similaires appartenant à la catégorie des stérols (stérogyl, irrastérine), dont l'action sur les os s'est révélée si particulièrement efficace. Ces préparations, administrées en même temps que les sels de chaux et complétées ou non par des cures de rayons ultraviolets, intervenant comme fixateurs des sels de chaux sur les os, ont produit, dans nombre de cas, de véritables résurrections chez certains enfants anémiés ou rachitiques. Ce ne sont pas, cependant, des médications inoffensives, bonnes à administrer chez tous les enfants. Leur abus ou leur emploi chez ceux qui n'en ont pas besoin pourraient avoir de fâcheuses conséquences, et il sera prudent de ne pas les utiliser à tort et à travers sans avis médical. C'est ainsi qu'un mal naît parfois de l'excès du bien, et que, en médecine, il ne faut pas avoir de principes trop fortement établis ; car il n'est pas douteux que les maladies changent d'une époque à l'autre, et que notre ligne de conduite doit savoir s'adapter selon les circonstances.

Tout change tout se modifie autour de nous ; les conditions de la vie actuelle sont bouleversées plus rapidement en quinze ans aujourd'hui qu'en un siècle autrefois. Pourquoi ne voulez-vous pas que les maladies, elles aussi, subissent de profondes transformations ?

Il y a moins de vingt ans, quand un nourrisson mourait d'une affection intestinale, on était persuadé que seule l'infection était en cause, et l'on a tout fait pour supprimer cette infection ; on a ainsi abouti à recommander l'emploi d'aliments strictement stérilisés ; mais la maladie a pris sa revanche sous une autre forme, et si l'enfant ne mourait pas de gastro-entérite infectieuse, il succombait au scorbut hémorragique.

Ce ne sont donc pas les médecins qui "inventent de nouvelles maladies", comme on l'entend dire quelquefois, mais c'est l'excès de civilisation, ce sont les progrès de la médecine qui, fouillant mieux les coins autrefois obscurs, nous permettent de découvrir et d'observer des faits nouveaux qui découlent d'observations nouvelles.

Il est bien évident que si nous vivions actuellement comme on vivait il y a cinquante ans, mais avec en plus les immenses progrès réalisés depuis cette époque en médecine et en chirurgie, on s'apercevrait, sans doute, que la mort a reculé, et que le pourcentage de décès pour un même âge et pour une même maladie a considérablement diminué. C'est d'ailleurs ce que nous observons avec une joie légitime dans les statistiques de mortalité des nourrissons. Mais chez l'adulte, il n'en est pas de même ; le progrès, lui aussi, demande sa rançon sous forme d'accidents d'automobile, d'aviation, de chemin de fer, de travail, etc., d'autant plus fréquents que l'industrialisation et la rapidité des moyens de locomotion permettent à l'homme un rendement considérable, d'où aussi cette fébrile agitation, ce surmenage de villes, ces détraqués du cerveau, ces poussées de tuberculose, etc., etc.

Il n'est pas douteux que ces progrès de toute nature accomplis dans le domaine des sciences et de l'industrie doivent fatalement se payer par des pertes de vies humaines, et nous ne parlons, bien entendu, que du temps de paix, car en temps de guerre, toutes ces merveilleuses découvertes n'étant plus orientées que dans un seul but : la destruction de la vie humaine par des moyens toujours accrus, se soldent par les hécatombes que l'on connaît.

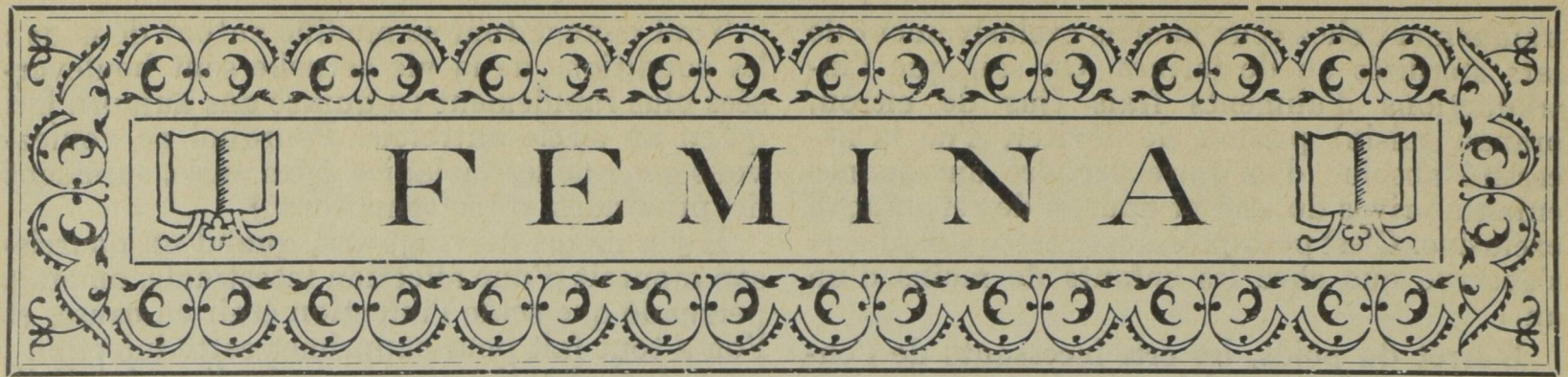
DR PIERVAL.

(La Maison)

CE QU'ON ENTEND

Le Professeur.—La terre tourne en vingt-quatre heures autour du soleil.

Petit Pierre.—Mais quand il n'y a pas de soleil, autour de quoi tourne-t-elle ?



Les vacances de nos enfants

LES nombreux élèves de nos maisons d'enseignement auront dans quelques jours réintégré le foyer paternel. Cette trêve accordée à leurs études est d'ordinaire attendue avec impatience de la part du plus grand nombre. En effet rares sont nos étudiantes et nos collégiens dont la mine ne se réjouit pas à la seule perspective des vacances.

Cependant ne devons-nous pas dire aussi, que les premiers jours passés, la plupart de ces grands enfants se trouvent désemparés et quelquefois vont jusqu'à trouver monotones ces heures si ardemment désirées.

Habitué à une vie dont toutes les minutes ont leur emploi prévu par le règlement, le temps libre des vacances est bientôt à charge et si les parents ne se hâtent de donner à leur activité une tâche quotidienne, ces enfants en seront rendus après quelques semaines à compter les jours qui les séparent de la rentrée...

L'illusion du père et de la mère, de la mère surtout, qui, soit par négligence, soit de parti pris, laissent leurs enfants oisifs et désœuvrés pendant des semaines entières, sous prétexte qu'ils ont besoin de repos, est fatale non seulement au point de vue temporel mais surtout au point de vue spirituel et moral.

Par combien de gâteries n'entretient-on pas la mollesse dans le cœur des enfants, en ces temps de vacances !

Le matin, on leur accorde un long sommeil ou on les laisse au lit quand ils ne dorment pas, on les plaint fort de ce qu'ils sont obligés de se lever à une heure matinale pendant l'année scolaire, oubliant que l'activité et le travail sont les meilleurs stimulants et les meilleurs préventifs contre toutes les occasions que rencontrent ces chers enfants.

On se garde bien de les obliger à une tâche journalière qui tout en étant un dérivatif à leurs occupations scolaires, diminueraient un peu la tâche de ceux qui restent à la maison. Les écoliers ne s'en porteraient pas plus mal et à la rentrée, ils seraient bien disposés pour reprendre le travail de leur formation qui souvent a rétrogradé de plusieurs pas, pendant les deux mois de congé, grâce à l'imprévoyance ou à la mollesse des parents.

Tant de choses peuvent intéresser les enfants ! Ne les laissons pas oisifs des journées entières, plus tard, ils nous seront reconnaissants de leur avoir appris de bonne heure le prix du temps.

Jeanne LEFRANC.

BOITE AUX LETTRES

Maria. — Ne cherchez pas d'autres mots que ceux dictés par votre amitié. Il n'y en a pas de meilleurs puisqu'ils sont l'expression de votre pensée et du bon souvenir que vous gardez des heures d'autrefois...

La tâche des mamans est de plus en plus compliquée de nos jours et celles qui mettent à l'accomplissement de leur devoir toute la bonne volonté possible, n'ont pas de reproches à se faire quand l'épreuve les atteint. Les jeunes ont tant d'occasions de se perdre !...

La route devient de plus en plus large, cependant il ne faut pas vous décourager, espérez toujours en l'avenir qui vous réserve encore des jours de joie et de bonheur.

Pierre-Lise. — J'ai transmis vos remerciements à qui de droit... Votre question sur la sincérité m'a fait faire une comparaison entre "hier" et "aujourd'hui"... et devant l'immensité des deux époques pourtant pas très lointaine je me suis sentie un peu désorientée. Le snobisme qui fait tant de victimes n'a pu déraciner cette belle qualité qui continue à

fleurir chez nos vraies jeunes filles... Il y aura toujours de ces êtres très à plaindre qui ne vivent qu'à la prétendue obligation d'être "comme les autres";... oublions la tristesse de cette situation pour ne voir que celles qui sont par leurs qualités morales et par leur éducation de vraies jeunes filles.

Merci pour vos bons souhaits, petite amie.

Jeanne LEFRANC.

BONS MOTS

Un bohème de l'asphalte rencontre un monsieur qu'il connaît à peine.

Après quelques mots de conversation banale :

— Prêtez-moi vingt francs, dit le bohème.

— Vingt francs!... Vous n'êtes pas gêné!...

— Si j'étais gêné, je ne vous les demanderais pas!

— Pourquoi avez-vous engagé au mont-de-piété la montre que votre concierge vous avait prêtée?...

— Afin de lui montrer ma reconnaissance...

Les vacances

Quels souvenirs joyeux m'ont laissés les vacances !
L'ivresse de revoir notre vieille maison,
L'accueil des cœurs aimés, les cris, les jeux, les danses,
Le soleil, le grand air, au sortir de prison.

Le baiser maternel, au seuil, dès l'arrivée,
Me faisait oublier aussitôt trois long mois ;
Et dans le cher baiser j'aspirais, retrouvée,
Cette odeur du "chez nous", éveilleuse d'émois.

Et c'était du bonheur plein notre maison grise.
Les rires éclataient dans le grand corridor,
Sur le jardin passait, en nous frôlant, la brise
Et les champs souriaient de leur sourire d'or.

Depuis ce jour lointain, j'ai pitié des enfants
Qui vont vivre en exil leurs plus belles années ;
Cœurs empêchés d'éclorre, âmes abandonnées,
Papillons sans soleil, lis sevrés de printemps.

J'ai froid en revivant ma première visite :
Le proviseur distrait et l'austère censeur,
Le triste surveillant, l'imposant professeur
Et le concierge assis au bord de sa guérite.

Je me sentais si frêle entre ces murs très vieux,
Si petit dans ces cours désertes et sans ombre,
Si bien un étranger dans le grand dortoir sombre,
Que les larmes montaient par moments à mes yeux.

Et ma mère pleurait, elle aussi, car, en somme,
Son "petit" pour toujours allait quitter sa main,
Et par d'autres conduit, accomplirait demain
Ses derniers pas d'enfant, ses premiers gestes d'homme.

Ch. LEMERCIER.

La cigale et la fourmi

La cigale, allant au dancing
Pour oublier les choses tristes

Et narguer bruyamment les fourmis égoïstes,
Vit que la salle était prise par un meeting

De ses compagnes communistes.

Elle prit part à la discussion,

Dit qu'il fallait bonheur égal et parts égales.

On fit la révolution,

Le pouvoir désormais appartient aux cigales.

Par décret du soviet, tous les biens des fourmis

Aux agents de l'État devaient être remis,

Et chacun disait : "Quelle chance

D'avoir des voisins prévoyants !

Car on peut dépouiller ces gens

Du produit de leur prévoyance."

Durant les premiers jours on trouva force grain,

Puis moins, puis peu, puis plus un brin.

"Qu'as-tu fait de ton blé, perfide ?

Te moques-tu du peuple avec ton grenier vide ?"

Dit la chanteuse à belle voix,

Gourmandant la fourmi qui l'avait autrefois

Si prestement mise à la porte.

"Pourquoi vous fâcher de la sorte ?

Lui dit l'autre d'un ton narquois.

Puisque c'est l'État qui régale,

A quoi bon recueillir des blés

Qui demain me seront volés ?

Cigales, faites-vous fourmis, si vous voulez.

Quant à moi, je me fais cigale."

G. D'AZAMBUJA

Comment vivre une vie pleine et heureuse

Nous sommes avertis que Dieu nous demandera un compte rigoureux de l'emploi que nous aurons fait des ressources multiples mises à notre disposition. Et pourtant que de gaspillage dans nos vies ! Combien peu ont le souci de cultiver leurs facultés ! Combien, même parmi les meilleures, prennent les idées courantes et ont une vie médiocre ! Tous nous avons la tentation, un jour ou l'autre — dans un moment de fatigue ou à la suite d'une déception — de nous retirer sous la tente comme Achille, de nous créer une petite vie douillette, à l'abri des soucis et des ennuis. Tous nous devons lutter contre la tendance à chercher notre paradis sur terre, à nous désintéresser du bien général pour ne songer qu'à nos petits intérêts.

Voyons donc comment nous n'irons pas grossir le troupeau des étourdis qui font machinalement leur besogne, des égoïstes qui se complaisent dans leur égoïsme et se croient très sages.

La routine nous guette, surtout quand, depuis de longues années déjà, nous enseignons les mêmes matières. Il semble légitime — ou du moins inoffensif — de suivre la loi du moindre effort. Quand on n'a plus d'avancement à espérer, on est tenté de se dire : " Il faut bien profiter de la vie ! N'ai-je pas le droit de faire comme tant d'autres ? "

Professeurs, nous ne pouvons accomplir, bien et avec goût, notre tâche modeste, sérieuse et monotone qui ne rapporte ni gloire, ni fortune, si nous considérons tout sous l'angle de l'intérêt, si nous plaçons le souci de notre repos au dessus de notre devoir. Le jour où nous penserons obstinément aux vacances et à la retraite, le jour où nous déclarerons que " nous en savons assez pour nos élèves ", nous aurons cessé d'être en progrès. J'ai bien peur que notre classe ne soit faite vaille que vaille, que notre vie ne devienne une série de fautes et de négligences, que notre capital intellectuel n'aille de plus en plus en s'amointrissant. Qui n'avance pas recule.

Serons-nous plus heureux ? Non. Le bonheur ne saurait être ni dans l'égoïsme, ni dans la paresse.

Il faut donc, à tout prix, garder le feu sacré. Il le faut, malgré la fatigue, malgré le rebâchage qu'on ne peut complètement éviter. Si, chaque année, nous ne retouchons nos méthodes, convaincus qu'on peut toujours faire mieux, être plus clair, plus intéressants, si nous cessons de nous cultiver, nos élèves travailleront sans entrain. Il ne servira à rien de nous plaindre de leur paresse : c'est nous qui leur aurons donné l'exemple.

La routine, voilà contre quoi nous devons nous prémunir sans cesse.

Autre danger : le romanesque, je veux dire la tendance à croire que, dans un autre milieu, nous ne rencontrerions aucun obstacle... Acceptons notre devoir tel qu'il résulte des circonstances où Dieu nous a placés. — Ne prenons pas en grippe collègues, élèves et pays. Rien de peu chrétien et de maladroit comme de déclarer : " Ici les gens ne sont pas comme ailleurs ; impossible d'y vivre et d'y faire du bon travail ". Après cela, comment garder le courage d'agir et d'entreprendre ?

Ces jugements sommaires et sans appel sont presque toujours injustes. Comme l'histoire le montre, les hommes ne sont et n'ont jamais été parfaits ; partout le bien est difficile, mais partout aussi les ressources abondent. Commençons par acquérir un peu nous-mêmes la perfection que nous voudrions rencontrer chez les autres. Prenons patience, si, au début, nous nous heurtons au parti-pris. "*Vincere in bono malum*" vaincre le mal par le bien doit être notre devise.

Nous ne pouvons changer notre entourage : acceptons-le tel qu'il est. A nous de semer, à

Dieu de faire lever la semence, quand Il le voudra.

C'est encore être romanesques et ne pas nous contenter du possible, que de nous fâcher contre nos propres imperfections. Pourquoi oublier que nous sommes des êtres faibles et portés au mal ? Si nous apportons une bonne volonté réelle à nous corriger, ne nous inquiétons pas outre mesure de notre peu de succès. De notre impuissance ne tirons qu'une leçon d'humilité. Dieu nous supporte et nous aime, imparfaits comme nous sommes. Ne soyons pas plus exigeants que lui.

*

* *

Afin de conserver le courage, fuyons les pensées tristes comme on fuit un serpent. Telles qu'une vague de gaz asphyxiants, elles s'insinuent sans qu'on se méfie et tendent à empoisonner les sources de la vie. La tristesse conduit au découragement et un homme découragé est incapable d'effort. — Elle conduit aussi par réaction, à l'impureté : quand depuis longtemps on est privé des plaisirs innocents, le démon a beau jeu de pousser à rechercher les autres.

Le danger est grave. Libérons-nous au plus tôt. Prions ; chantons, même si nous avons envie de pleurer ; allons voir des amis ; offrons-nous une distraction ; soignons, s'il y a lieu, notre santé par un fortifiant énergique. N'épargnons aucune peine pour retrouver confiance et gaiété. Ne nous habituons pas à " traîner " notre croix. Le démon ne veut nous maintenir dans la tristesse et dans l'ennui qu'afin de nous enlever notre ferveur et notre entrain.

La gaiété est à notre âme ce que les rayons de soleil sont à la plante. Pourquoi saint François de Sales a-t-il pu déclarer qu' " un saint triste est un triste saint " ? Parce que, quand on sert Dieu comme à contre cœur, on ne peut atteindre à beaucoup de générosité. Dans sa profonde connaissance du cœur humain, il s'était rendu compte que notre nature a besoin de joie pour s'épanouir.

C'est un devoir de faire provision de gaiété pour nous et pour les autres. Nous devons répandre autour de nous la bonne humeur et le goût du travail, aider nos frères à porter vaillamment leur fardeau. Une des obligations de tout éducateur, de tout chef est de maintenir dans une atmosphère de confiance, de bon esprit, les âmes dont il a la garde. Voici la prière d'un saint fils du vénérable Chevrier, mort il y a trois ans supérieur général de sa Congrégation, le Père Lauzier : " Mon Dieu, donnez-moi d'être bon pour tous, à tout instant, dans mon extérieur, dans mes paroles, dans mes actions. Faites que je maintienne tout mon mon-

de dans la joie et dans l'entrain au service de Dieu.

*

* *

Cette joie si nécessaire où la puiser ? Le secret du bonheur — imparfait sans doute mais très réel et fort appréciable — dont Dieu veut que nous jouissions dès ici-bas, — c'est tout simplement la pratique des trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. Elles donnent un bonheur intime qui fait du bien et pousse à la vertu, alors que les plaisirs des mondains laissent une amertume et dégoûtent du devoir.

Pourrions-nous être tristes et découragés, même dans l'épreuve, si nous étions bien convaincus que Dieu s'occupe de chacun de nous et à tout instant, — qu'Il habite en nos âmes, qu'Il s'intéresse à chacune de nos actions, qu'Il est touché de nos moindres marques d'amour ? Il veille sur nous comme nous veillons sur la prunelle de nos yeux.

Dès lors, pourquoi nous inquiéter ? Notre avenir est entre ses mains ! Dans un an, dans dix, dans trente ans, si nous sommes encore de ce monde, Dieu sera toujours là, et plus nous l'aurons servi avec fidélité, plus Il nous protégera, "faisant tourner à notre bien toutes choses et même nos fautes".

La méditation de l'amour que Dieu nous porte ne devrait-elle pas chasser de nos âmes toute pensée de crainte ? "Les ennemis du christianisme s'agitent et font rage" — Qu'importe ? Le dernier mot restera à la cause du bien. Ils ne sont pas de taille ! Dieu "les aura" et comment !

"Ils travaillent" — Travaillons nous aussi, et nous enrayerons leur œuvre néfaste. L'amour est plus fort que la haine ! A part la fraude et l'injustice, n'avons-nous pas les mêmes ressources d'intelligence et de volonté ? Par les vertus (chasteté, pureté d'intention, etc) que notre religion nous impose, ne sommes-nous pas, mieux qu'eux, prémunis contre tout gaspillage de nos forces et tout découragement ? Et ne possédons-nous pas dans la prière et les sacrements, dans la communion des saints, des ressources spirituelles dont ils sont privés ? Pourquoi les craindre ? Leur force n'est faite que de notre lâcheté.

Nous lutterons contre les doctrines, mais à nos frères égarés nous conserverons notre amour. Pour aimer tous les hommes, méditons souvent à quels titres spéciaux chacun d'eux a droit à notre affection. Ainsi notre charité cessera d'être vague et superficielle pour devenir sincère et profonde. — Nous aimerons l'enfant pour son innocence ; l'adolescent pour les espoirs qui reposent en lui ; l'homme mûr à cause des responsabilités qui pèsent sur ses épaules ; le vieillard à cause de son isolement ; l'infirme à cause de ses malaises

incessamment renouvelés. Nous aimerons le "sexe dévot" à cause de sa piété, de ses instincts de dévouement, de sa vie effacée. Nous aimerons le pauvre à cause de ses privations, le riche pour tout le bien qu'il peut faire, le savant et l'artiste à cause de l'influence qu'ils peuvent exercer. Qui donc, à un titre ou à un autre, ne mérite pas notre admiration ou notre sympathie ? Et si nous pensions que toutes les créatures humaines sont appelées à passer leur éternité dans la compagnie de Dieu et des anges, oserions-nous en exclure une seule de notre estime et de notre affection ?

A ceux qui nous haïssent par jalousie, à cause de nos convictions ou par antipathie irraisonnée, donnons aussi notre amour : ils peuvent nous haïr, ils ne peuvent nous empêcher de les aimer, de prier pour eux. A la haine ne répondons jamais par la haine : ce serait attiser le feu de la discorde et laisser pénétrer dans notre âme un peu de cet enfer qui torture le cœur des méchants.

Nos amis, nos élèves, nos parents, nos prêtres, nos collègues, nos voisins, tous ceux qui sont nos compagnons de chaque jour, notre prochain le plus proche, ont des droits spéciaux à notre amour. Il nous sera facile de leur témoigner notre affection, si nous nous sommes exercés à être bienveillants pour tous, même pour les étrangers et les inconnus. Allons à eux la main tendue recherchant ce qui unit non ce qui divise, prêts aux concessions pour conserver le bien inestimable de la paix.

*

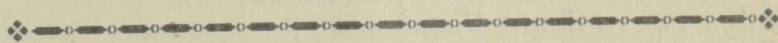
* *

Je résume. Nous sommes ici-bas pour travailler non pour jouir. Écartons toute pensée conseillère d'égoïsme et de moindre effort. Par des exercices journaliers, veillons à maintenir "en forme" toutes nos facultés, ne les laissons pas rouiller ou ankyloser. Gardons un corps, une intelligence et une âme jeunes. Rester jeune, c'est conserver le goût de l'action, le désir de faire toujours plus et mieux. Soyons optimistes, confiants dans la vertu de l'effort, optimistes non à la façon des naïfs qui s'imaginent qu'ils triompheront sans obstacle, mais à la manière des vaillants et des hommes de foi qui, — prêts à lutter, s'il le faut, et à souffrir, — se disent avec saint Paul : "Je puis tout en Dieu qui est ma force !"

Dilatons notre âme dans la charité, dans l'amour de Dieu et du prochain, et nous ne manquerons jamais ni de joie ni de courage !

J. CH.

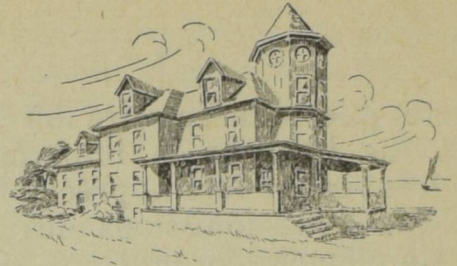
(Aux Davidées)



Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastres à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSE AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

MOTS A TROUVER

Le nom de l'oiseau à chercher est : *Linotte*
Et ainsi :

Mère	et	L	forment	Merle
Aumône	"	I	"	Moineau
Sire	"	N	"	Serin
Muette	"	O	"	Mouette
Etoiler	"	T	"	Roitelet
Martine	"	T	"	Martinet
Gai	"	E	"	Gaie

CHARADE

Pré — Cieux - précieux

MOTS EN LOSANGE

B
LOF
LOUIS
BOURGES
FIGUE
SEE
S

VERS A TERMINER

Jeunes enfants, aimez les fleurs ;
Les fleurs sont votre heureuse image ;
La terre s'embellit de leurs fraîches couleurs,
Comme de grâces, le jeune âge.
De se changer en fruit pour vous,
Elles vous offrent l'espérance ;
Votre aimable et riante enfance
Nous promet de fruits plus doux .

Ont trouvé toutes les solutions exactes :

Mlle Thérèse Lemieux, Montréal ; Mlle Alice Desautels, Pensionnat du Sacré-Cœur, St-André Avellin ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; Mlle Bérengère Huart, 25, rue Fraser, Lévis ; Mlle Rose-H. Lalande, Chute à Blondeau, Ont. ; Le Couvent du Bon Pasteur, Jonquière ; Le Couvent des SS. de la Charité, St-Nicolas ; Hôpital Civique, Québec ; L'Hôtel-Dieu, Lévis.

Le sort a favorisé Milles Jeanne Biron et Alice Desautels.

JEUX D'ESPRIT N° 145

ENIGME

C'est la flamme qui me produit,
C'est la flamme qui me détruit.
Le même jour voit la fleur la plus belle
Et fleurir et mourir.
La même nuit me voit comme elle
Et briller et pâlir.

MOTS EN TRIANGLE

* * * * * * Prêtre de l'ancienne loi.
* * * * * * Verbe de la 4e conjugaison.
* * * * * Avec vitesse
* * * * * Colère
* * * * * Pronom personnel.
* * * * * Voyelle.

LOGOGRIPE

Je suis un animal. Je t'empoisonne si tu m'arraches le cœur.

REBUS GRAPHIQUE

Lié
— 9 13 3
gd

VIE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE, par le T. R. P. Clovis DE PROVIN. Deuxième édition, élégante plaquette illustrée, à répandre particulièrement à l'occasion du septième centenaire de ce saint si populaire (juin 1931-juin 1932). Prix franco : 2 frs 50 aux bureaux du " Propagateur des Trois Ave Maria ", Blois (Loir et Cher), France.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

10

XLVII

LA GARANTIE DU GÉNÉRAL ZITZKA

La nouvelle que le mariage de la reine et de Rodolphe de Rotenberg devait avoir lieu le lendemain soir, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans le château, et l'on fit tous les préparatifs nécessaires pour que cette union fût célébrée avec pompe et splendeur. Quoiqu'on affirmât que la reine avait donné son consentement, elle continua à demeurer enfermée dans sa chambre.

Pour les seigneurs et les dames, la journée se passa en promenades et à chasser au faucon dans la forêt, tandis que le baron et son fils surveillaient les apprêts. Des canons furent hissés sur les remparts, et le pont-lévis gémissait sous le poids des chariots remplis de provisions qui ne cessaient d'arriver. Des troupes entières de soldats se succédaient, et l'on avait fort à faire pour maintenir l'ordre.

Le soir, la salle des banquets se trouva de nouveau remplie d'une brillante compagnie ; et l'on venait de s'asseoir à table quand on annonça la baronne Hamelin.

La baronne n'avait pris que le temps nécessaire pour changer de toilette et était descendue au moment où la cloche sonnait le dîner. Elle fut accueillie avec cordialité par le baron de Rotenberg, Cyprien et le marquis de Schomberg ; Rodolphe lui fut présenté sous toutes les formes. Beaucoup de ceux qui étaient présents la connaissaient personnellement, tous la connaissaient de nom.

— A quoi devons-nous le plaisir inattendu de vous avoir au milieu de nous ? demanda le baron de Rotenberg après avoir placé la baronne à sa droite c'est-à-dire entre lui et le marquis de Schomberg.

— Le terrible Zitzka a menacé de mettre une garnison dans ma ville et dans mon château, répondit-elle ; et, ne me souciant pas de me fier à ses hordes sauvages, j'ai préféré venir vous demander un asile.

— Et vous êtes la bienvenue, dit le baron. Mais alors, que sont devenus tous vos pensionnaires ?

— Hélas ! j'ai été obligée de les laisser où ils étaient, répliqua la baronne. Mais il ne leur sera pas fait de mal, attendu que j'étais seule soupçonnée de favoriser la cause de Sa Majesté.

Le souper se prolongea, comme la veille, assez avant dans la nuit ; mais les dames, fatiguées de

leurs courses de la journée, se retirèrent plus tôt. La baronne Hamelin fut une des premières à quitter la salle, et Cyprien la suivit, sans que personne eût remarqué cette manœuvre. Il rejoignit la baronne dans un corridor, et lui demanda si le motif pour lequel elle avait fui de Prague était bien réellement celui qu'elle avait fait connaître. Elle le rassura en ajoutant que les Taborites se préparaient activement à la guerre que Zitzka avait proclamée.—Je suis trop fatiguée pour causer ce soir, ajouta-t-elle, mais demain nous aurons occasion de nous entretenir de nos projets et de notre position.

— Oui, car j'ai bien des choses à vous raconter, dit Cyprien, surtout au sujet de Mariette.

— A demain donc, dit la baronne. Et en achevant ces mots, elle se dirigea vers la chambre qui lui était destinée.

Tout en marchant dans le corridor, elle porta la main à sa poitrine pour s'assurer qu'un certain document y était toujours : mais, convaincue qu'il y était, elle ne s'aperçut pas qu'en retirant sa main, ce papier dont l'importance était immense, tombait sur le plancher.

Une minute plus tard, elle était dans sa chambre, ou, brisée de fatigue, elle se jeta sur le lit en se débarrassant seulement de quelques-uns de ses vêtements.

— Mais Cyprien, qui était resté dans le corridor, vit le papier ; et le relevant, courut dans son appartement pour le lire.

Ce papier à son étonnement inouï, n'était autre chose que la garantie donnée par le général Zitzka à la baronne, et spécifiait les quatre clauses que nous connaissons déjà. La signature de Zitzka était au bas.

Les traits de Cyprien prirent une expression diabolique, à mesure qu'il lut cette preuve irrécusable de la trahison de la baronne. Il comprit alors le motif de sa visite au château de Rotenberg, et pourquoi, voulant faire du marquis de Schomberg son complice, elle avait obtenu pour lui l'amnistie qui lui était assurée à elle-même ; car Cyprien ne douta pas que la personne désignée dans l'article 4 ne fut le marquis de Schomberg.

Sans perdre une minute, Cyprien envoya par un page un message au baron de Rotenberg, lui demandant une entrevue de quelques instants. Le baron se rendit chez Cyprien, et l'effet que produisit

sur lui la lecture du document fut comme un coup de tonnerre.

— Sans cette greuve que je tiens là, je ne l'aurais jamais cru, dit-il. Mais que faire ? Elle compte évidemment sur les femmes qui sont attachées à Elisabeth, et sur le secours d'un grand nombre de serviteurs de la statue de bronze. Avec leur aide, elle est capable d'accomplir ses perfides desseins, et notre cause serait perdue. Que faire ?... Quel plan adopter ?

— Il n'y en a qu'un, dit Cyprien d'un air sombre.

— Lequel ? demanda le baron en cherchant à lire dans les yeux de Cyprien la réponse qu'il prévoyait.

— La statue de bronze et le baiser de la Vierge, répondit ce dernier.

Le baron tressaillit malgré lui.

— Il n'y a pas d'autre alternative, continua Cyprien du même ton. Cette femme nous a vendus à Zitzka, et elle doit être punie. Si nous la laissons vivre, nous aurons à lutter contre ses artifices ; et dans le chapitre des événements, nous pourrions être vaincus. Quelle pitié a-t-elle eue pour nous.

— Aucune, répondit le baron. Mais ce document, comment se trouve-t-il entre vos mains ?

— Elle l'a laissé tomber par accident, en se rendant dans sa chambre, et je l'ai ramassé.

— Peut-être s'est-elle aperçue qu'il lui manque ? dit le comte, elle pourrait s'alarmer et quitter secrètement le château.

— C'est à vous de donner des ordres pour que personne ne puisse sortir sans le mot de passe, répliqua Cyprien. Veillez à ce que la salle soit vidée à minuit, et quand sonnera une heure, les trois exécuteurs se rendront dans la chambre de la baronne pour la prendre et la livrer à la statue de bronze.

— Il sera fait ainsi dit le baron. Et le marquis de Schomberg...

— J'aurai l'œil sur le corridor conduisant à l'appartement de la baronne, répliqua Cyprien. Comme je suis sûr qu'elle n'a encore pu lui faire aucune communication particulière, il ignore donc son marché avec Zitzka, et la part qu'elle lui a réservée dans la transaction. S'il reste dans cette ignorance, il vivra, mais s'il vient chez elle...

— Il serait difficile qu'il connût où est situé son appartement, dit le baron, attendu qu'ils n'ont pas eu occasion de causer en particulier.

— Oh ! c'est une femme astucieuse, et il suffirait d'un mot qu'elle lui aurait glissé à l'oreille. Si donc, comme je le disais, le marquis va chez la baronne ce soir, si, en un mot, il apprend les projets de cette misérable, *alors, lui aussi périra*. Car, dans la situation actuelle, il suffirait qu'il sût qu'il existe des moyens de traiter avec Zitzka, pour le décider à entrer en négociations avec les Taborites. Il est dix heures et demie, ajouta Cyprien, à une heure vous me trouverez ici avec les trois exécuteurs.

Le baron fit un signe d'assentiment et sortit.

Cyprien se rendit ensuite dans le corridor sur lequel ouvrait l'appartement de la baronne, et, se plaçant dans l'ombre, il ne perdit pas de vue la porte de sa chambre.

Au bout d'une demi-heure environ, la faible lumière projetée par la lampe suspendue au plafond fut obscurcie par l'ombre d'un homme passant dans le corridor ; et, de sa place, Cyprien reconnut le marquis de Schomberg.

Celui-ci avança avec prudence, comptant les portes à sa droite, et quand il fut arrivé à la septième, il la poussa doucement et entra.

— C'est ce que j'avais soupçonné, se dit Cyprien en sortant de sa cachette. Et, tout en regagnant sa chambre, il murmura avec un accent de triomphe ; — Deux victimes cette nuit, pour le baiser de la Vierge !

XLVIII.

LA DAME BLANCHE ET LES DEUX PAGES

Descendons maintenant dans ces souterrains que nous avons déjà plusieurs fois visités.

Il était onze heures, cette même nuit où se passaient les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent, et le marquis de Schomberg entra chez la baronne Hamelin, lorsque la dame blanche sortit de cette vaste salle où Conrad et Lionel avaient été enrôlés parmi ceux qui l'habitaient.

La dame blanche portait une lampe à la main, et était suivie par les deux pages, vêtus maintenant de longs habits de deuil. La figure de ces pauvres enfants était pâle et amaigrie, leurs joues étaient creuses, et leurs yeux avaient perdu leur éclat. La dame blanche, elle, était telle que nous l'avons déjà vue ; mais elle était en proie à une anxiété causée par des nouvelles récentes.

Ils traversèrent la salle de la statue de bronze, et Lionel et Conrad frissonnèrent en passant devant cette image dont ils connaissaient, à présent, l'emploi. Cette vue leur rappela aussi la reconnaissance qu'ils devaient à leur bienfaitrice.

— Vous pardonnerez, madame, de vous avoir demandé de quitter la salle, ne fût-ce que pour quelques instants ? dit Lionel. J'ai cru remarquer que votre visage est moins calme qu'à l'ordinaire, et je serais désespéré d'ajouter aux chagrins que vous éprouvez.

— Il est vrai, mes jeunes amis, qu'il m'est survenu de nouvelles et sérieuses causes d'affliction ; mais elles n'ont rien de commun avec la faveur que vous m'avez demandée et que je me suis empressée de vous accorder. Je comprends que l'existence monotone que vous menez vous pèse terriblement. Mais vous savez, ajouta-t-elle, que je ne puis vous laisser errer seuls dans ces souterrains car d'une minute à l'autre peuvent apparaître les serviteurs de la statue de bronze, et si vous étiez rencontrés, nous serions tous perdus.

— Est-ce souvent que les membres du tribunal viennent ici ? demanda Lionel.

— Souvent, non, Dieu merci ! répondit la dame blanche en frissonnant ; mais nul ne peut dire quand ils arriveront. Des mois quelquefois se passent sans

qu'une nouvelle victime soit livrée à la statue, ou sans que notre communauté s'augmente par l'arrivée de nouveaux infortunés.

— Vous ne pouvez donc pas toujours sauver ceux que les chefs du tribunal condamnent à mourir ? dit Conrad.

— Hélas ! pas toujours, répondit la dame blanche. Quelquefois Cyprien en personne surveille l'exécution, d'autres fois, c'est le baron de Rotenberg lui-même, ajouta-t-elle d'une voix tremblante ; et, dans ces cas, l'humanité d'Hubert est impuissante. *S'il* était venu, rien n'aurait pu vous sauver ; les trois exécuteurs auraient fait leur devoir !

— Oh ! c'est horrible ! murmura Lionel au bras duquel Conrad s'attacha avec terreur.

— Oui, c'est horrible ! répéta la dame blanche. Ces trois frères auxquels je viens de faire allusion furent eux-mêmes condamnés à la vengeance de la statue de bronze, il y a de cela douze ou treize ans. Mais il arriva qu'alors les chefs du tribunal manquaient d'exécuteurs, et on leur laissa la vie à condition qu'ils rempliraient cette terrible fonction.

— Mais n'y a-t-il pas d'espérance qu'un jour viendra où Dieu brisera ce hideux tribunal ? demanda Conrad.

— Peut-être ce temps n'est-il pas éloigné. D'après tout ce que j'ai appris, nous devons être à la veille d'une crise ; et, dans la conclusion qui approche, Dieu veuille que la statue de bronze soit renversée ! La reine de Bohême est dans ce château, contre lequel Zitzka s'apprête à marcher, et...

— Puisse-t-il triompher ! s'écrièrent à la fois Lionel et Conrad, et que sa vengeance...

— Silence ! dit la dame blanche en sortant brusquement de la rêverie où elle était tombée : ne parlez pas de vengeance. Vous ignorez que parmi vos compagnons de captivité, il y a des hommes illustres et des femmes remarquables par leur esprit et caractère qui sont ici depuis de longues années, et jamais un mot d'amertume ne s'est échappé de leur lèvres. Laissons la vengeance à celui-là seul qui gouverne le monde.

— Pardonnez-nous, madame, si nous avons rien dit qui puisse vous causer de la peine, dit Lionel.

— Je vous répète que je n'ai rien à vous pardonner, répondit la dame blanche. Mais quand je vous aurai dit qu'il y a vingt ans que j'habite ces souterrains, et qu'au commencement j'étais *seule*, oui *seule*, dans ce sombre appartement où plus de cinquante personnes se réunissent maintenant, chaque jour, pour remercier Dieu de leur avoir sauvé la vie ; quand je vous aurai affirmé que j'ai connu plus d'angoisses et plus de terreur que n'en ont jamais éprouvé toutes ces cinquante personnes ensemble, croyez-vous qu'alors j'aurai le droit de vous recommander la résignation et le renoncement à toute idée de vengeance ? Quant à l'affliction que vous avez remarquée sur mes traits, qu'il vous suffise de savoir que le malheur dont j'ai reçu la nouvelle ce matin ne menace que moi et nullement la communauté dont vous faites partie. A présent, laissez-moi vous conduire aux tombeaux.

Cette conversation commencée dans la chambre de la statue s'était continuée pendant qu'ils passaient dans la pièce des cylindres, et qu'ils descendaient l'escalier de pierre. Ils arrivèrent enfin dans le cimetière. La première tombe que la dame blanche désigna à l'attention de Lionel et de Conrad, était dédiée à la baronne Ermenonda de Rotenberg.

— Était-ce la femme du baron actuel ? demanda Lionel dont les regards allaient alternativement de l'épithaphe à la figure sculptée sur la tombe.

La dame blanche répondit affirmativement, mais d'une voix tremblante et à peine intelligible.

— Le baron devait l'aimer bien tendrement, observa Conrad, si l'on en croit l'inscription qui est conçue dans les termes les plus affectueux. Oui, ajoute-t-il, il l'aimait bien, et cependant son cœur est de fer, autrement il ne serait pas chef de ce tribunal...

— Venez, dit la dame blanche en l'interrompant soudainement ; je vais vous montrer d'autres tombes remarquables par la beauté de leur architecture.

Ils errèrent ainsi pendant plus d'une heure et demie au milieu des monuments funèbres, sans que rien vint troubler le calme qui régnait partout. Enfin la dame blanche fit observer qu'il devait être tard, et près d'une heure du matin. Mais, pendant qu'elle retournait sur ses pas, suivie des deux pages, elle aperçut un objet sombre entre deux tombeaux. Elle s'arrêta, et fit tomber la lumière de sa lampe sur ce qui avait attiré son attention. Alors, à sa terreur et à celle des pages, il se trouva que c'était un cercueil !

Oui un magnifique cercueil, couvert d'un velours noir et semé de clous d'argent. Il ne portait aucune inscription, et il était évident qu'il était là depuis peu de temps.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura la dame blanche. Il n'y a pas de mort dans le château, et d'ailleurs, il n'est pas d'usage de déposer les corps autre part que dans les tombeaux faits pour les recevoir. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors cédant à un mouvement de curiosité irrésistible, elle se baissa et souleva le couvercle qui, selon l'usage d'alors, n'était attaché que par un crochet. Au lieu de trouver un cadavre, elle vit un drap qui couvrait tout l'intérieur du cercueil ; elle l'écarta d'une main tremblante, et une immense quantité d'or, de bijoux, d'ornements splendides et de vases d'argent apparut à ses yeux.

Surpris et éblouis par un spectacle si peu attendu, la dame blanche et les pages restèrent quelques minutes en contemplation devant ce trésor ; et puis, la dame blanche s'adressa de nouveau cette question :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Soudain la pensée vint à la Dame Blanche que la reine de Bohême était dans le château, et elle se dit que ces richesses lui appartenaient sans doute. L'énigme ainsi résolue, elle referma le cercueil.

— Hâtons-nous, mes jeunes amis, dit-elle. Et ils quittèrent le cimetière et gagnèrent la chambre des machines qu'il leur fallait, comme on sait, traverser pour rentrer dans la salle commune.

Mais juste au moment où ils mettaient le pied sur le seuil de cette pièce où se dressait le hideux mécanisme, au-dessous duquel coulait doucement le ruisseau, le tintement lointain d'un clocher frappa leurs oreilles.

Il n'y eut qu'un coup lent, comme la première note solennel d'un glas funèbre ; et la dame blanche, qui en connaissait la signification, laissa échapper une exclamation d'indicible angoisse.

XLIX

LA CONFÉRENCE DE MINUIT

Retournons à présent dans l'appartement occupé par la baronne Hamelin.

A cent lieues de se croire observée, et ne se doutant pas de la menace qui avait été proférée contre lui, le marquis de Schomberg entra dans la chambre où dormait la baronne. Il referma soigneusement la porte derrière lui, s'approcha du lit. En voyant qu'elle dormait d'un profond sommeil, son premier mouvement fut de se retirer. Mais se rappelant qu'au milieu du souper elle avait su trouver moyen de lui dire qu'elle avait des choses importantes à lui communiquer, et de lui indiquer son appartement, il crut devoir l'éveiller.

Il lui posa la main sur l'épaule et la poussa doucement. Elle tressaillit, et, ouvrant les yeux, elle jeta autour d'elle un regard terrifié. Mais reconnaissant à la lueur de la lampe qu'elle avait laissé brûler sur la table, que c'était le marquis de Schomberg, elle lui tendit la main, en lui disant :

— Oh ! je vous remercie de m'avoir éveillé si à propos !

— Et pourquoi cela ? demanda le marquis, à moins que ce ne soit à cause des communications que vous avez à me faire ?

— Je vous remercie, reprit la baronne en se dressant et appuyant son coude sur l'oreiller, parce que je rêvais de choses horribles, et que vous m'avez épargné d'effroyables souffrances.

— Et ces souffrances ? dit le marquis.

— Celles de la statue de bronze et du baiser de la Vierge, répliqua la baronne que cette idée seule fit frémir.

— N'ayez donc pas d'aussi vilaines pensées, dit le marquis avec une sensation de malaise qu'il ne pouvait expliquer.

— C'est vainement que j'ai voulu combattre les idées qui m'assaillaient durant mon sommeil, dit la baronne : mais, Dieu merci ! votre arrivée les a mises en fuite.

— Il y a des hommes qui voient des avertissements dans les songes, et qui croient qu'ils ne sont jamais sans fondement, fit observer le marquis dont l'agitation était visible. Sûrement vous n'avez rien fait pour exciter la vengeance du tribunal dont vous et moi sommes membres influents ? Et cette fuite de Prague n'a d'autre cause que celle que vous nous avez dite ?

— Si, mon cher marquis, répondit la baronne d'un air sérieux et en baissant la voix : si, j'ai des

projets ultérieurs, et j'ai résolu de faire de vous mon complice.

— Que voulez-vous dire ? demanda Schomberg qu'effrayait son accent mystérieux et solennel. Parlez, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion ? demanda la baronne en le regardant avec étonnement. Est-ce qu'il est rien arrivé de nature à vous vexer ou à vous alarmer ? Ah ! je comprends ! s'écria-t-elle : vous êtes contrarié qu'on ait donné le commandement au baron de Rotenberg. Et vous avez raison de vous sentir blessé dans votre orgueil.

— Oui, en effet, répliqua le marquis, et ce n'est pas sans surprise que je vous ai vue tantôt le féliciter si cordialement.

— Quand on s'apprête à trahir les gens, on ne doit avoir pour eux que des paroles mielleuses, afin de mieux les mettre en dehors de leurs gardes, dit la baronne. C'est ce que j'ai fait, ajouta-t-elle en fixant les yeux sur le marquis pour s'assurer de l'effet que produiraient ses paroles.

— Trahir ! s'écria-t-il. Ai-je bien entendu ? ou mes oreilles me trompent-elles ?

— Elles ne vous trompent pas dit la baronne : et je vous offre l'occasion de vous venger de votre rival et de Cyprien que vous avez toujours secrètement abhorré.

— Au nom du ciel ! expliquez-vous, s'écria le marquis. Je vois que vous avez de graves nouvelles à me communiquer, et, pour la première fois de ma vie, je tremble, ému d'une terreur dont je ne me rends pas compte.

— Sachez donc, en peu de mots, répliqua la baronne, que j'ai fait un certain marché avec Zitzka...

— Un marché avec Zitzka ! s'écria le marquis avec stupéfaction. Est-ce possible, ou n'avez-vous pas perdu la raison, et ne rêvez-vous pas encore ?

— Je n'ai point perdu la raison, dit la baronne, et je ne suis point dans le royaume des songes. Il est vrai que, brisée par la fatigue, j'ai cédé au sommeil malgré l'invitation que je vous avais faite de venir. Mais vous devez bien comprendre que j'apprécie toute l'importance de mes actes et de la démarche que j'ai faite.

— Et cette démarche ?

— Je vais m'expliquer, continua la baronne. Bien des circonstances m'ont convaincu que Zitzka est plus puissant que nous ne l'avions pensé. Mais la revue qui a eu lieu l'autre jour à Prague m'a prouvé que le peuple sympathise avec les Taborites et qu'il prendra parti pour Zitzka. J'ai cru, alors, qu'il était temps de me sauver, de vous sauver, vous aussi. Dans ce but, je suis allé trouver le capitaine général, notre entrevue a été longue et sérieuse, et nous nous sommes entendus. D'abord, j'ai obtenu qu'on ne touchera pas à mes domaines, qu'on ne mettra pas de garnison chez moi, qu'on m'accordera un pardon plein et entier pour le passé, et que la même faveur s'étendra sur un certain seigneur que je me suis réservé le droit de nommer.

— Et ce seigneur, c'est moi ? dit le marquis d'un air pensif.

— Oui : à présent que pensez-vous des conditions que j'ai obtenues du général taborite ?

— Qu'elles sont excellentes s'il sort vainqueur de la lutte, répliqua le marquis, mais qu'une mort certaine sera la récompense de notre trahison si la cause royale triomphe.

— La cause royale sera perdue par le fait même de l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de Zitzka, dit la baronne. En un mot, j'ai promis de livrer au général taborite la princesse, ou la reine, comme on l'appelle à présent, et ses trésors.

— Mais c'est effroyable ! s'écria le marquis en bondissant sur son siège.

— Réfléchissez à ce que serait notre position si les Taborites triomphaient, dit la baronne, et ils triompheront, je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Alors, qu'est-ce qui nous attend ? L'exil, la ruine, et peut-être la misère et la pauvreté sur une terre étrangère...

— Oui, je comprends tout cela, et je crains tout ! murmura le marquis en arpentant l'appartement à grands pas. Les alternatives sont épouvantables.

— Mais n'avez-vous pas votre vengeance à assouvir dit la baronne.

— Ma vengeance ! ah ! vous avez touché la corde qui vibre dans mon cœur, dit le marquis en fixant les yeux sur sa complice. Oui, j'ai une haine féroce qui veut être assouvie, car le baron de Rotenberg m'a abreuvé. Oui, je consens, je vous aiderai dans cette noire trahison, dans cette effroyable iniquité. Je ne m'étonne plus que vous ayez de si vilains rêves, du moment où vous nourrissiez de tels projets. Mais, dites-moi, comment comptez-vous mettre vos plans à exécution, ajouta-t-il en se rasseyant auprès du lit.

— C'est très simple, répondit la baronne. Les femmes qui servent la princesse me sont dévouées. D'après les instructions que je leur donnerai, elles feindront de sympathiser avec les malheurs de Sa Majesté ; et elles l'aideront à s'échapper sous prétexte de gagner la cour d'Autriche, où elle serait heureuse de se retirer. Mais les hommes qui se seront offerts pour favoriser sa fuite remonteront à Prague ; et là elle sera livrée à Zitzka.

— Jusque-là, c'est assez bien raisonné et praticable, dit le marquis ; et le trésor ?

— Vous savez bien que, lorsqu'il fut question, à la maison Blanche, de le transporter ici dans un cercueil, le baron dit qu'on le cacherait dans les souterrains au milieu des tombeaux.

— Et c'est ce qu'on a fait dès qu'on est arrivé au château, répliqua le marquis.

— Il ne sera pas difficile de le remporter à Prague, dit la baronne, car les neuf dixièmes des serviteurs jurés de la statue de bronze me sont tout dévoués, et ils obéiront aveuglement à mes ordres.

— Vous pouvez compter sur eux, dit le marquis. Mais en admettant que tout tourne selon vos prévisions, comment savez-vous que Zitzka tiendra sa parole ?

— Zitzka est homme d'honneur, répondit la baronne, et, d'ailleurs, il m'en a donné l'engagement signé de sa main.

— Vous avez ce document ?... montrez-le moi donc, s'écria le marquis avec vivacité.

— Voyez donc dans le corsage de ma robe, qui est là sur un fauteuil, dit la baronne, vous le trouverez dans une petite poche.

Le marquis se leva et s'avança vers le fauteuil sur le dos duquel était la robe ; mais ce fut en vain qu'il examina le corsage : le document n'y était pas.

— Je ne trouve rien, dit-il en se tournant vers la baronne et en la regardant d'un air à la fois soupçonneux et alarmé.

— Vous ne trouvez rien ! cria celle-ci en pâlisant ; et, sautant à bas du lit elle se mit à chercher d'une main tremblante. Grand Dieu ! l'aurais-je perdu ?... je ne l'ai plus !... je ne l'ai plus, s'écria-t-elle au bout de quelques instants ; et joignant les mains avec égarement, elle s'affaissa sous le poids de sa consternation.

Le marquis également était pétrifié par la terreur ; et ils se regardèrent l'un et l'autre avec une angoisse effrayante à voir. Immobiles, paralysés comme s'ils avaient eu le pressentiment de leur mort prochaine, ils restèrent ainsi muets d'horreur durant plus d'une minute.

— Je suis perdue, je suis perdue ! s'écria enfin la baronne en recouvrant soudainement la voix et en se tordant les mains. Oh ! pourquoi ai-je eu la pensée de cette trahison ?

— Et moi aussi, je suis perdu, dit le marquis ; car il est impossible qu'on ne me regarde pas comme votre complice.

— Non ; vous, du moins, vous êtes innocent, cria la baronne en frissonnant.

— Ne cherchez pas à me faire concevoir de fausses espérances, répliqua Schomberg. La garantie, avez-vous dit, contient une stipulation en faveur d'un certain seigneur qu'il vous appartient de nommer. Croyez-vous donc que si le papier est tombé entre les mains de ceux qui ont le pouvoir, je dis plus le désir de punir, croyez-vous que chacun de vos mouvements et les miens n'ont pas été surveillés, et que ma présence dans cette chambre, à cette heure, ne sera pas considérée comme une preuve d'intelligence entre vous et moi ?

— Dieu me pardonne de vous avoir ainsi compromis !... Mais quelle heure pensez-vous qu'il soit maintenant ? dit la baronne avec anxiété.

— Il était onze heures quand je suis entré dans votre appartement ; et il doit s'être écoulée près de deux heures depuis. Mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'il n'était que dix heures quand j'ai quitté la salle du banquet, répondit la baronne ; et alors, j'avais le papier, je me rappelle parfaitement que je m'en suis assurée en traversant le corridor.

— Peut-être l'avez-vous laissé tomber, dit le marquis en s'accrochant à cette vaine espérance ; peut-être y est-il encore.

— Dieu le veuille ! répliqua la baronne.

Le marquis courut à la porte pour se précipiter dans le passage, mais la porte était barrée en dehors.

— Que le ciel ait pitié de nous ! s'écria-t-il en chancelant et en reculant jusqu'auprès de la baronne qui

était tombée à genoux, en voyant que toute issue leur était coupée.

— Oh ! comment fuir ! . . . comment fuir ! cria-t-elle en se tordant les mains. Et bondissant sur ses pieds, elle se hâta de s'habiller tout à fait.

Le marquis courut à la fenêtre ; mais il vit au-dessous de lui le vaste fossé rempli d'eau que la lune éclairait de ses rayons diaphanes. De ce côté, la fuite était impossible.

— Perdus . . . nous sommes perdus, murmura-t-il en tombant sur une chaise, le front couvert d'une sueur froide. La mort nous attend . . . et quelle mort, mon Dieu.

Pendant ce temps, la baronne, quoique dans un état d'agitation poignante, était arrivée tant bien que mal à passer sa robe. lorsque la porte s'ouvrit soudainement.

Le marquis bondit sur ses pieds et tira son épée, avec la détermination de vendre sa vie le plus cher possible ; mais une demi-douzaine de serviteurs jurés de la statue de bronze firent irruption dans la chambre et le terrassèrent en un instant. On lui mit un baillon entre les dents, on lui lia les bras, et il resta accablé de terreur, à la merci des serviteurs de ce tribunal dont les mystères n'étaient point un secret pour lui.

En même temps, les trois exécuteurs, enveloppés dans leurs long manteaux dont les capuchons étaient rabattus par devant, saisirent la baronne Hamelin, la baillonnèrent et l'entraînèrent hors de la chambre.

Dans le corridor attendaient Cyprien et le baron Rotenberg. Auprès d'eux se tenait Hubert, une lampe à la main.

Les traits de Cyprien exprimaient une résolution inébranlable ; le comte était froid et sombre ; mais l'intendant, dont la pâleur était visible, était agité d'un tremblement.

La baronne fut entraînée par les exécuteurs, tout le long du corridor, ils descendirent ensuite un escalier dérobé, et entrèrent, en bas, dans la chapelle qu'ils ne firent que traverser. Une porte s'ouvrit derrière le chœur, et laissa voir une suite de degrés qui plongeait dans la plus épaisse obscurité.

Malgré ses efforts et une lutte désespérée, la baronne fut entraînée dans cet escalier, passa par plusieurs corridors dont les échos résonnaient lugubrement, et enfin arriva dans la chambre circulaire.

Là, la malheureuse femme reçut ordre de s'agenouiller sur le bloc de granit et de faire sa paix avec le Ciel. Elle obéit machinalement, et fixant les yeux avec une espèce de terreur vague sur le crucifix, elle joignit les mains avec désespoir.

Alors retentit la voix de Cyprien, et quand il eut récité une courte prière pour appeler la miséricorde du Ciel sur l'âme qui allait mourir, les trois exécuteurs saisirent de nouveau leur victime.

Au même instant où Hubert les précédait dans la salle de la statue de bronze, le marquis de Schomberg entra par le côté opposé dans la chambre circulaire.

Plus morte que vive, la baronne Hamelin fut poussée en présence de l'image colossale de la

vierge ; mais lorsque la lumière de la lampe que portait Hubert se réfléchit sur sa surface bronzée, elle se débattit avec la fureur de l'angoisse et du désespoir.

Le baillon tomba de sa bouche et un cri perçant s'échappa de ses lèvres. Elle se tourna alors vers les trois exécuteurs qui la tenaient d'une main de fer, pour les supplier d'avoir pitié d'elle. Ceux-ci rejetèrent leurs capuchons en arrière, et la baronne, remontant en un instant le cours des années passées, reconnut les trois frères Schwartz. Sa prière alors expira sur ses lèvres ; et, au moment où un mugissement faisait place aux paroles de supplication qu'elle avait voulu leur adresser, elle fut traînée devant la statue de bronze.

L

LE BAISER DE LA VIERGE

Pour la première fois de sa vie la baronne Hamelin se trouva face à face avec cette image dont elle avait tant entendu parler, dont elle connaissait les mystères, et qui donnait son nom au tribunal dont elle avait été longtemps l'un des membres les plus influents.

Jetant un regard d'indicible horreur sur la statue, elle recula, avec une force de géante, et entraîna avec elle les frères Schwartz. Hubert éclairait cette scène avec sa lampe et il se disposait à prononcer quelques paroles, lorsque tournant soudain les yeux du côté de la chambre circulaire, il s'aperçut que le marquis de Schomberg y était déjà, agenouillé sur le bloc de granit et entouré de Cyprien, du baron de Rotenberg et des serviteurs jurés du tribunal. Alors, la parole expira sur ses lèvres, et, détournant la tête, il parut prier avec ferveur et silencieusement.

Soudain résonna une cloche, sans qu'on pût voir où elle était placée, et ses vibrations traversèrent la salle de la statue. L'image elle-même trembla en produisant un son métallique.

— Cette cloche sonnera encore deux fois, madame, murmura l'un des frères Schwartz ; et au troisième coup, vous mourrez.

Le bruit de cette cloche avait paralysé la baronne, qui avait cessé de crier, comme si la langue se fût attachée à son palais, et son sang, qui tout à l'heure bouillonnait dans ses veines, se glaça subitement. Mais le ton de douceur et même de compassion dont l'aîné des Schwartz lui avait parlé, la rappela pour ainsi dire à elle ; et s'accrochant à la moindre lueur d'espoir, elle s'écria avec frénésie . . . Grâce ! grâce ! au nom du Ciel, épargnez-moi . . . Je ne suis pas prête à mourir aussi soudainement ! grâce !

Impossible ! répondit l'exécuteur qui avait jusqu'alors pris la parole. Si nous refusions de faire notre devoir, nous payerions de notre vie cette désobéissance. Ne croyez pas, cependant, que nous ayons le désir de nous venger des souffrances imméritées auxquelles nous avons été condamnées par vous.

Une seconde fois la cloche tinta.

— O Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura la baronne en tombant à genoux, la tête penchée sur sa poitrine.

Alors il régna le plus profond silence, pendant près d'une minute : car dans la chambre circulaire, le marquis de Schomberg priaît du fond de son cœur. Le baron de Rotenberg l'examinait avec la satisfaction d'un rival triomphant ; les serviteurs jurés l'entouraient immobiles comme autant de statues, et sur le seuil de la salle, appuyé contre le chambranle de la porte, se tenait Cyprien dont la figure avait une expression infernale.

Soudain la cloche sonna pour la troisième fois, et dès que ce son frappa ses oreilles, la baronne bondit pareille à un cadavre galvanisé, le visage livide et hideux, les yeux hagards et fixés sur la statue avec une expression d'angoisse et de terreur impossible à peindre. Elle voulut parler ; mais pas un mot pas même un gémissement ne sortit de sa bouche. Les exécuteurs la saisirent de nouveau ; et alors son égarement se calma tout d'un coup, une sorte d'insensibilité la saisit, un nuage passa sur ses yeux, la lampe, les hommes, la statue, tout disparût à sa vue et elle n'eut même plus conscience de son existence.

— Faites-lui avaler un cordial ! cria Cyprien d'une voix forte et impérieuse, sans bouger de sa place. Ce n'est pas évanouie qu'une victime doit être offerte à la statue de bronze ! Non... les agonies et les tortures de cette mort doivent être ressenties dans toutes leurs horreurs !

L'un des frères Schwartz dut, en conséquence, verser un cordial puissant dans le gosier de la baronne, qui, presque instantanément, fut rendue à la vie, ou plutôt à l'horrible conscience du supplice qui allait terminer son existence mortelle.

A peine, en effet, ses yeux s'étaient-ils ouverts, et pendant même qu'un cri perçant s'échappait de ses lèvres, les exécuteurs la prirent dans leurs bras, la poussèrent contre la statue de bronze, et la forcèrent à recevoir *le baiser de la Vierge*.

Immédiatement, alors eut lieu une scène que nous voudrions renoncer à décrire. Dès que la baronne eut touché de son front la joue de la statue, l'image parut soudainement s'animer : ses bras, qu'elle tenait modestement croisés sur sa poitrine, s'écartèrent d'eux-mêmes lentement, comme ferait une personne qui veut en embrasser une autre ; et toute la partie antérieure de la statue, à partir du cou, s'ouvrit comme une porte battante.

Mais quel hideux aspect présenta l'intérieur de l'image à la baronne, quand, à ce dernier instant de sa vie, elle plongea ses regards dans cet instrument de son supplice ! Deux piques qui se projetaient du fond, étaient arrangées de telle manière qu'elle devait nécessairement pénétrer dans les yeux de la victime, au moment où la Vierge la serrait dans ses bras ; et toute la surface intérieure était garnie de lames destinées à percer le corps.

La cloche, l'invisible cloche, s'arrêta quelque moments après avoir sonné pour la troisième fois, puis elle commença un carillon vif et incessant auquel se mêlèrent les cris et les vociférations de la baronne

Tout comme s'ils eussent été inaccessibles à la pitié, les exécuteurs poussèrent violemment la malheureuse femme dans l'intérieur de la statue, dont les bras aussitôt se refermèrent ainsi que la porte.

La baronne avait ainsi disparu dans le corps de la colossale effigie de la Vierge !

.....

L'on se rappelle que la dame blanche et les deux pages de Henri de Brabant venait d'entrer dans la chambre des machines, lorsque le son lugubre de la cloche frappa leurs oreilles.

La dame blanche, qui en connaissait l'horrible signification, laissa échapper une exclamation d'angoisse puis elle eut comme une faiblesse soudaine, et elle serait tombée si Lionel et Conrad ne s'étaient empressés de la recevoir dans leurs bras.

Un frisson agita tous ses membres, et son visage prit soudain une expression d'indescriptible horreur. Elle essaya de parler, mais sa langue refusa d'obéir à sa volonté ; et les pages, se regardant avec étonnement l'un et l'autre, ne savaient que penser de l'effet produit sur elle par le son de cette cloche. Quand une seconde fois la cloche résonna, à travers les souterrains, la machine oscilla et éveilla les échos parmi les tombeaux ; et alors, avec la soudaineté d'une inspiration, Lionel et Conrad se dirent que ce son, qui ressemblait tant à un glas, ne pouvait avoir qu'une signification.

— Fuyons ! fuyons d'ici et rentrons dans le cimetière ! s'écria tout à coup la dame blanche à qui la terreur d'assister au hideux spectacle qui l'attendait rendit soudain la conscience et la force.

Elle allait saisir la lampe que Lionel lui avait prise, et se précipiter hors de la chambre des machines, lorsque voyant que les deux pages étaient comme paralysés par la curiosité, l'appréhension ou l'anxiété, elle s'arrêta pour les conjurer de ne pas rester plus longtemps et de la suivre.

Mais eux ne l'entendaient pas, ne la voyaient pas. Toutes leurs facultés, toutes leurs idées étaient absorbées dans cette cause, profonde et terrible qui les enchaînait. Dominés par ce sentiment, ils étaient pétrifiés, et ressemblaient assez à des statues.

Pendant que la dame blanche faisait d'inutiles efforts pour les tirer de leur torpeur, la cloche sonna une troisième fois.

Alors la dame blanche s'appuyant contre la muraille, sembla perdre tout contrôle sur sa raison, sur ses sentiments et sa volonté. Toutefois elle ne lâcha pas la lampe mais ce fut tout à fait machinal de sa part.

A ce moment, ils entendirent au-dessus d'eux les cris de la baronne ; et il devint évident qu'une victime allait être livrée à la statue de bronze, et que cette victime était une femme !

Tout à coup les cris retentirent avec un redoublement de force ; car la baronne était alors dans l'intérieur de la statue, les piques lui perçaient les yeux et les lames lui déchiraient les chairs.

Au bout de quelques instants, la trappe qui était au-dessus de la machine s'ouvrit d'elle-même ou

plutôt par l'effet d'un mécanisme ingénieux qui dirigeait tous les mouvements de la statue de bronze ; et par cette ouverture la baronne tomba de l'intérieur de la statue sur le haut de la machine, dans la chambre au-dessous.

Elle vivait encore au moment où elle tomba ; mais des gémissements de plus en plus faibles avaient succédé à ses cris de tout à l'heure. Aveuglée, — n'étant plus qu'une plaie, — et toute couverte de sang, elle tomba entre les deux cylindres supérieurs, tandis que la cloche continuait son carillon.

Puis, les larges cylindres, tous garnis de lames tranchantes, se mirent à tourner, mis en mouvement, le premier par le corps de la victime, et les autres par les poids attachés aux cordes.

Les deux premiers cylindres n'avaient pas achevé leur révolution quand la malheureuse femme avait cessé de vivre. Cependant son corps continua de rouler de l'un sur l'autre, jusqu'à ce qu'il fut haché et mis en pièces. Alors les débris tombèrent dans le ruisseau qui coulait au-dessous, et furent emportés par le courant.

Tel était le châtement de la statue de bronze : telle était l'horrible signification du "baiser de la Vierge !"

La cloche avait cessé de sonner, la trappe s'était refermée, l'eau, un moment rougie de sang, avait emporté toutes traces de la catastrophe, et la machine opérait maintenant son évolution en sens contraire, de façon à ce que les cordes s'enroulassent de nouveau et fussent prêtes à recevoir une nouvelle victime.

Nous n'essaierons pas de peindre l'horreur et l'épouvante dont étaient saisis les pages et la dame blanche. Quoique celle-ci eut été plus d'une fois témoin de la vengeance de la statue de bronze, elle n'en avait jamais, comme ce jour-là, suivi tous les effroyables détails.

Tout à coup, avant qu'ils fussent revenus de leur consternation, la cloche commença de nouveau à retentir dans les souterrains.

Il allait y avoir une autre victime de la statue de bronze et du baiser de la Vierge !

Mais rien au monde n'aurait pu décider la dame blanche, ni Lionel et Conrad, à assister à une autre représentation de cette infernale tragédie. Le son de cette cloche leur rendit à tous la vie et l'activité et ils se précipitèrent simultanément au milieu des tombeaux pour y chercher un refuge. Ils y demeurèrent cachés jusqu'au moment où la prudence leur permit de regagner l'appartement qui servait d'habitation commune.

Le marquis de Schomberg subit son sort comme un homme qui fait appel à tout son courage en voyant que la mort est inévitable.

LI

COMMENT LE MARIAGE DE LA REINE DE BOHEME FUT INTERROMPUE D'UNE FAÇON BIEN INATTENDUE

L'on était au lendemain du jour où s'était accomplie la tragédie que nous avons décrite dans le cha-

pitre précédent. Il était neuf heures du soir. La chapelle du château de Rotenberg était éblouissante de lumière, et remplie de seigneurs et de dames en grande toilette. Aux murailles étaient accrochés de nombreux drapeaux, et les riches draperies retombaient des cintres en festons. Le pavé était couvert d'un magnifique tapis. Des chaises dorées et ayant des coussins en velours, étaient disposées par rangées pour les dames ; quant aux hommes, ils devaient se tenir derrière.

L'autel était pompeusement décoré. On avait allumé des cierges en nombre incalculable, sans compter les branches placées autour des piliers qui supportaient l'édifice.

Devant l'autel étaient deux trônes, élevés sous un dais auquel on arrivait par cinq marches ; et cependant l'autel était si haut qu'on l'apercevait clairement de toutes les parties de la chapelle.

Tout près des portes qui communiquaient avec la grande salle du château, était rangée une garde d'honneur ; et à quelques pas en avant était un enseigne portant l'étendard royale de Bohême.

Les seigneurs et les chevaliers étaient généralement en habit de cour ; quelques-uns cependant, portaient leur armure, symbole de leur résolution de défendre la cause qu'ils avaient adoptée.

Un peu après neuf heures, la porte de la sacristie s'ouvrit, et cinq prêtres entrèrent dans la chapelle suivis de quatre beaux enfants portant des encensoirs où brûlait l'encens. L'orgue commença alors à répandre des flots d'harmonie, lorsque soudain le baron de Rotenberg apparut sur le seuil de la porte et dit à haute voix "la reine !"

Toutes les dames se levèrent, les chevaliers reculèrent, la garde présenta les armes, et au moment où Elisabeth entra, l'orgue entonna l'hymne national de Bohême.

Mais n'était-ce pas une moquerie que toute cette pompe ! Pâle comme la mort, la démarche tremblante, l'air effrayé et le cœur oppressé, la jeune reine s'avança lentement vers l'un des trônes placés devant l'autel.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et ces mêmes jeunes filles qui l'avaient accompagnée durant son voyage de Prague étaient ses principales dames d'honneur. Elles étaient suivies de douze autres qu'on avait choisies pour leur beauté, leur rang et leur aptitude à espionner la reine.

En s'avançant vers le trône de droite, Elisabeth accueillit avec froideur les salutations des seigneurs, des chevaliers et des dames au milieu desquels elle passa ; et dès qu'elle occupa son siège, elle parut tomber dans une profonde et sombre rêverie, oubliant tout ce qui se faisait autour d'elle. Mais Cyprien s'approcha sous prétexte de rendre hommage à sa souveraine ; et les quelques mots qu'il lui murmura précipitamment à l'oreille suffirent pour lui donner l'air de s'intéresser à la scène dont elle était l'héroïne.

Presque immédiatement après qu'Elisabeth fut assise, Rodolphe entra dans la chapelle. Il était habillé avec splendeur, et était suivi de six hommes d'armes et d'autant de pages. Le triomphe brillait

dans ses yeux, tandis qu'il rendait aux hommes leur salut et s'inclinait devant les dames qui lui souriaient sur son passage. Il s'avança vers la reine avec une grâce pleine de dignité, mit un genou en terre devant elle, et porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendit machinalement.

Alors commença la cérémonie du mariage, et elle se continua jusqu'au moment où ils allaient être unis pour jamais. Mais à cet instant, pendant que tous les assistants étaient agenouillés et que tous les regards étaient fixés sur ceux à qui devait être donnée la bénédiction nuptiale, pendant, encore, que l'ambitieux Rodolphe se disait : " Dans une minute je serai roi de Bohême, " et que son père se réjouissait intérieurement de l'élévation de sa maison, à cet instant disons-nous, un cri perçant retenti dans l'édifice sacré.

Pendant que tous les regards étaient fixés sur ceux à qui on allait donner la bénédiction nuptiale, un cri perçant retentit dans l'édifice sacré. C'était un cri qui semblait venir des profondeurs de la terre, un cri tel que doivent en jeter les morts lorsqu'ils s'éveillent dans leurs tombeaux. Puis, tout à coup, une colonne de feu rouge s'éleva de derrière l'autel et se répandit lentement jusqu'à l'extrémité de la chapelle, enveloppant dans un nuage rose tous les objets et tous les assistants. Et, tandis que les chevaliers et les seigneurs, les dames et les guerriers contemplaient silencieusement et avec étonnement ce merveilleux spectacle, une femme apparut soudain au milieu de cette splendeur transparente.

Malgré le nuage qui l'entourait, il était aisé de reconnaître que sa figure était pâle comme celle d'un cadavre ; et, d'ailleurs, ses vêtements faisaient l'effet d'un linceul.

Les dames se mirent à crier, s'affaissèrent par terre, ou, dans leur frayeur, se jetèrent dans les bras les unes des autres : les seigneurs et les chevaliers portèrent la main à leur épée, mais sans oser la tirer du fourreau. Elisabeth s'évanouit, et le baron Rotenberg, qui s'était précipité en avant, se mit soudain à trembler, comme s'il eût été saisi d'une convulsion.

— N'allez pas plus loin dans l'accomplissement de ce mariage, je le défends ! cria l'apparition, du milieu du nuage qui continuait à monter autour de l'autel. Le Ciel le condamne ! ajouta-t-elle d'une voix douce et musicale, quoique impérieuse.

Alors une exclamation d'horreur s'échappa des lèvres du baron de Rotenberg : et, tombant à genoux, il étendit les bras, en criant avec un accent d'angoisse : — Erménonda ! c'est toi . . . c'est toi !

Et puis, cédant au flot des souvenirs qui inonda son cerveau, il tomba lourdement, la figure sur le pavé, et privé de connaissance.

La scène qui suivit fut effrayante de confusion ; car tandis que l'apparition s'effaçait peu à peu dans l'obscurité, les assistants, tout à l'heure si attentif à la cérémonie du mariage, se précipitèrent pêle-mêle vers les portes, les dames criant, se battant à qui passerait avant l'autre, et oubliant complètement la reine qu'elles avaient laissée évanouie, et les sei-

gneurs fuyant avec une égale ardeur, sans songer à d'autres qu'à eux-mêmes. Des dames furent renversées et foulées aux pieds, et ce fut littéralement un sauve-qui-peut général.

Enfin, il ne resta à peu près plus personne dans la chapelle, de toute cette société brillante qui l'encombraient quelques minutes auparavant ; mais la jeune reine gisait immobile à une place, et le baron de Rotenberg évanoui à une autre. Cyprien lui-même ordinairement si brave, si inaccessible aux alarmes superstitieuses, avait fui, car lui aussi, comme Rodolphe et beaucoup d'autres qui connaissaient le nom de baptême et la baronne de Rotenberg, croyaient que c'était à son esprit que le baron avait adressé ces paroles d'angoisse et de frayeur.

Mais un homme à l'air vénérable, un vieillard, portant l'habit des serviteurs du château, sortit de derrière l'autel, et s'approchant de la reine, la souleva avec respect.

Ce vieillard, c'était Hubert, l'intendant.

A peine eut-il pris sa malheureuse souveraine dans ses bras, qu'il poussa un cri si perçant qu'il rappela à la vie le baron de Rotenberg.

Ce dernier, revenant à lui soudainement, bondit sur ses pieds ; et, quand le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à l'esprit, il jeta autour de lui un regard effrayé, comme s'il eût craint de revoir l'apparition qui avait, un instant, paralysé tout son être.

Mais toutes traces de ce phénomène avaient disparu : la chapelle était toujours éclairée par ses milliers de cierges, et il ne restait qu'une odeur sulfureuse pour convaincre le baron qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe.

A une petite distance de lui il reconnut un vieillard, agenouillé sur le tapis de velours, et penché sur une jeune femme, vêtue d'une robe blanche. C'était la reine, la fiancée de son fils, pâle comme le marbre, et Hubert, en proie à une véritable affliction.

— Mon ami dit le baron d'une voix tremblante et en se traînant vers lui, mon ami, dis-moi, . . . ne me tiens pas en suspens. Qu'est-ce qui est arrivé à la reine ?

— Elle est morte, monseigneur—hélas ! elle est morte ! répondit Hubert.

— Morte ! non . . . ne dis pas cela, s'écria le comte qui n'avait plus rien de son orgueil ni de sa fière assurance.

— Oui, elle est morte, monseigneur, répliqua solennellement le vieillard. Puis, retirant doucement son bras de dessous la tête de la malheureuse Elisabeth, et se redressant sur ses pieds, il continua d'une voix profonde et accentuée : — C'en est fait de la royauté de Bohême ! la jeune reine dort de ce sommeil dont elle ne s'éveillera que sur l'ordre de Dieu. Les larmes ne creuseront plus ses joues. Le rêve de ceux qui voulaient faire revivre la royauté est fini, et il ne reste plus qu'à écrire l'épithaphe de cette jeune souveraine qui a porté trois jours sa couronne !

Quand on sut dans le château que la reine était morte, et que la cause royale, qui était aussi celle de l'aristocratie, était ruinée par cette soudaine catastrophe, tout le monde fut en proie à la consternation. Ce ne fut plus qu'alarme et confusion dans la forteresse.

Et comme si rien ne devait manquer pour rendre ces sentiments plus poignants, un courrier arriva deux jours après, apportant la nouvelle que Zitzka avait déjà quitté Prague à la tête d'une armée nombreuse, et qu'il avançait à marches forcées vers le sud.

LII

LE COMMENCEMENT DU SIEGE DU CHATEAU DE ROTENBERG. — HENRI DE BRABANT

Le quatrième jour après les incidents arrivés dans la chapelle, la sentinelle placée sur l'une des tours du château, signala l'approche d'une troupe nombreuse de cavaliers ; et aussitôt un coup de canon tiré sur les remparts annonça à la garnison et aux habitants de la forteresse l'arrivée des Taborites.

Vers midi, en effet, l'avant-garde et les troupes légères de Zitzka apparurent sur les hauteurs environnantes ; et prenant position à trois quarts de mille de l'aile gauche du château, cette division planta ses tentes blanches sur une imminence protégée par la forêt, déploya ses bannières au milieu des arbres, et se mit immédiatement à dresser des batteries.

Mais le principal corps d'armée de Zitzka n'arriva que le soir, pour se déployer autour de la forteresse comme une masse immense de vagues vivantes. A la tête d'une troupe de cavaliers montés sur des chevaux superbes, galopait Zitzka, le capitaine général des Taborites et gouverneur de Bohême. Son visage, quoique défiguré par la perte d'un œil, était beau d'animation ; et en entendant les chants qui de tous côtés frappaient ses oreilles, il sembla prendre des proportions surhumaines. D'ailleurs, à la façon régulière dont manœuvrait son armée, à la promptitude avec laquelle s'exécutait ses ordres, à la discipline qui régnait partout, on reconnaissait un capitaine habile et consommé.

Les tours, les remparts et les fenêtres du château de Rotenberg étaient encombrées de personnes curieuses de voir les Taborites défilier par la grande route pour aller prendre les positions que Zitzka avait assignées à chaque corps. Rodolphe et ses jeunes amis voulaient faire une sortie et profiter du moment où l'ennemi marchait par petites divisions pour l'attaque ; mais le baron de Rotenberg, dont l'œil plus exercé vit combien il faudrait peu de temps à Zitzka pour former sa ligne de bataille, s'opposa au projet de son fils, tout en le félicitant et en encourageant son ardeur.

Le baron de Rotenberg avait résolu de se tenir sur la défensive, du moins pour le moment ; c'est donc aux Taborites que revint l'honneur de prendre

l'initiative. La lutte s'engagea avec une ardeur égale de part et d'autre, et se continua longtemps avec des chances diverses. Notre intention n'est pas de suivre les péripéties dont l'histoire nous a, d'ailleurs, conservé le récit. Les assiégés rivalisèrent avec les assiégeants de courage et de bravoure. Mais un jour Zitzka apprit d'un prisonnier la position exacte du magasin où la garnison tenait en réserve le blé et en un mot toutes ses provisions.

Tous ses efforts à partir de ce moment, se tournèrent de ce côté. Il choisit deux cents de ses meilleurs guerriers ; et, une nuit, profitant de l'obscurité, il traversa avec eux le fossé à la nage, et au moyen de cordes, ils se hissèrent sur ces murailles que jusqu'alors ils avaient en vain tenté d'escalader par la force. Les sentinelles ne tardèrent point à donner l'alarme : mais sans se laisser effrayer, Zitzka et ses deux cents hommes sautèrent dans la place, traversèrent la cour, culbutèrent ceux qui osèrent leur barer le passage, et arrivèrent jusqu'au magasin à blé. La porte fut enfoncée en une minute, et ils lancèrent dans l'intérieur des torches et des brandons enflammés. Les Taborites voulurent alors retourner sur leurs pas, après avoir ainsi mis leur projet à exécution ; mais ce ne fut pas chose facile. En voyant le petit nombre de leurs ennemis, les assiégés avaient repris courage ; et en découvrant que Zitzka était à la tête de cette poignée d'hommes, ils se battaient en jurant qu'il ne leur échapperait pas.

Mais soudain une large colonne de fumée s'élança dans l'espace, et presque aussitôt des flammes gigantesques éclairèrent la scène du combat. Les assiégés poussèrent un rugissement d'alarme en reconnaissant que c'était leur magasin à provisions qui était en feu. Zitzka et les siens profitèrent de ce moment de confusion pour se frayer un chemin par la force.

Enfin, après une longue lutte, ils gagnèrent le rempart, se jetèrent dans le fossé qu'ils traversèrent pour la plupart à la nage, en s'aidant des cordes qu'ils avaient eu soin de tendre d'un bord à l'autre. Zitzka avait perdu cinquante de ses hommes, mais il avait réussi. Ses calculs, effectivement, étaient justes ; car au bout de quelques jours, l'horrible famine régna parmi la garnison.....

L'on se rappelle que nous avons laissé le chevalier Henri de Brabant étendu sans connaissance sur le plancher de la tour de Manfredo. Ce fut dans cette chambre qu'un jour il reprit conscience.

Son premier mouvement, en se voyant couché sur ce même lit où avait reposé Satanaïs fut de sauter à terre et de chercher quelqu'un qui lui expliquât ce qu'il y avait de réel et d'imaginaire dans les pensées qui assiégeaient son cerveau. Mais ces efforts furent vains, et sa tête retomba malgré lui sur l'oreiller. Alors l'idée lui vint qu'il avait été malade, très-malade, il se rappela la découverte de l'identité de Satanaïs et d'Étna, mais à partir de ce moment, il ne se souvenait plus de rien.

Il ouvrit de nouveau les yeux et les promena autour de lui ; soudain la porte s'ouvrit doucement, une main blanche écarta la draperie, et une gracieuse figure de jeune fille parut dans la cellule.

Celle-ci laissa échapper une exclamation de surprise et de joie quand ses regards rencontrèrent ceux du chevalier, car le chevalier n'avait plus cet air hagard que donne le délire. Il était évident, au contraire, que Henri la reconnaissait ; aussi toute rougissante et baissant la tête, la jeune fille se disposait-elle à sortir brusquement.

Le chevalier recouvra alors la faculté de parler et il murmura d'une voix suppliante : Blanche, ne m'abandonnez pas !

Ces mots allèrent au cœur de la jeune fille, qu'ils inondèrent d'une sensation délicieuse. Elle chancela et s'appuya contre la muraille ; ses joues pâlirent et devinrent blanches et satinées comme le camélia, car elle se rappela que Henri de Brabant aimait une autre femme, qu'il aimait cet être mystérieux dont elle connaissait maintenant le double caractère.

— Pourquoi voulez-vous me quitter ? demanda le chevalier d'une voix douce et agitée par l'émotion.

— Si je me disposais à sortir, dit Blanche, c'était seulement pour prier Bernard de venir recevoir les ordres de votre Excellence, et vous donner les explications que vous désirez sans doute avoir.

— Mais ces explications ne pourriez-vous pas me les donner vous-même ? demanda Henri d'un ton auquel la jeune fille ne put résister. Quelque chose me dit que vous m'avez veillé et soigné durant la maladie que j'ai faite ; et ne me permettez vous pas de vous exprimer mes remerciements et ma gratitude.

— Oh ! je ne réclame point de reconnaissance, dit Blanche. Je n'ai fait qu'accomplir un devoir de chrétien ; et à présent que vous entrez en convalescence, il ne conviendrait pas que je restasse ici d'avantage. Je vais donc...

Mais elle s'arrêta court, et ses yeux humides s'abaissèrent un moment sur le chevalier, comme pour lui adresser cet adieu que ces émotions ne lui permettaient pas d'articuler. Henri rencontra ce regard limpide et plein de tendresse, et, en voyant ses joues se couvrir soudain de la rougeur de la modestie, il lut le secret de son âme.

Oui : il comprit que Blanche l'aimait, et s'expliqua comment tandis que sa délicatesse la poussait à se retirer, son cœur l'engageait à rester.

— Blanche, dit Henri après une pause d'un instant, vous ne pouvez me quitter ainsi. Vous m'avez soigné, vous m'avez veillé et désormais je dois vous regarder comme une sœur. Venez, asseyez-vous à côté de mon lit, et racontez moi tout ce qui s'est passé.

Blanche, qui était trop pure et trop innocente pour être prude, céda à la prière du chevalier ; et, s'approchant d'un air de dignité mêlé de confiance et de réserve elle prit la chaise placée près de la tête du lit.

Il n'est pas besoin de dire à nos lecteurs qu'elle n'avait plus l'armure qu'elle avait emportée du

château de Prague, et qu'elle portait des vêtements faits pour son sexe et son humble position.

Il s'écoula quelques instants sans que Henri fût en état d'articuler aucune de ces questions qui, un moment auparavant, se pressaient en foule dans son esprit. Toutes ses pensées, tout son intérêt, toutes ses sensations étaient absorbés dans le regard d'admiration, de reconnaissance et d'amitié qu'il fixait sur le charmant visage de cette jeune fille ; et insensiblement, il se laissa aller à établir une comparaison entre Blanche si simple, si candide et la romanesque, l'incompréhensible *Ætna* d'Ildegardo.

— Dites-moi, commença enfin le chevalier en s'apercevant que l'attention avec laquelle il l'examinait amenait la rougeur sur ses joues et lui causait de l'embarras ; dites-moi, Blanche, depuis combien de temps suis-je couché sur ce lit ?

— Six semaines se sont écoulées depuis que votre Excellence est tombée malade, répondit Blanche, avec d'autant plus d'hésitation qu'elle appréhendait l'effet que pouvait produire ces paroles.

— Six semaines, répéta Henri avec un accent d'effroi. Est-il possible que je sois resté si longtemps sans connaissance, mort à tous et à toutes choses ?

— Oh ! calmez-vous, je vous en conjure ! murmura la jeune fille avec un intérêt évident.

— Oui je le vois, vous avez été pour moi une sœur, un ange gardien, Blanche, dit le chevalier, en levant son bras avec difficulté, et en lui tendant la main. Soyez tranquille, je vous obéirai en toutes choses. Mais dites-moi, est-il possible que j'ai été six semaines malades ?

— C'est la vérité, l'exacte vérité, murmura Blanche qui ne put maîtriser son émotion en se rappelant combien de fois la mort avait été prête à l'emporter et par combien de tranches de joie et de crainte elle avait passé successivement.

— Oh ! vous pleurez... vous pleurez à cause de moi ! s'écria Henri de Brabant. Ainsi donc j'ai été très-malade, bien malade ? demanda-t-il avec une anxiété qui prouvait qu'on ne pourrait sans danger éluder l'explication qu'il sollicitait.

— Oui, votre Excellence a été très-malade, dit Blanche en retirant sa main. Le fait est qu'on a désespéré plus d'une fois de votre vie...

— Et qui a été mon médecin ? car je n'ai pas besoin de demander qui a veillé sur moi, qui m'a soignée.

— Le vénérable Bernard a si bien étudié la nature et les vertus des plantes, durant sa longue résidence dans cette tour, qu'il n'a pas été embarrassé de savoir ce qu'il fallait donner à votre Excellence.

— Et pendant six semaines vous m'avez prodigué des soins dit le chevalier.

— Je me suis acquittée de ce devoir avec plaisir, répliqua Blanche avec hésitation. Mais Dieu soit loué ! s'écria-t-elle dans un élan de reconnaissance, vous êtes à présent à l'abri du danger, la crise est passée, la convalescence approche, et puisse le Tout-Puissant vous rendre promptement à la santé et au bonheur !

Le chevalier, en l'écoutant parler ainsi et en la

contemplant éprouva un sentiment qui lui était jusqu'alors inconnu.

— Pendant six semaines vous m'avez soigné, Blanche, dit-il d'un ton profondément ému ; et durant ce temps j'ai été plus d'une fois à l'article de la mort ? C'est donc à vous que je dois la vie ! Oh ! je devine les soins et les attentions dont j'ai été l'objet de votre part ! Mais vous serez récompensée, Blanche, oui vous serez récompensée, ajouta-t-il, avec une animation soudaine : et Bernard aussi recevra le prix de son dévouement. Car il est en mon pouvoir, Blanche, de vous élever à une haute position ; et le vieux serviteur d'Ildegardo sera, pour le restant de ses jours, à l'abri du besoin et des vicissitudes de la fortune.

— Oh ! ne vous excitez pas ainsi, je vous en conjure ! s'écria Blanche, en regardant le chevalier avec une singulière expression de terreur et d'angoisse. Car nous devons dire qu'elle se figulait naturellement qu'il parlait sous l'influence de la fièvre, et que, oubliant son humble position de chevalier, il s'attribuait imprudemment la puissance et l'autorité qui n'appartient qu'aux rois et aux souverains.

— Ne craignez rien, dit Henri, avec un sourire triomphant ; ma tête est complètement saine. Mais en voilà assez sur ce sujet, pour le moment. J'ai encore bien des questions à vous faire. Dites-moi, comment avez-vous su que j'étais ici malade, comment se fait-il que vous vous soyez trouvée ici, pour me soigner ?

— J'espère que votre Excellence me pardonnera la duplicité dont j'ai été coupable à son égard ? répondit la jeune fille, en baisant la tête, et d'un accent plein d'embarras et de confusion.

— La duplicité ! répéta Henri. *Vous* coupable de duplicité envers moi, s'écria-t-il, en la regardant avec étonnement.

Impossible !

— C'est cependant la vérité, murmura Blanche, dont les joues et le front se couvraient d'une vive rougeur.

— Mais de quelle nature était cette duplicité ? demanda le chevalier, de plus en plus étonné.

— L'emploi de ce déguisement...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Henri de Brabant, qui soupçonna la vérité, mais qui rejeta aussitôt cette pensée.

— Je veux dire, seigneur chevalier, murmura la jeune fille, d'une voix à peine intelligible, je veux dire que sous cette armure...

— C'est donc vrai ! s'écria Henri, en voyant qu'il avait deviné juste ; et plein d'admiration pour Blanche, il fixa de nouveau sur elle un regard qui exprimait mieux sa reconnaissance, son étonnement et son amitié que ne l'eussent fait les paroles les plus éloquentes.

Mais Blanche s'assit, tremblante et mal à l'aise. Elle rougit et détourna les yeux ; car elle voyait, elle sentait que le chevalier lisait le secret de son amour, et dans sa modestie virginale, elle était honteuse et confuse comme si elle eût commis un crime.

— Oui je comprends tout, dit Henri, en donnant cours à ses pensées. Vos parents adoptifs sont au service du baron de Rotenberg, qui avait été jeté en prison par Zitzka ; votre noble cœur s'est ému à cette nouvelle, et vous vous êtes rendue à Prague pour le délivrer. Vous avez réussi ; et alors un accident, ou plutôt la Providence vous a conduite à la Maison Blanche juste à temps pour me sauver. La dette que j'ai contractée envers vous est grande, car les services que vous m'avez rendus sont immenses !

— Et moi, ne vous devais-je donc rien ? dit la jeune fille d'une voix harmonieuse, en se hasardant de relever les yeux. Ne m'avez-vous pas tirée des mains de Rodolphe de Rotenberg, dans la forêt ; et ne m'avez-vous pas disputée aux flots de la Moldau qui allait m'engloutir ? Mais à présent, ajouta-t-elle en baissant la voix, à présent que Votre Excellence est hors de danger, je dois vous dire adieu, il faut que je retourne auprès de mes parents.....

— Oh ! ne me quittez pas avant que je sois tout à fait remis ! s'écria Henri en lui prenant la main qu'il serra avec une force convulsive, et en cherchant avec anxiété dans ses yeux la réponse qu'elle allait lui faire.

— Pourquoi... pourquoi resterais-je ? dit Blanche avec une sorte d'impatience et en retirant sa main. Et, détournant la tête, elle parut agitée et sous le poids des pensées qu'elle dissimulait.

— Blanche, dit le chevalier, après une longue pause, et avec un accent solennel, je vous supplie de ne pas me quitter ! Il s'écoulera quelques jours avant que je sois en état de partir d'ici, et ce serait la mort pour moi, si cette chambre n'était pas égayée, embellie pour votre présence. Dites-moi, Blanche, dites-moi, vous que j'aime comme si vous étiez ma sœur, dites-moi que vous ne m'abandonerez pas encore !

La jeune fille jeta sur le chevalier un regard rapide et tremblant ; puis elle se détourna et réfléchit profondément l'espace d'une minute. — Non, dit-elle enfin, non, je ne vous laisserai pas encore.

A peine avait-elle fait promesse que la porte s'ouvrit doucement et que le vénérable Bernard entra dans la cellule.

A BLANKENBERGHE

Un garçon de restaurant, en juillet dernier, avait à l'une de ses tables deux Allemands, à qui il apporta un plat de pommes de terre nouvelles.

— En Allemagne, dit aigrement l'un des voyageurs, des pommes de terre si petites que ça, ça se donne aux cochons.

Avec calme, le garçon répond :

— En Belgique aussi, Monsieur.

Encouragez nos annonceurs